N° 869 45e Année T. CCLIV 1er Septembre 1934

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

Les Compagnons de l'Univers, roman, par J.-H. Rosny aîné, de l'Académie Goncourt. Vol. in-16. 15 fr.

Le Jardin des Bêtes sauvages, roman (Chronique des Pasquier, II), par Georges Duhamel. Vol. in-16. . . . . 15 fr.

Rimbaud raconté par Paul Verlaine. Avec 4 dessins de Verlaine. Introduction et Notes par Jules Mouquet. Volume in-16. 12 fr.

Les plus belles pages du Prince de Ligne. Avec un portrait. Notice de Charles-Adolphe Cantacuzène. Volume in-16. . . . . 15 fr.

Précis de la Vraie Acuponcture chinoise, par George Soulié de Morant. Vol. in-8. . . . . 15 fr.

Fragilité de la Liberté et Séduction des Dictatures, par W. Drabovitch. Préface de Pierre Janet. Vol. in-18. 12 fr.

Voyages avec Frédéric Chopin, par Edouard Ganche Vol. in-8. . . . . 20 fr.

Le chevalier d'Eon, par Marjorie S. Coryn, traduit de l'anglais, par Léo Lack. Avec deux portraits. Vol. in-16. . . . . 15 fr.

Rêves érotiques, La Courbe menstruelle de l'impulsion sexuelle, par Havelock Ellis. Édition française, revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. van Gennep (*Études de Psychologie sexuelle* XVI). Volume in-8. . . . . 20 fr.

La Leçon de Mussolini, *Comment meurt une Démocratie, Comment naît une Dictature*, par Henry Massoul. Volume in-16 . . . . 15 fr.

Réalités coloniales, par XXX. Vol. in-16.. . . . . 15 fr.

Théâtre 1890-1897, III, *Archytas de Métaponte, Les Amazones, Avant l'Age d'or*, par Henri Mazel. Vol. in-16. . . . . 20 fr.

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

ROMAN

ie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16............. 12 »
vilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16. 15 »
nfession de Minuit. Vol. in-16..................... 15 »
es Hommes abandonnés. Vol. in-16.................. 15 »
ux Hommes. Vol. in-16.............................. 15 »
e Prince Jaffar. Vol. in-16......................... 15 »
a Pierre d'Horeb. Vol. in-16........................ 15 »
urnal de Salavin. Vol. in-16........................ 15 »
a Nuit d'Orage. Vol. in-16.......................... 15 »
es Sept dernières Plaies. Vol. in-16................ 15 »
e Club des Lyonnais. Vol. in-16..................... 12 »
e Notaire du Havre. Vol. in-16...................... 12 »
e Jardin des Bêtes sauvages. Vol. in-16............. 15 »

LITTÉRATURE

ul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16. 15 »
s Poètes et la Poésie. Vol. in-16.................. 15 »
s Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol. in-16...................................... 15 »
ttres au Patagon. Vol. in-16........................ 12 »
Voyage de Moscou. Vol. in-16........................ 15 »
ènes de la Vie future. Vol. in-16................... 12 »
ographie cordiale de l'Europe. Vol. in-16.......... 15 »
erelles de Famille. Vol. in-16...................... 12 »

PHILOSOPHIE

Possession du Monde. Vol. in-16..................... 15 »
tretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine, 1918-1919. Vol. in-16.......................... 15 »

POÉSIE

gies. Vol. in-16.................................... 9 »

THÉATRE

Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16................ 12 »
Journée des Aveux, Comédie en 3 actes. suivie de
and vous voudrez, Comédie en un acte. Vol. in-16.. 12 »
Lumière, Pièce en 4 actes. Vol. in-18............... 7 50

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE ANDRÉ GID

ROMAN

L'Immoraliste. Volume in-16. 15

La Porte étroite. Volume in-16. 12

LITTÉRATURE

Oscar Wilde. (*In Memoriam*) (Souvenirs). *Le « De Profundis »*. Volume in-18 5

Prétextes. Volume in-16. 15

Nouveaux Prétextes. Volume in-16. 15

REVISIONNISME JUIF

> L'humanité a fait ses plus grands changements sans être sûre d'avance qu'elle en tirerait plus de justice et surtout plus de bonheur.
>
> JULES ROMAINS, *Les Superbes.*

C'est le nom d'un mouvement national juif encore peu connu. Seuls ses adversaires — dès maintenant ils sont nombreux — attestent sa puissance naissante. A ne considérer que son programme, on croirait volontiers qu'il ne s'agit que d'un succédané du Sionisme, sans lien, d'ailleurs, ni analogie, quoi qu'en disent ses ennemis, avec les « idéologies politiques qui se sont développées en Europe... et qui jouissent depuis un certain temps de la popularité dans divers milieux ».

Le but officiel de l'Union, la « transformation graduelle de la Palestine (Transjordanie comprise) en une unité politique (Commonwealth) juive, c'est-à-dire une entité se gouvernant elle-même sous les auspices d'une majorité juive établie », ne comporte pas pour la puissance mandataire d'autres obligations que celle d'exécuter dans leur lettre et dans leur esprit les termes du mandat que la Société des Nations lui a confié. Il n'y a rien non plus dans la politique sociale ou économique du Revisionnisme qui puisse choquer : union du capital et du travail, trêve de la lutte des classes, réforme agraire, protectionnisme qui industrialise le pays, n'ont pas

ce caractère de nouveauté révolutionnaire qui inquiète les esprits pondérés. Un seul point du programme revisionniste pourrait prêter à équivoque: c'est celui qui réclame la création en Palestine d'une force armée juive. Mais la raison invoquée semble plausible : trop souvent l'ordre et la sécurité intérieurs n'ont pas été, pour les fonctionnaires du cadre du Colonial Office, un but en soi, mais un moyen de gouverner, en maintenant entre les deux fractions de la population un état d'équilibre instable. Or, le développement du pays exige une stabilité intérieure définitive : une force armée juive, dont la création serait approuvée par la puissance mandataire, mettrait fin à toutes les incertitudes et serait ainsi le gage même du progrès.

En ce qui concerne le problème arabe, le Revisionnisme reconnaît par avance « une entière liberté de droit (aux Arabes) dans tous les domaines de la vie sociale et politique », et leur garantit une autonomie complète « en ce qui concerne le culte, la langue, l'éducation et tous les autres aspects de la vie culturelle ». Sans doute, il revendique une majorité juive dans le pays, mais celle-ci doit être obtenue, non par l'éviction des indigènes, mais par l'industrialisation du pays, laquelle, en augmentant sa capacité économique, permettra d'absorber et d'intégrer les immigrants juifs, qui affluent chaque jour plus nombreux.

Ainsi, de prime abord, l'étude du programme revisionniste et l'observation de la pratique quotidienne n'expliquent pas que des tendances de l'opinion universelle, aussi importantes que celles qui ont pour porte-parole la revue *The Nation* de New-York, ou le grand organe conservateur de Londres, *The Times,* viennent au secours de partis politiques juifs qui s'opposent au revisionnisme. Il faut chercher plus profond pour trouver ce quelque chose qui heurte les conformismes et qui trouble les routines du cœur et les paresses de l'esprit. C'est alors seulement qu'on aperçoit que c'est à la substance juive elle-même, telle qu'elle est connue du monde depuis des siècles, que le Revisionnisme s'atta-

que, par l'organisation qu'il s'est donnée et par la mystique qu'il a créée. Et c'est cette révolution philosophique qui est à la fois la cause des succès revisionnistes, et c'est elle qui est à l'origine des résistances qu'il rencontre et vainc chaque jour.

§

Le mouvement revisionniste comprend deux éléments distincts : le parti proprement dit (Union mondiale des Sionistes revisionnistes) et l'organisation de la jeunesse, dite *Bétar* (1). Le parti est né fin 1923 et a été officiellement constitué en avril 1925. Il possède 40 organisations territoriales, réparties dans 36 pays de l'Ancien et du Nouveau Monde, avec un nombre d'adhérents et de partisans qui dépasse à l'heure actuelle 500.000 personnes. Le mouvement dispose d'une trentaine de publications, tant quotidiennes qu'hebdomadaires, paraissant dans 19 pays et en douze langues différentes. Le Président de l'Union est M. V. Jabotinsky, créateur des bataillons juifs qui ont combattu dans les rangs des alliés pendant la Grande Guerre, et qui ont contribué effectivement à la conquête de la Palestine, — fait généralement ignoré. — L'organisation de l'Union est à son tour double : il y a d'un côté le parti et d'un autre des associations réunies sous son égide. L'organe de direction suprême est le Congrès (dit Conférence), qui se réunit une fois tous les deux ans et qui se compose des délégués élus des Fédérations. Dans l'intervalle, l'Union est dirigée par le Conseil, dont l'organe permanent est le Comité Exécutif; le pouvoir administratif est entre les mains du Président. Le siège de l'Union, ainsi que ses organes directeurs permanents, sont à Paris. Les associations réunies sous l'égide du Revisionnisme comprennent les Anciens Combattants, les femmes revisionnistes, les Juifs cléricaux, des groupements sportifs, artisanaux, etc... L'Union, comme les associations qui en dépendent, sont à base largement et exclusivement démocratique.

(1) Mot composé faisant allusion au dernier réduit de l'indépendance nationale juive.

Bétar, par contre, qui groupe jeunes gens et jeunes filles, évoque l'image d'une pyramide. Organisation puissamment vertébrée, fortement articulée et hiérarchisée, elle comprend des cadres et des effectifs, divisés en échelons de commandement où chaque chef est assisté d'un état-major. Les *bétariens* ont une discipline très stricte, une tenue, des mots d'ordre et de passe. Ce que l'on peut appeler l'état-major général du *Bétar* se subdivise en six sections : 1° Secrétariat Général ; 2° Education ; 3° Défense Nationale ; 4° Spécialisation technique et immigration ; 5° Littérature et propagande, et, enfin, 6° Agence Centrale pour l'Industrie Palestinienne. Le seul chef élu du *Bétar* est son Commandant, tous les autres sont désignés par leurs chefs hiérarchiques respectifs : chaque chef nomme les membres de son état-major. Il n'y a qu'une seule fonction, à côté de celle du Commandant en chef, dont le titulaire soit élu : c'est le « Juge », arbitre des conflits intérieurs, qui permet au chef d'être exclusivement le Commandant. Le nombre des *bétariens* est actuellement de 70.000.

§

Pour comprendre la mystique revisionniste, il est nécessaire de connaître et de comprendre le Judaïsme du dedans. Les prémisses de cette connaissance et de cette compréhension sont au nombre de deux. La religion juive n'enseigne pas la résignation, aussi l'humilité n'est pas une vertu juive. En dehors de la Thora, vraie jusque dans ses erreurs grammaticales, géographiques ou autres, tout le reste relève de l'esprit critique, tout, même la réalité. Le fait accompli n'a pas de force probante absolue ; car, déterminé par la volonté humaine, il reste fonction de cette dernière, et un nouveau fait, contraire au premier, peut annuler ses effets. Il en résulte qu'un vice de consentement initial, non couvert par la suite, empêche *toujours* la prescription de courir. Si absurde que cela paraisse à un esprit non juif, la conquête de la Palestine par les Romains, en l'an 70, n'ayant jamais été acceptée, est un fait inexistant moralement. La principale prière du jour du Grand

Pardon, respecté sinon observé par tous les Juifs, affirme expressément la non-résignation du peuple juif à la perte de son indépendance nationale, et sa foi irréductible en une pleine et entière restauration. Ce n'est pas une clause de style liturgique: aucun Juif n'est jamais passé sous l'Arc de Triomphe dressé à Rome à la gloire de Titus. Quand les armées italiennes défilèrent sous cet Arc de Triomphe, après la victoire de 1918, les soldats juifs, qui en faisaient partie, rompirent les rangs et contournèrent l'Arc : passer sous lui eût été l'acceptation d'une défaite vieille de 1.848 ans, et, par là, une véritable trahison nationale.

Le second axiome est que la religion juive, telle qu'elle existe actuellement, n'est pas parfaitement et exclusivement une religion. Tout ce qui concerne la conversion d'un non-juif au Judaïsme indique qu'il s'agit plutôt d'une naturalisation que d'une véritable conversion. Le particularisme juif n'est pas un phénomène spontané, comme le ghetto n'a pas été imposé du dehors. Il est un effet voulu de ce que l'on peut appeler la politique des docteurs de la loi et des rabbins. L'ensemble des prescriptions, tant positives que négatives, qu'ils ont éditées, tend à donner à l'autonomie nationale juive, qui n'a pas d'autres possibilités de s'affirmer, une forme certaine et évidente. Le ghetto a été voulu par eux et rendu indispensable par le genre de vie qu'ils ont délibérément imposé au peuple juif par leurs prescriptions rituelles, culinaires, pédagogiques, etc., et dont l'inobservance entraînait l'excommunication majeure, le terrible *Herem*. Il s'agissait, dans leur pensée, d'empêcher entre Juifs et non Juifs les points de contact qui eussent pu se transformer en vaisseaux de communication, et qui eussent amené, à la longue, l'absorption d'Israël par les nations au milieu desquelles il vivait. C'est grâce à cette politique qu'après plus de 18 siècles de cohabitation, le Juif, méprisant et méprisé, ignorant et ignoré, est resté sur un plan autre que le reste de l'humanité, conservant l'intégrité de son âme secrète, si particulière.

L'œuvre des philosophes et les conséquences de la Révolution Française ont été pour les Juifs un véritable drame métaphysique. La sécurité morale dont ils jouissaient au milieu des massacres des croisades et des bûchers de l'Inquisition, a fait place à un terrible doute: au contact de la civilisation chrétienne, ils ont perdu la certitude que leur culture, leur morale, leur philosophie, étaient effectivement supérieures à la culture, à la philosophie, à la morale chrétiennes. Dès lors, pourquoi avoir souffert pendant des siècles et des siècles et le mépris, et la haine et l'opprobre universels? Comment vivre, s'il n'y a plus de civilisation juive, et si l'autre est inacceptable et inaccessible ? Se renier soi-même, trahir un passé plusieurs fois millénaire, renoncer à l'Espérance, qui était tout quand la réalité n'était rien, — était-ce possible ? Un abîme s'ouvrit devant le peuple juif et, épouvanté, il recula devant l'alternative dont les deux termes étaient : survivre ou se suicider.

Sans doute, les plus lâches d'entre les Juifs échappèrent au dilemme en se réfugiant dans l'hypocrite et équivoque distinction qu'ils établirent entre la *religion* juive et la *nation* juive. Mais cette casuistique, qui n'est que de la sophistique, si elle sauvegarde les intérêts matériels, ne donne aucun apaisement aux impérieuses exigences de l'esprit et du cœur. Le peuple juif méprisa ces hommes moralement émasculés et chercha, lui, la voie du salut dans deux autres directions. Le vieux ferment messianique fit qu'une partie considéra Israël comme une sorte de « Christ des nations », condamné à souffrir pour enseigner à l'humanité errante et ignorante les vérités supérieures de la justice sociale et de la paix internationale. De Karl Marx à Trotsky, toute une phalange de « penseurs et combattants » se leva avec l'orgueilleuse pensée de guider l'humanité vers des sommets idéaux. L'autre partie du peuple juif se réfugia dans le Sionisme.

§

C'est une erreur profonde de croire que le Sionisme date de 1897 quand, au Congrès de Bâle, Herzl le fonda

officiellement. Le Sionisme a toujours existé chez les Juifs. Antérieurement à Herzl, il y avait les *Hovevei Sion*. Avant ceux-ci, toute une pléiade d'écrivains (dont tous n'étaient d'ailleurs pas Juifs) préconisaient le retour du peuple juif vers la Palestine. Il y a eu au XVIe siècle une véritable tentative sioniste dont le puissant protagoniste et protecteur était le fameux Joseph, duc de Naxos, et qui échoua d'ailleurs. Antérieurement encore, les Juifs se dirigeaient vers la Palestine, tantôt individuellement, comme le plus grand poète juif Yehouda Halevy, ou collectivement comme les Cabbalistes. De tout temps, les vieux juifs pieux allaient en Palestine pour y mourir et y être enterrés. De sorte que, même en faisant abstraction de l'élément religieux et mystique, il est possible d'affirmer que le lien matériel entre la Palestine et le Judaïsme mondial n'a jamais été entièrement rompu. Pour situer Herzl à sa véritable échelle et le placer dans le cadre de l'histoire juive, on doit constater qu'il n'a été qu'un maillon d'une chaîne très longue. Son apport fut celui de l'élément de politique internationale qui avait manqué jusqu'alors : à ce titre sa place dans l'histoire juive est énorme, mais non capitale. Son erreur a été d'idéaliser Israël et de lui faire confiance aveuglément, en négligeant ce fait que les Juifs, en deux mille ans d'exil, de dispersion et de persécutions, sont devenus une nation d'infirmes moraux, d'invalides de l'esprit, de véritables éclopés du caractère. La faute de Herzl a été de placer le centre de gravité du problème sioniste en dehors d'Israël, quand, en réalité, ce centre de gravité est à l'intérieur.

La conception sioniste de Herzl a fait faillite (2) : quelle preuve plus probante dans sa brutalité arithmétique que ce fait que le budget d'une *seule* municipalité juive en Palestine est plusieurs fois supérieur à *tout* le budget de l'Organisation sioniste ?

Or, l'Organisation sioniste n'étant plus rien et la Palestine juive n'étant encore pas une entité autonome,

(2) Nous avons consacré à la question une série d'articles dans le *Mercure de France* en 1928, 1929 et 1930.

quel sera le canal entre le grand peuple juif et la nation sioniste en gestation en Palestine ? Et s'il n'y a pas de canal régulier, l'anarchie de l'improvisation ne risquera-t-elle pas d'enrayer et de briser le très ancien élan du peuple vers sa terre ? Et si la démonstration est faite de la foncière incapacité juive de se constituer en Etat — toute autre issue étant fermée — ne serait-ce pas la mort sans phrase d'Israël ?

§

C'est contre ce désespoir naissant que le Revisionnisme s'est dressé. L'instinct de conservation du peuple qui « ne veut pas mourir encore » lui a fait comprendre que la philanthropie des lâches qui, pour se débarrasser des parents pauvres et compromettants, leur font aumône de quelque argent, n'est pas du Sionisme, et que la mascarade du nationalisme juif se parant des plumes du collectivisme international n'est qu'une diversion qui empêche d'atteindre le véritable nœud de la question. Pour se sauver, il faut aux Juifs, avant tout, une sincère et profonde rénovation intérieure.

Le Revisionnisme revendique l'héritage de l'œuvre herzlienne, mais, et quoi qu'en disent certains revisionnistes, il ne procède pas de sa pensée. Il tend à la réévaluation de toutes les valeurs, intellectuelles, morales, spirituelles, sur lesquelles les Juifs vivent depuis deux mille ans. Idéaliste et héroïque, le Revisionnisme repousse avec dégoût la logomachie ghettoïque, cette fille naturelle du *pilpoul* talmudique, et ne vénère que le noble et antique idéal du Dieu Sabaoth, le Dieu des Armées. Ce n'est certes pas le culte imbécile de la force brutale, mais celui de l'énergie farouche et indomptable dont, à travers des siècles, le Judaïsme éternel a fait preuve en refusant de plier devant le monde entier ligué contre lui. Cette puissance juive, en quelque sorte passive, le Revisionnisme veut la transformer en énergie active et agissante, au service non pas de l'humanité, mais de son propre idéal national. Il veut que le peuple juif secoue la poussière des siècles, qu'il

se débarrasse de ses haillons millénaires et que, d'un cœur léger et d'un pas allègre, il s'engage sur « la route joyeuse de ses destinées ». Il veut bander la volonté nationale, afin que par un effort titanesque le peuple juif, s'exaltant à la source de ses succès et en engendrant, par son exaltation même, chaque jour de nouveaux, crée ce cercle « vertueux » qui permette un rétablissement unique dans l'Histoire. Car il sait que le problème sioniste, le problème palestinien ,le problème juif, — c'est tout un, — sont insolubles tant qu'une mystique de feu n'embrasera pas les masses populaires profondes. Mais si elle les embrase, les ressources de toutes sortes du peuple juif rendront son action irrésistible et sa victoire certaine.

Pour atteindre ce but, le Revisionnisme repousse l'empirisme anglo-saxon et le confusionnisme mental germanique. Il est d'inspiration latine par son besoin de logique, de clarté et d'ordre, et de tradition méditerranéenne par la flamme intérieure qui le dévore. Pour rééduquer un peuple violemment individualiste, pour le plier à l'indispensable discipline nationale — qui n'est pas la solidarité des persécutés — il a créé *Bétar*, cette pièce maîtresse de tout le système revisionniste, qui prend les enfants à l'âge de 10 ans pour en faire des hommes libres, forts, énergiques, courageux. Il ne veut pas de discutailleurs, ni de boutiquiers, ni de spéculateurs: *Bétar* a pour tâche de préparer des producteurs, des citoyens, des soldats dont la patrie, la Palestine, a besoin. Le Revisionnisme rejette l'indéfinissable, l'équivoque, l'hybride idéal du Foyer National. Il demande au peuple juif un effort grandiose : il faut que l'idéal soit pathétique. Refaire de la Bible ce qu'elle était : chronique fidèle des faits et gestes du peuple de Dieu, et non pas le livre de mort qui contient les justifications casuistiques et liturgiques, — renouer le fil de l'Histoire, rompu par les Romains, recréer l'Etat juif, — seul un but majestueux peut justifier des sacrifices surhumains.

§

Le Revisionnisme sera-t-il un échec de plus à ajou-

ter à l'interminable liste des efforts avortés d'Israël de se constituer ou de se reconstituer en nation, — ou ouvrira-t-il une nouvelle ère dans l'Histoire juive ? Si l'on ne regarde que les faits et les chiffres, la victoire du Revisionnisme paraît probable. Ce parti qui n'avait que 500 militants en 1925, en comptait en 1927, 8.436; en 1929, 18.000; en 1931, 55.848 ; en 1933, 96.818 ; à l'heure actuelle, il en a plus de 150.000. Si l'on tient compte des partisans, lecteurs des journaux revisionnistes, leur nombre dépasse déjà le demi-million. D'un autre côté, certains événements récents ayant accru dans des proportions considérables les contingents revisionnistes, on a lieu de croire que, dans le proche avenir, les progrès de ce parti ne sont pas près de se ralentir. Toutefois les chiffres en eux-mêmes n'ont qu'une signification relative, qui doit être corrigée par la concordance secrète entre l'action du parti et ce que le peuple pense, sent, souhaite obscurément, sans pouvoir toujours l'exprimer. Plus encore que les statistiques, il est important de connaître les réactions d'un « Juif national moyen » en face de l'action revisionniste.

En 1928, les mots « Faillite Sioniste » ont fait scandale ; actuellement, c'est un lieu commun d'affirmer que l'expérience herzlienne et post-herzlienne n'a été qu'un épisode dans la lutte que mène le peuple juif pour se créer un Etat. Au Congrès de 1931, tous les partis juifs ont fait bloc contre la proposition revisionniste de voter un ordre du jour faisant allusion à un Etat National juif. A l'heure actuelle, les plus acharnés parmi les adversaires du revisionnisme reconnaissent ouvertement que le jour où le mouvement national juif aura des cadres qui lui font encore défaut, l'Etat juif sera chose faite.

Le peuple juif a acquis cette confiance dans ses capacités et dans sa force créatrice, qu'il n'avait pas avant. Longtemps il croyait que les Arabes étaient les plus forts. Il sait maintenant que la population juive de Palestine, qui ne représente que le quart de la population totale, pourrait déjà, *si aucun tiers n'intervenait*, conquérir de force le pays, car elle tient entre ses

mains la meilleure partie de l'agriculture et toute la grande industrie, car elle contrôle les moyens de communication, car sa très grande partie est composée d'hommes de 19 à 35 ans, car les ressources d'Israël sont en fait illimitées, car les pionniers qui sont déjà en Palestine ont derrière eux en réserve tout le peuple juif. Et les événements de 1929, cet échec de l'ultime effort arabe de les jeter à la mer, ont fait la preuve qu'ils auraient parfaitement les moyens d'exercer de terribles représailles, si l'heure avait sonné.

Si aucun tiers n'intervient... Ce tiers ne pourrait être que la Grande-Bretagne.

Quelque étrange que cela paraisse, l'éventuelle résistance anglaise n'apparaît pas aux Juifs palestiniens comme un obstacle insurmontable à la réalisation de leurs aspirations. Il est admis communément que la conquête de l'indépendance nationale ne se fera pas sans peine, mais il ne semble pas que, si un règlement pacifique se révèle impossible, l'immense majorité recule devant l'éventualité d'une insurrection armée. Avec lucidité, ils ont constaté que la situation géographique de la Palestine ainsi que ses intérêts économiques les plus évidents, les condamnent à une alliance avec la Grande-Bretagne ; mais, avec une fermeté pareille, ils sont décidés à n'envisager cette alliance que sous la forme d'un accord libre entre deux pays également souverains. Et pour conquérir cette souveraineté, par avance, tous les sacrifices leur paraissent justifiés.

On hésite à qualifier cette attitude de jactance. Si le Revisionnisme entraîne derrière lui tout le peuple juif en proclamant que celui-ci est en état de guerre pour son existence, si toutes les autres considérations sont subordonnées à celle de l'indispensable victoire, si toutes les autres voies s'effacent pour n'en laisser qu'une seule: la lutte, — on peut bien se demander quelle force, à la fois morale et matérielle, pourrait être opposée à l'irrésistible élan juif. Le Revisionnisme a déjà accompli la partie préliminaire de sa tâche : celle de la féconde critique constructive. Il lui reste à réussir dans la dernière,

la capitale : identifier le peuple juif avec sa propre vocation de sacrifice et d'héroïsme. L'image biblique de Jacob luttant avec l'ange et le terrassant est peut-être la prémonition de la victoire d'Israël sur sa propre destinée erratique.

Ainsi, pendant que le monde civilisé, cet « empire à la fin de la décadence », s'affaiblit dans de terribles convulsions, une puissance naît en Orient, cet Orient qui depuis 2.000 ans a abdiqué le rôle qu'il avait joué dans l'Antiquité...

KADMI-COHEN.

LE CHEMIN
QUI NE VA NULLE PART

—

A la mémoire de l'Emir Mahrsous, vaillant jeune chef des Tribus Kurdes Ghalhor.

...Et se promener, soi, fiction vivante, dans une histoire vécue.

EN MANIERE D'EXPLICATION

Un jour, près de Véramine, je montrais à un chamelier une piste, long serpent sinueux sur le sable. Je croyais qu'elle aboutissait à quelque oasis voisine. Il me répondit (Ah! cette phrase si souvent entendue en Perse):

— Ce chemin ne va nulle part.

Je sais... C'est un chemin qui finira dans le désert, sans but, — comme il a commencé...

Ainsi mon histoire.

PREMIERE PARTIE

Sur le quai de la gare de Valognes, un humide crépuscule d'hiver. Nicole et Hervé ont fait dans cette ville une course sans but sous la pluie fine, ne voyant rien, déjà disjoints. Le train de Cherbourg tarde.

— Le projet de Perse se précise, dit à brûle-pourpoint Nicole. (Aucun rapport avec leur conversation.) Vous savez que mon amie Muriel m'appelle à Téhéran où son père est médecin de la Légation d'Angleterre.

— Créature favorisée! Que je vous envie! Vous vous échappez toujours.

Et le blond lieutenant de vaisseau rit, un peu tristement, un peu ironiquement.

— Maintenant, il ne me reste qu'à être désigné pour commander un dragueur sur l'Euphrate. Obtenez-moi ça, Nicole, j'irai vous voir là-bas.

Elle ne l'a guère écouté. Philosophe, elle répond à sa pensée:

— Il vaut toujours mieux s'en aller la première.

Alors, maintenant, c'est décidé? Rien ne l'était, il y a trois minutes. Mais elle a parlé avec décision. Il faut que ce soit.

« Assez vus, assez eus », les week-ends de port en port, et Paris, et tout l'habituel. Du nouveau. Se retrouver dans l'enthousiasme de son premier grand départ. S'use-t-elle, cette ardeur à désirer les pays?

L'expérience le dira.

Quelques regrets laissés en arrière. C'est bien ainsi.

Elle a traversé Paris dans une sèche fièvre d'activité. Indifférente, hâtive, elle a entassé dans des caisses qui seront envoyées au garde-meuble les choses constituant son harmonieux décor, auquel elle tenait. Elle s'est amusée à acheter beaucoup de robes jolies, — ambassadrice de Paris en Orient, n'est-ce pas! — et ces étonnants accessoires de camping vendus dans les magasins dits « coloniaux ». Les malles s'emplissent de tous les encombrants objets nécessaires, qu'elle devine superflus.

Surtout, qu'Hervé ne vienne pas à Marseille agiter le classique mouchoir!

A sa disposition sera un autre lieutenant de vaisseau, de tout repos, parce qu'étant du « style Don Juan » il a vite compris qu'il ne réussirait pas auprès d'elle et gentiment accepté cette défaite, prenant plaisir à la promener quand elle traverse Toulon. Et parmi ceux qui se sont proposés pour l'embarquer à Marseille, c'est lui qu'elle a accepté.

Un gai petit déjeuner dans un bar des environs de la

Canebière. Le Château-Margaux, le soleil d'avril, les cris de la rue... Allons! ce sera encore « un bon départ »!

— Vous pensez faire à Téhéran un long séjour, charmante madame?

— Au moins une année. Mais vous savez, rien n'est loin. Si j'en ai assez, je reviendrai plus tôt.



Les escales dans des ports connus. Elle s'engourdit de paresse. Pourquoi descendre à terre? Naples flambe au soleil. Les passagers sont partis dès le prime matin, très agités. Revoir Pompéi? Rien ne vaut ce bien-être sur le pont, cette torpeur dans un bain de tiède lumière.

Et les jours se déroulent suivant le rythme des paquebots. Elle est gaie, elle rit. Le soir, on danse sur le pont. Des hommes cherchent à flirter, l'entraînent dans les coins obscurs. Non, la classique « aventure de bateau » ne l'intéresse pas. Quelquefois, une petite lutte, rien de grave. Ces marivaudages sans importance animent les heures où l'on ne peut plus voir les teintes de la mer.

A Malte, une brève escale. Elle a voulu descendre. Elle a « à faire » dans l'île. Il s'agit de monter rapidement les longs escaliers de La Vallette, d'aller à l'ancienne église des Chevaliers, d'y retrouver le nom d'un sien grand-oncle dont le portrait, si beau avec ces lèvres épaisses, ce grand œil vert dominateur et le fond imprécis de mer glauque, l'a, depuis l'enfance, fait rêver. Basque aventureux, dont elle est fière. Voilà: le nom si souvent répété, puisque existe encore le château qui porte ce nom, aux Pyrénées, elle l'a retrouvé avec un battement de cœur sur une des plaques aux multiples épitaphes qui sonnent clair. Un de sa race l'attendait ici.

Contente de sa visite, elle retrouve le bateau. Une ravissante jeune femme anglaise occupe le fauteuil de bord, près du sien. Elle fait coquetterie pour Nicole, déjà conquise, car l'harmonie physique des êtres l'attirera

toujours. Sous un prétexte quelconque, la belle Anglaise commence à lui parler. Elle va rejoindre son mari, embarqué sur un navire de guerre, à Constantinople. Elle dit à Nicole:

— Nous ferons l'escale d'Athènes ensemble, n'est-ce pas?

Poussière abrutissante. Le Pirée n'est-il pas l'un des endroits les plus brûlants et secs d'Europe? Les deux jeunes femmes, vêtues de légères robes blanches, se font conduire en auto à l'Acropole.

En un précédent voyage de passion et de joie, Nicole s'est imprégnée de la Grèce antique, de cette claire splendeur. Aujourd'hui, craignant les souvenirs trop vivaces, elle s'obstinera à regarder de là-haut la mer d'un bleu si foncé, presque noir; aujourd'hui, elle ne verra que les couleurs. Du doigt, elle caresse le blanc ambré des marbres, tièdes comme un corps. Et quand Peggy, retrouvant Nicole allongée près des Propylées, exprime en termes de Bœdeker ses enthousiasmes, Nicole l'entraîne au frais petit musée de l'Acropole, où les étonnantes statuettes polychromes, d'un archaïsme délicieusement naïf, font leurs gestes quotidiens, sans emphase. Qu'elles sont reposantes, toutes ces petites bonnes femmes un peu saugrenues, si sincères! Naturellement, Peggy leur préfère les plus parfaites et moins archaïques cariatides dont « la grâce, la merveilleuse grâce... ». Il ne faut jamais discuter, jamais chercher à imposer à un autre être ses propres goûts.

Redescendons!

Le Bosphore. Une aube froide. Sur la dunette du commandant, elle a vu émerger du brouillard les pointes des minarets. Peu à peu, le soleil matinal s'accrochait à ces pointes, découvrant un détail. (Tout cela, qu'elle connaissait bien, lui semblait nouveau, à se dissimuler ainsi.) Et les gratte-ciel de Péra, comme accrochés en l'air, surgissant de l'épaisse brume, prenaient un relief étrange.

Les quais étant très encombrés, on a amarré le paquebot près des Jardins de la Pointe du Sérail. Alors ont

commencé les lentes promenades sur l'eau, joies de Stamboul, les flâneries sur ce liquide boulevard.

S'allonger au fond d'un caïque qui se glisse entre les gros bateaux, muser aux Eaux-Douces, muser sur la Corne d'Or et retrouver à Eyoub le charme pénétrant de la petite mosquée toujours un peu mystérieuse, le bleu revêtement de « Kachis » persans, la douce cour des pigeons, la solitude du bois proche... Dédier un jour complet au poétique cimetière de Scutari, merveille de la côte d'Asie. Là, entre les hauts cyprès, les stèles gravées d'arabesques fleuries se marient aux roses sauvages. Déchaînement des rossignols dans cet Eden voluptueux, ce royaume enchanté des choses finies.

Et les soirs du bateau, devant le Bosphore rayé par le feu des projecteurs qui s'élancent en longs traits fulgurants sur l'eau sombre!

Il y a eu aussi Peggy, Peggy qui, remise en possession de son long rouquin de mari, n'a pas oublié Nicole. Ils l'ont invitée à déjeuner sur le cuirassé anglais, et Nicole, qui se plaît dans l'atmosphère des « maritimes » de tous les pays, a remporté un vrai succès parmi ces grands garçons blonds. Les heures sur un plancher de fer, près des tourelles... Jeu de tennis ou de ping-pong:

— Je te lance mon cœur, oh! pour une heure ou cinq minutes, me renverras-tu le tien? Play? Ready!

Le paquebot a quitté Stamboul, presque vide. Le pont appartient désormais à Nicole et à quelques officiers de l'armée coloniale, qui vont rejoindre Beyrouth.

On arrive devant Smyrne, ville dévastée. Depuis deux heures, on navigait très lentement, on ne parlait que de mines flottantes, mouillées naguère par les Turcs. Les passagers étaient priés d'apporter sur le pont leur ceinture de sauvetage. Nicole la fait rouler comme un cerceau devant elle et, son inséparable petit sac très gonflé accroché au bras, elle attend les événements. Mais rien ne se produit... La montagne, verte au fond de la baie, approche. Peu à peu se précisent, dans le port, des amoncellements de pierres: les ruines de ce qui fut une ville

grande et riche. Plus loin, à flanc de mont, de gaies taches de couleurs, les petits cubes jaunes, indigos ou roses des maisonnettes turques, dominés par les pointes vert sombre des cyprès et celles, plus claires, des minarets.



Après dix jours de Beyrouth, Nicole s'en va, déçue. Cet Orient abâtardi l'ennuie. Mais les belles résidences surmontant la ville étaient entourées de jardins dont la vue plongeait sur la mer bleu-violet foncé. Et, aux pentes du Liban, les acacias répandaient une jonchée à l'odeur de miel.

Plus éloignés, les vieux châteaux francs avaient été les buts de belles courses avec ceux qui s'étaient improvisés ses guides.

Et quels agréables moments de camaraderie avec l'auteur d'un livre fameux sur la Syrie, retrouvé à Beyrouth. Compagnon cordial, jovial, il avait organisé pour elle des distractions suivant ses goûts, un joyeux dîner, à la bonne franquette, à « l'Académie », nom prédestiné! nom d'un restaurant tenu par le marquis de ***, toulousain décavé. Fin gourmet devenu cuisinier habile, vrai phénomène comme en peuvent produire les vieux terroirs gascons, et qui venait au dessert boire un verre de vieux cognac avec ses clients en leur demandant s'ils étaient satisfaits.

Les officiers méharistes, qui, lui décrivant les parties les plus difficiles de son voyage vers Baghdad, lui promettaient de lui faciliter ses premières étapes, lui avaient inspiré, dès la première rencontre, une sympathie profonde. Beaux grands gars aux yeux d'enfant, simples malgré leur théâtral costume, n'admettant que les quotidiennes aventures du désert, ne comprenant que le risque ignoré, — étranges êtres qui, dans les villes, étouffent.

Nicole avait connu près de trois de ces officiers méharistes, de passage comme elle à Beyrouth, ses meilleures

impressions de la capitale syrienne où une ambiance de province la réfrigérait.

Les petits potins sur celui-ci, sur celui-là..., sur des gens qu'elle ne connaissait même pas. Quelques-uns s'étonnaient qu'elle se lançât dans ce long voyage, « pour le plaisir seulement » ! Et on lui demandait un peu ironiquement des nouvelles de « son chaperon », ce consul de France qu'elle devait retrouver à Damas pour continuer en sa compagnie l'expédition jusqu'à la frontière persane.

Et, sous le prétexte de lui donner des renseignements importants sur les pistes de l'Irak, un officier de liaison étranger l'avait un soir conviée à un grand dîner chez lui. Cette invitation était un guet-apens. Ce fut vite, les photos du désert jonchant le tapis, un beau pugilat pour clôturer cette aimable soirée! Sa souplesse de couleuvre l'avait sauvée, mais le résultat: une de ses plus jolies robes en lambeaux, devait lui rappeler le dégoût d'une telle aventure fâcheuse!

— Beyrouth, pense-t-elle en s'éloignant, pendant que la Ford escalade les premières pentes du Liban sous une pluie de pétales d'acacias, il faudrait la voir toujours du haut d'Aïn-Sofar: un éparpillement de blanches maisons au bord de la mer, à l'ombre des montagnes bleuâtres...

Une dînette au bord d'un ruisseau dans un vallon de l'Anti-Liban: chant d'oiseaux, verdures, eaux vives, la mirent d'excellente humeur.

Damas, dont le nom la faisait rêver depuis l'enfance comme un conte fabuleux, ne lui donna pas tout ce qu'elle en attendait. Elle cherchait à s'isoler dans les recoins sombres de l'immense mosquée des Ommeyades, — mais trop accessible à tous maintenant, cette mosquée fameuse des vieux khalifes, beauté trop visitée.

Un soir, au fond de ruelles tortueuses, quelle découverte, le Palais Azem, ce joyau, près du bassin, du jet d'eau qu'argentait la lune! Fraîcheur, détente. Et l'accueil amical de l'archéologue qui lui fait les honneurs de son musée très rare, dans ce décor du palais d'Aladin:

précieuses merveilles d'Orient mises là en valeur avec quel art raffiné! Et, comme apothéose, des feux de bengale illuminant le palais, le bassin, les petites chambres basses aux tapis anciens, — fête digne d'un roi, offerte à quelques favorisés.

Mais le Bazar célèbre lui fut une désillusion. Trop d'échoppes pleines d'objets européens, trop de toits en tôle ondulée. Et les parfums, et les pâtes à la rose ne la consolaient pas... Plutôt s'attarder dans les suaves vergers d'abricotiers en fleurs, aux portes de la ville. Et surtout, dès demain, partir pour Baâlbek.



Un petit Arabe la guide parmi les ruines désertes. Les heures tournent. Le soleil rosit, au couchant, les colonnes du Temple de Jupiter. Qu'importe ce que fut tel temple ou tel autre, ce que soutint la colonnade de marbre blond qui s'élance, unique, vers le ciel d'or liquide? L'essentiel est de s'imprégner, allongée sur une dalle chaude, de cette parfaite harmonie. L'heure présente effleure à peine les pierres disjointes que la vie des herbes a envahies.

Plus personne en ces lieux. Le long crépuscule appartient à Nicole, au milieu des temples effondrés. Imaginer la Baâlbek intacte du passé, pourquoi? Telle que le temps la recréa en la désagrégeant, n'est-elle pas plus émouvante?



Alep, ville fauve campée dans l'extrême voisinage du désert, a séduit Nicole dès le premier contact.

Pendant que le consul, son compagnon de route, y prépare la partie matérielle de l'expédition, loue des Ford, parlemente, elle visite, sous un soleil ardent, la forteresse-citadelle haut perchée, les étroitse rues escaladant les pentes, le Bazar éclatant de la fanfare des babouches violemment colorées, accrochées en guirlandes. Elle palpe les beaux cuirs, les belles étoffes, elle

renifle les odeurs. Quelque chose d'authentique, de non banalisé, d'Orient vrai, commence ici, — elle le sent. Et pour qu'elle garde de son passage à Alep un souvenir particulier, le lieutenant de B..., son guide, grand garçon sympathique, silencieux, lui propose, la veille de son départ, de l'emmener passer la soirée dans les jardins d'une vieille dervicherie, à quelque distance de la ville.

La voiture roule sur une piste. Voici des arbres, une demi-pénombre. On descend. Un grêle son de flûte arabe vient on ne sait d'où. Ils restent là, en ce chaud jardin nocturne, presque invisibles l'un pour l'autre, presque silencieux. Nicole est reconnaissante à son compagnon de n'avoir pas fait un geste tendre, pas dit un mot. Il a compris qu'elle partira demain sans tourner la tête et qu'il faut laisser à cette soirée tout son parfum irréel. Voilà ce que maintenant elle attend des êtres. Redoutant toute violence passionnée, elle ne veut plus que ce qui flotte entre le vrai et le rêve.

Le jour suivant, à l'aube, elle s'est équipée. En route. Les bagages sont empilés sur le petit camion qui accompagne la Ford. Leur première étape sera d'Alep à Deir-Ez-Zor, une bourgade, poste de méharistes dans le désert. Le général a télégraphié. Elle sait qu'elle y est attendue.

Le désert. Enfin elle le connaît, ce vide, ce néant, ce non-être d'une si terrible attirance. On va, on va. Rien. Du sable, des pierres. Mais parfois, en des nuages de poussière soulevée, rencontre de nomades... Vagues de troupeaux, hommes à cheval, vieillards et enfants sur les ânes; et, dominant tout, îlots bariolés qui tanguent sur les chameaux, de hautes cages renferment, précieuses, les invisibles jeunes femmes. Belles carènes de teintes vives, fendant le désert. Lent exode éternel. Ils passent.

Vers le soir, le vent devient plus brûlant, les chauffeurs syriens commencent à être aveuglés par les rafales de sable. Bientôt, l'on ne peut plus avancer. Nicole se met avec les hommes à l'abri derrière les voitures arrêtées. Et les voilà pris dans cette zone de tourbillons,

étouffant, s'agrippant à la voiture pour ne pas être emportés, la gorge brûlée, les yeux fermés. Ils n'ont pu atteindre Deir qu'après minuit, brisés de fatigue. Les officiers méharistes avaient fait dire à Nicole qu'ils voulaient être dédommagés de la partie manquée la veille. Ils avaient une pointe à pousser dans le désert dès l'aube, une reconnaissance vers des coins peu sûrs où des migrations suspectes étaient signalées. Mais ils seraient revenus à onze heures, afin de boire avec leurs invités le traditionnel champagne de fête.

Dans la banale et vaste salle semblable à tous les mess de petite garnison, ils ont offert un repas gai, cordial. D'aspect un peu rude, ces solides gaillards bronzés, pieds nus dans leurs sandales, bras nus dans leurs chemises de sport, indifférents à toutes les contingences mesquines des pays civilisés, enfantinement joyeux de cette présence féminine inattendue. Les lévriers bondissaient autour d'eux, attrapant au vol le pain lancé.

Eux aussi voulurent, par un pigeon voyageur, avertir le poste d'Abou-Kemal du passage de leurs compatriotes.

Rien ne pouvait plaire davantage à Nicole que ces messages confiés à une aile au-dessus des immensités de sable.

Abou-Kemal. Le pigeon a bien rempli sa mission. A l'entrée du village, cases blanches posées sur le désert roux, un émissaire attend l'auto des deux Français.

— L'officier de renseignements vous prie, madame, de venir dans sa maison. Votre chambre est prête et M. le consul a sa chambre prête aussi.

Bienvenu soit le gîte qui signifie: un bain et le sommeil dans un lit de camp, sous un toit, après la rude étape.

A moitié cuite par le soleil qui tapait dur encore en cette fin de journée, Nicole vit, au bord d'une large place aveuglante de lumière, une banale maisonnette.

Sur le seuil, un lieutenant petit, barbu, le regard timide sous un lorgnon, la saluait: l'officier de renseignements. Il n'avait rien de la prestance fière, audacieuse, des méharistes, ces chevaliers du désert, ces

ascètes passionnés de libre vie dans les vastes horizons. Il faisait un peu peine, le petit lieutenant rabougri et solitaire. Mais l'humble chambrette, blanchie à la chaux, où il conduisit Nicole était propre. Sur un cadre en bois, un matelas, un drap; et une grande cuve pleine d'eau, où Nicole put barboter à l'aise. Presque du luxe! Toute lassitude avait disparu après ce bain. Pimpante dans une fraîche robe de linon vert, sortie en hâte d'une des valises, elle fit des frais pour son hôte. Il se déridait peu à peu et, dans un élan d'enthousiasme, il s'écria:

— Nous allons boire la dernière bouteille de champagne qui reste au poste!

Il s'animait. Complètement apprivoisé, il racontait maintenant des histoires de son enfance provinciale en Poitou, de sa préparation à Saint-Cyr, de ses premières années de garnison, de sa solitude dans le désert syrien. Le champagne et l'effarement de cette visite imprévue avaient fait de lui un autre homme. Tout à coup il se leva:

— Maintenant, allons sur la grande place.

Ils sortirent.

Magie de la nuit. Cette vaste place carrée qui, le jour, brûlait les yeux, était devenue comme un lac d'ombre, sous les étoiles. Larges, brillantes, serrées, proches à les toucher du doigt, rien d'autre n'existait que ce scintillement là-haut. En bas, tout était obscur. Pourtant, dans un coin du quadrilatère immense, quelques petites lueurs semblaient s'animer.

— Voulez-vous venir fumer le narghilé avec les notables d'Abou-Kemal? dit l'officier.

Nicole accepta, enthousiaste. Traverser la vaste place, s'approcher du groupe blanc, beau groupe bédouin devant l'humble café... Cérémonieux, ils s'inclinèrent, firent place à Nicole, et de bouche en bouche circula le narghilé. On n'entendait plus que le glou-glou de l'eau.

Brisant le silence, l'officier leur dit en arabe:

— La dame française part demain matin pour Hitte et Adissah par la piste, le long de l'Euphrate.

Les notables, après s'être concertés, répondirent lentement :

— Impossible. L'Euphrate est en crue depuis hier. Les pistes sont couvertes d'eau.

— Et par le désert?

Le chef fronça les sourcils, inquiet:

— Difficile, il y a des mouvements de nomades dissidents. Si l'auto les rencontre, la dame peut être prise dans un r'zou de pillards.

L'officier traduisit ces paroles à Nicole, attentive.

— Je crois que vous ne pouvez pas partir, madame. Il faut attendre ici la fin de la crue.

— Nous tenterons de passer, dit Nicole. Le consul a hâte d'arriver à Baghdad. Mais, dites-moi, qu'est-ce exactement, un r'zou?

— C'est le procédé des nomades pillards. Ils accourent à cheval à une vitesse folle, d'un point du désert, cernant leur proie. De grands cercles de cavaliers se rétrécissent de plus en plus autour de la proie qui ne peut s'enfuir. Et, sitôt organisé le pillage ou le rapt ou le massacre, ils disparaissent subitement, comme fondus dans les sables et le soleil.

Malgré tout ce qui leur a été dit, Nicole et le consul ont voulu repartir.



Ce soir de la troisième étape, assise sur un tronc d'arbre, déraciné par l'Euphrate tumultueux, déchaîné, qui bouillonne à ses pieds, près du village inondé d'Adissah, étourdie d'une incroyable fatigue, brûlée, blanche de poussière, elle revoit cette journée.

Le départ avant le jour, la piste le long de l'Euphrate, suivie pendant deux heures, piste étroite, resserrée entre le fleuve et la rocheuse colline abrupte. Soudain, la crue du fleuve devenue menaçante, comme les notables d'Abou-Kemal l'avaient prédit, l'eau envahissait la piste. Déjà, la moitié de leurs bagages trempés, les roues submergées, il fallait tenter avec la Ford l'escalade de la colline à pic. Prouesse digne d'un film du Far-West!

Sur les plateaux désertiques où ils avaient abouti, rien n'indiquait plus leur direction. On avançait à la boussole. Plus de piste. Les deux chauffeurs syriens n'étaient jamais passés par là, habitués à suivre les méandres de l'Euphrate. Une poussière, une chaleur intolérables. Nicole somnolait. Parfois un dur cahot, une roche, faisaient danser la voiture et sa tête sonnait durement contre les montants de fer de la capote. Son front égratigné saignait.

Tout à coup, un arrêt. Depuis combien de temps roulait-on ainsi? Elle ne sait plus, sa tête lui fait si mal. Elle pouvait à peine regarder tout ce jaune du désert qu'à l'infini le soleil brûlait; mais elle vit l'air soucieux du consul, son colloque bref avec les chauffeurs qui semblaient épouvantés. Ils fixaient un point de l'horizon. Là-bas avançait, se précisait, un épais nuage de poussière... Un r'zou? Ayant perdu la route, tout était à craindre, ils le savaient bien. Sont-ils parmi des tribus dissidentes?

— Qu'ils approchent vite! ces cavaliers, dit Nicole que l'angoisse a gagnée. Tout, plutôt que cette incertitude!

— Ils n'avancent que dans une direction, s'écria le consul. Si ce n'est pas un r'zou concerté, mais un simple groupe de cavaliers pillards, nous pouvons essayer de fuir. Pleins gaz! En avant! Droit devant soi, au hasard!

Les Ford démarrèrent, mais on était à la merci d'une panne. Nicole n'osait se retourner. Au bout d'une heure de vitesse maximum, arrêt. Plus de nuage de poussière. De nouveau, le grand désert vide. Mais ils étaient complètement égarés.

Un chamelier rencontré qui, hébété, refusait de leur indiquer la direction d'Adissah, fut chargé sur le capot. Il criait, mais on le gardait en otage. Il consentit enfin à leur montrer une vague piste qu'il assurait être la bonne, mais ils s'aperçurent que le point d'horizon vers lequel il les guidait ne concordait pas avec l'orientation par la boussole. Peut-être voulait-il les conduire vers des tentes de nomades pillards. On l'abandonna là. Il rica-

nait sauvagement. On repartit sans savoir vers où. Là, Nicole connut vraiment l'horrible certitude qu'ils étaient perdus dans le désert. Elle sut que jamais peut-être on ne retrouverait la direction de l'Euphrate, la bonne piste. Assez atroce, cette angoisse qui serre la gorge! Elle fermait les yeux. Obstinément cette pensée: « Si je cherchais à dormir, puisque je ne peux rien! »

De nouveau, l'auto s'était arrêtée. On se concertait. Là-bas, un grand campement. De loin, on apercevait les tentes noires, les robes bleues des Bédouins, les troupeaux.

— Cela semble une tribu paisible, dit le consul. Je dois tenter de leur parler.

Il se décida à s'avancer à pied. Nicole, redevenue passionnément intéressée, le suivit. Que c'était beau! Le ciel rouge du couchant, cette vie biblique au désert. Déjà un vieillard, le chef, robe bleue, barbe blanche, suivi de robustes pasteurs, s'avançait vers le consul, qui le saluait en arabe. Un dialogue s'échangea. Et Nicole devina, à la figure éclairée de son compagnon, que tout allait bien. Des troupeaux passaient. Des bergers barbus la regardaient, stupéfaits. Et Nicole vit surgir d'une tente la plus splendide des apparitions, une jeune Bédouine au visage tatoué d'étoiles bleues, émergeant de ses voiles, fière, royale. Ce regard jeté sur les mâles! Reine. On la sentait reine de tous ces mâles... Une minute, et elle disparut dans la tente. Nicole restait sur place, figée d'admiration.

— Vite, partons, disait le consul. Le vieux chef m'a indiqué la direction de l'Euphrate. Nous pourrons l'atteindre avant la nuit.



Maintenant, sur ce tronc d'arbre, bercée par le bouillonnement des eaux dans l'obscurité, qu'il fait bon! Nicole n'a plus qu'une idée: un bain dans ce fleuve qu'elle entend sans le voir. Elle ne s'éloignera pas du bord. En hâte, elle accroche sa légère robe aux branches. L'excellent bain! Rhabillée, assise sur un petit

tertre de pierre au bord du beau fleuve tumultueux, elle mange le lait caillé et les œufs durs que lui apporte un enfant. C'est là aussi que, dégoûtée de l'abri plein de vermine, elle dormira au grand air, roulée dans son manteau.

La suite du voyage devait être plus calme. On ne s'écartait guère de l'Euphrate, dont les eaux baissaient. On traversait de fertiles palmeraies, belles oasis. Il y avait au désert des vols très bas d'oiseaux bleu-vert chatoyants, seule couleur de joie dans l'uniformité jaune. Ils s'élançaient hors de leurs nids, faits en des mottes de terre, au ras du sol. Etrange impression de les voir, bleues merveilles ailées, surgir du sol même du désert!

Des Irakiens souriaient dans les oasis au passage des voyageurs. Les régions farouches étaient dépassées. Nicole oubliera-t-elle les terres de la soif, les angoisses où, hier encore, on se débattait?

La chaleur, depuis dix heures du matin, était chaque jour excessive. Malgré la vitesse de la voiture, l'air semblait stagnant. Dans cette torpeur, ils aperçurent, loin là-bas, une tour à demi écroulée qu'on leur dit être « la tour de Babel ». Et une impression d'enfer fut l'arrivée à Hitte, près des soufrières. L'arrêt au village, sous les ruines vénérables qu'on eût préféré admirer ailleurs. Une nourriture infecte apportée du caravansérail, la lutte contre les mouches, pendant que les chauffeurs syriens, dégoûtés des contingences, s'abreuvaient d'arak et roulaient, ivres, à côté des voitures. Il fallut leur laisser cuver ce traître arak avant de repartir. Et quand, à Rahmadi, qui est presque une ville, si joliment située dans une palmeraie, Nicole put, à sept heures du soir, faire monter son lit de camp sur le toit d'une demeure de notable mise à leur disposition, elle déclara qu'un peu de confort, même pour un voyage d'aventures, n'était pas à dédaigner!

Le lendemain, nouveau départ avant le jour. Il fallait pouvoir arriver pour la nuit à Baghdad.

Baghdad! Un feu d'artifice dans la pensée de Nicole,

depuis que, petite fille, elle lisait les *Mille et Une Nuits* de Galland et rêvait d'Haroun-al-Raschid, d'Aladin, de tous les khalifes. « Baghdad! Je vais voir Baghdad », se chantait-elle à elle-même.

Et cette étape-là fut encore une journée mémorable. Il y eut deux heures splendides dans le désert. Sur une piste lisse comme un velours rose, se faisaient, se défaisaient les mirages... Lacs, palmeraies, dômes de palais enchantés, surgissaient à l'horizon. Féerique appel! Et l'on s'approchait, fascinés, sachant bien qu'ils étaient illusion, — mais comment ne pas croire à leur splendeur! Cette eau, cette eau bleue miroitait là-bas, sous la frénésie de soleil qui dessèche les gorges. On allait l'atteindre, et la vision se dissolvait pour se reformer ailleurs.

A Feloudjah, le pont de bateaux sur le Tigre avait été emporté par les crues du fleuve. Il fallut passer sur un bac improvisé, série de radeaux liés les uns aux autres. Là-dessus on hissa l'auto, la camionnette. Nicole et le consul se mêlèrent à un groupe d'Irakiens épouvantés. Le courant était d'une violence extrême. Près d'eux, y tourbillonnaient des « couffas », sortes de demi-citrouilles géantes en bois creusé, les mêmes esquifs qu'au temps de Simbad le Marin.

Plus loin, Nicole revit, comme à Adissah, des hommes suivant le courant à plat ventre sur des outres gonflées, la façon la plus sûre peut-être de traverser un fleuve.

A l'heure où le couchant empourprait le ciel et le sol, où l'on disait: « Baghdad ne doit plus être loin! » Nicole crut à un nouveau mirage. Des coupoles d'or flamboyaient sous le ciel du soir. Mais celles-là, au lieu de se fondre à l'horizon, se précisaient, devenaient les détails d'une mosquée merveilleuse. La mosquée de Kazméine.

« Oh! Baghdad attendue, annoncée par une mosquée d'or, quelle arrivée inouïe nous réserves-tu? » pensait Nicole. Et voilà ce qu'elle vit. Sur un terrain lépreux plein de pierres, des fils de fer barbelés, des restes de tranchées, des vieilles boîtes à sardines, de vieux bidons

de pétrole, et, dans cette banlieue misérable, une pyramide, cernée encore de barbelés, comme exilée là: le mausolée de la sultane Zobéide.

Alors, elle ferma les yeux, révoltée, ne voulant plus rien voir. Il fallut pourtant bien les rouvrir en entrant en ville, le soir, dans le tumulte des coups de canon du Ramazan, qui annonçait l'heure des ripailles après le jeûne du jour exigé par le carême musulman.

De l'Orient vrai, des gens allongés à demi sur des cadres de bois devant les cafés, le tuyau du kalyan dans la bouche, ces rues tortueuses et immondes, — encore un grand pont traversé sur le fleuve déjà noir. Une flûte arabe entendue par bribes... La traversée d'une avenue large, encombrée d'autos... Un hall où Nicole retrouvait l'odeur de tous les hôtels coloniaux... Une chambre blanche, fenêtre ouverte sur le Tigre. Les bagages entassés là. Vite un bain. Et puis se glisser sous la moustiquaire. Elle se dit encore: « Je suis à Baghdad! » et sombra dans le sommeil.



Très bref arrêt en cette ville. Une matinée à cheval dans les jardins de palmes, avec l'aide de camp du roi, vieil ami de Paris; un déjeuner à la villa royale, où des oiseaux dans le jardin se chargent de la partie jazz; une enthousiasmante après-midi aux abords de la mosquée de Kazméine; un soir de danses au Club sur les bords du Tigre. Aviateurs anglais, flirt, drinks... Et le lendemain, départ. Elle promet de s'arrêter deux semaines au moment de son retour vers l'Europe.

Maintenant, sa hâte est si grande de retrouver son amie de Téhéran, de connaître la Perse tant désirée!



Dans un sordide caravansérail, cet affreux bourdonnement de mouches! Anéantie de chaleur — et toutes ces vieilles Ford disloquées autour d'elle — Nicole prend l'Irak en exécration. « Pourquoi suis-je venue? Pourquoi suis-je ici?... » Le soleil fait bouillir son crâne. Elle

attend le retour du consul, qui parlemente là-bas avec des chauffeurs enturbannés, cherchant une auto assez forte et neuve pour gravir les montagnes de Perse. Que c'est long! Et les mouches, de plus en plus envahissantes!

Le consul revient, découragé. Rien. Il n'a rien trouvé. Ces vieux tacots les lâcheront à la première côte. Un passant mieux mis que les autres, souliers et faux col, l'air d'un petit scribe prétentieux, si fier de montrer qu'il sait dix mots d'anglais, leur dit:

— Allez demander conseil au grand Mensab anglais de l'oasis. Il est en ce moment dans ses bureaux du Bazar. Il a reçu ce matin une délégation de chefs de l'Arabistan. C'est un seigneur puissant. Tous les orangers, tous les grenadiers de l'oasis lui appartiennent, et là-bas (il désigne du doigt la montagne) il a découvert du naphte qu'il fait sortir de la terre. Il a beaucoup, beaucoup de puits de naphte. Il a...

Ce bavardage endormait Nicole. Elle n'avait pas prêté attention à ces splendeurs énumérées. Soudain, le consul qui avait entendu la fin du discours, la réveilla de sa torpeur:

— Allez-y, madame, je vous en prie. Allez demander à ce « puissant Memsab » où nous pourrions trouver ici une auto neuve. Vous savez bien que nos chauffeurs syriens d'Alep, harassés, refusent de nous conduire jusqu'en Perse. Il faut quitter ce dégoûtant caravansérail aujourd'hui même et dormir ce soir au poste-frontière persan.

Nicole secoue un peu de la poussière qui la recouvre. Lasse, dépenaillée, elle suit le garçon qui s'est offert comme guide. Ils traversent des ruelles au Bazar. Puis, dans un couloir obscur ils pénètrent (c'est mieux, déjà, pense-t-elle) hors de l'étuve.

Après qu'on a, pour elle, parlementé, et sans qu'elle ait à donner sa carte, la voilà introduite dans une vaste salle ronde où vrombit un ventilateur.

Un homme athlétique, très grand, très droit, que, dans sa fatigue, elle voit à peine, la salue, lui offre un fau-

teuil, semble ennuyé d'être dérangé dans son travail, lui demande ce qu'elle désire. Pour lui répondre, elle a levé vers lui la tête. Elle se dit: « Où ai-je déjà vu ce géant aux yeux clairs? » Lui regarde, regarde... Que cherche-t-il à découvrir sous ce masque de poussière? Soudain, un cri. L'homme a crié, s'est dressé, plonge dans ses yeux, tend les mains:

— « Aerial Post » ! C'est vous, « Aerial Post » !

Alors, elle aussi l'a reconnu...

— Trinidad, l'île des épices, des fleurs merveilleuses, là-bas aux Antilles, il y a quatre ans...

Une longue escale dans l'île, un bal costumé chez le gouverneur. Dans ces salons, ces jardins, il y avait des personnages bizarres sous les palmes et sur les terrasses. Elle, n'ayant su comment se travestir, s'était improvisée une robe en papier, parsemée de petites enveloppes: « Poste aérienne ». Les musiques, les danses, les folies de cette fête coloniale... Un grand « gaucho » s'était approché, soulevant gravement son chapeau mexicain:

— Aerial Post, avez-vous une lettre pour moi?

— Non, mais j'ai une danse pour vous.

A ce rag-time en avait succédé un autre et ils ne s'étaient plus quittés de la soirée. L'homme l'emportait en dansant, serrée dans ses grands bras forts. C'était bon, sans fièvre. Une impression de sécurité près de lui, elle s'en souvenait. Il l'avait suppliée de lui dire qui elle était, d'où elle venait... Jeune fille? Mariée? Elle avait refusé de répondre. Par jeu. Il avait dit gravement, quand le matin eut terminé la fête (et elle savait que ce même matin, à onze heures, son bateau partait pour La Guayra):

— Je vous retrouverai, Aerial Post.

Et voilà: cet homme qui était maintenant devant elle, en ce coin perdu de l'Irak, c'était lui. Debout, il la regardait, tremblant d'une joie sauvage. Elle gardait le silence. Mot après mot, comme déshabitué de parler, il lui dit:

— Oui, c'est vous, c'est bien vous. Je reconnais vos yeux, vos bizarres yeux couleur de l'eau. Je vous ai cher-

chée, Aerial Post. Vos minces bras souples et vos petites paroles vagues et vos yeux vagues qui ne regardent jamais devant eux, mais au dedans de votre rêve, et votre fraîche bouche comme un rouge fruit, tout ça c'est un poison que j'avais dans le sang et qu'il me fallait. J'ai vu des pays, beaucoup de pays. L'image d'Aerial Post courait devant moi. Mais je ne me décourageais pas... Maintenant, c'est vous. Vous êtes venue sur ma route de nouveau. Je vous garderai ici. Le hasard est toujours bon pour moi.

A ces mots, Nicole secoue sa torpeur. Elle croit nécessaire d'expliquer:

— Mais ce n'est pas un hasard, mon passage ici. Je vais en Perse. Je suis avec un consul qui ne trouve pas d'auto. Voulez-vous me dire si nous pouvons en louer une, assez forte pour monter jusqu'à Téhéran?

Et, pendant qu'elle parle:

— Tout est, comme toujours, incohérent, pense-t-elle. Trinidad, — l'Irak! Aucun rapport entre ceci et cela. La petite nymphe demi-nue sous une tunique ravissante... Ma poussière d'aujourd'hui! Et ce pauvre grand type qui doit être, au fond, bien déçu. Rêver d'une fée pendant quatre ans et voir surgir une espèce de gitane.

Et elle continuait gravement ses phrases d'explications sur le voyage, ses excuses polies. Lui la laissait parler. A la fin, il se détendit dans une sorte de rire.

— Demain, je vous trouverai cette auto, dit-il. Mais ce matin je crois que vous avez surtout besoin de repos dans ma maison.

Il sonna:

— Hassan, conduis la khanoum sahib. Installe-la dans la chambre blanche. Dis à Mansem de préparer un bain, des boissons fraîches. Et installe le sahib consul dans la chambre bleue. Moi, j'arriverai à une heure pour le lunch. Au revoir, madame.

Il s'inclina. Docilement, elle suivit le boy, monta dans la voiture de l'Anglais, vit comme en un songe, en sortant des dédales du Bazar, glisser devant elle, en des ondes de parfums, une palmeraie, des orangers en fleurs,

des grenadiers, la cour d'un petit palais, des escaliers, des vérandas, une chambre toute blanche, aussi confortable que sa chambre de Paris. Elle se plongea dans un bain tiède, puis, nue, s'allongea sur le divan, couvert d'admirables tapis, ferma les yeux.

...Et l'aventure extraordinaire commença.

RENÉE FRACHON.

(*A suivre.*)

POÈMES

—

PARABOLE DU JET D'EAU

Sans oublier jamais que je cours à ma perte
et rentre en l'ombre d'où je sors,
je vis — et tous les jeux que ma grâce concerte
aiguisent mes jeunes essors.

Je vis et je m'invente à mesure et me crée.
J'irise mes moindres instants
et je nuance, au gré de ma danse nacrée,
le sable incolore du Temps.

Un fluide univers naît avec moi, s'élance,
monte à la nue en s'y mêlant,
puis, l'espace conquis, clôt son expérience
au faîte bleu de mon élan.

L'azur! Terme où j'accède à ma limite extrême!
Sous de brûlants faix accablé,
j'y sonde, à la recherche ardente de moi-même,
un vide impossible à combler.

Ma vie, à chaque instant, me quitte et m'est rendue...
O transe exquise d'exister!
Sensible et frais, je goûte une ivresse éperdue
au jeu de ma fragilité.

Inique est le destin contre lequel je lutte.
En vain je tâche à le forcer:
chaque envol que je tente est suivi d'une chute.
Je meurs pour me recommencer.

Durer! C'est à ce but que mon art s'évertue.
Je ne subsiste qu'en dansant.

Dans les glaises de l'air, j'ébauche la statue
de mon fantôme évanescent.

Je sais que le dur ciel contre quoi je me brise
de toutes parts est condamné,
et qu'il n'est rien de tout ce que je thésaurise
que je ne doive abandonner.

Je sais qu'un âpre joug, si haut que je m'élance,
m'enserre et me tient prisonnier.
Je sais que cet instant de lumière où je danse
sera peut-être le dernier.

N'importe! De mon jeu j'épuise l'aventure,
si vaine et prompte qu'elle soit.
Je vis et je m'enivre à tenir la gageure
d'être un rythme qui se conçoit.

Mon être véhément a le galbe d'un Celte,
et c'est pourquoi, chaque matin,
je me dresse; je veux être plus haut, plus svelte,
digne du vœu de mon destin.

Jaillir!... Toujours jaillir!... O terreur du Non-être!
Quel instinct millénaire, obscur,
m'habite? D'où me vient cette soif de renaître
qui me soulève vers l'azur?

Ah! n'ai-je donc vécu, n'ai-je connu le leurre
d'être jeune, fervent et beau,
ô ruse sans espoir, que pour différer l'heure
de retourner à mon tombeau!

—

L'OISEAU DE FEU

Aux vitres du soir étincelle
le vol d'un brusque oiseau de feu.
Tout défaillant, il bat de l'aile
et je ne sais pas ce qu'il veut.

Porte-t-il un secret message
comme la huppe de Balkis?

Qui cherche-t-il? Pour quel visage
a-t-il quitté son oasis?

O chers instants! Clarté donnée
au spleen de l'obscure cité.
Purs carreaux où vient palpiter
tout le soleil de la journée.

Est-ce toi, bel oiseau de feu?
Entre. D'où vient tant de lumière?
Peut-être est-ce un regard de Dieu
dont il faut que mon cœur s'éclaire.

—

TRIPTYQUE

I

Quel merveilleux élan la soulève, cette onde
ivre de son vierge butin!
En sa gerbe toujours rejaillissante abonde
l'azur vivace du matin.

Belle eau si prompte, quelle est sa grâce enfantine!
Comme elle va cueillir en l'air
les soleils qu'aussitôt happés, elle piétine
et broie au ciel du bassin clair.

Moi, je vois en ces jeux poindre un fantôme. N'est-ce
pas ainsi que j'étais jadis,
cœur en transe, pressé d'effeuiller sa jeunesse
et d'en prodiguer tous les lys?

II

Je suis le joaillier inventif de l'espace.
De ma fluide forme d'eau
je pare l'air; j'y sculpte et fais luire ma grâce
avec l'art d'un Benvenuto.

Mais ces rares joyaux qu'il faut que je façonne,
ces perles aux feux palpitants,
sitôt nés, je les perds. Ils ne sont à personne
qu'aux blondes déesses du Temps.

III

Comme vous, Pavlova, comme toi, fol jet d'eau,
en ce monde où tout stagne et pèse,
je rêve de subir une exaltante ascèse.
O m'affranchir de tout fardeau!

N'avoir qu'une chlamyde attachée à mon flanc
et que ma chair se fonde en elle.
M'alléger! N'être plus qu'une essence, qu'une aile
et que l'extase d'un élan!

—

BELLES MAISONS...

Belles maisons du soir dont l'ombre se constelle,
mon cœur volette autour de vos cubes fleuris
et, phalène enivré, s'élance à tire d'aile
à travers les jardins scintillants de Paris.

Puis, ayant butiné le suc chaud des lumières
et, tout givré des feux de mille diamants,
il gagne, d'un vol sûr, de tranquilles clairières
et va dormir sans bruit sur le cœur des amants.

—

LUNE

Lune à la figure pâlie,
lasse des soucis qu'elle porte,
ton tendre spleen au mien s'allie.
Ne sont-ils pas de même sorte?
Mais jamais ton cœur ne m'oublie.

Je sens la clarté qui m'escorte
de tes yeux de mélancolie,
belle lune qui te sais morte.

—

QUATRAIN

Folle course du monde à l'abîme lancé,
évanescente vie, ô jours fuyants que j'aime,
mon être, parmi vous, que va-t-il donc laisser?
Je suis à chaque instant dépassé par moi-même.

—

PAIX DE L'HEURE

Paix de l'heure. Nulle ombre au long des quais déserts.
Un faible clapotis berce le deuil des rives.
Seuls, de tristes quinquets et des lampes pensives
se mirent en une eau plus noire qu'aux Enfers.

O fenêtres où luit un peu de vie humaine,
brûlez! Versez vos pleurs de détresse, d'amour.
Le fleuve, cette nuit, vers la mer les entraîne.
Toutes ces gouttes d'or, demain, feront le jour.

—

FLAMMES

O feux multiples des beaux jours,
bonheur de vivre qui rit à chaque fenêtre!
D'où viennent, fulgurant sans cesse aux alentours,
ces grands réflexes d'or dont s'éblouit mon être?
Quel foyer irradie en l'espace? Peut-être
est-ce mon cœur et ses amours.

ANDRÉ PAYER.

PORTRAITS

—

I

IRÈNE

OU LA PLUS PITOYABLE

Jamais tu ne l'as contemplée ainsi. Prends garde. La lumière fade de l'aube désoblige ce beau visage endormi. Méfie-toi d'une trahison. Les ombres d'un mauvais éclairage et les ombres intérieures du sommeil offusquent des traits à qui le jour rendra leur pureté, un teint dont le soleil restituera l'éclat. Dans cette clarté menteuse des rideaux tu la vois mal, et que savons-nous des répercussions lointaines d'une impression erronée?

Pourquoi cette contemplation? Jamais tu ne l'as regardée ainsi. Veux-tu vraiment la voir laide? Je connais un homme. Sa maîtresse lui fut infidèle, et il souffrit tellement que, si elle lui était apparue seulement moins belle, il l'aurait tuée. Il hésita devant la perfection de sa beauté. S'il l'eût tenue assoupie près de lui, au petit jour...

C'est une heure triste que la première aube. Toutes les larves de la nuit stagnent dans l'air épaissi de la pièce, dans les coins où l'ombre se réfugie. Il faut ouvrir les fenêtres, aérer, appeler les rayons du levant, faire entrer la fraîcheur, les parfums, la vie. Ou te rendormir.

Tu ne dors pas, et tu la regardes. Insensé! Si tu l'aimes encore un peu, éveille-la. Il reste en toi assez de désir, ou d'habitude. Cet examen matinal ne peut te mener à rien de bon. A ta place, j'aurais peur.

Oui, peur de la vérité. Vois-tu : notre esprit est avide de vérité, mais c'est de mensonge que nous vivons. D'illu-

sion, de poésie. Ne renonce pas à la poésie de ce visage. Ne sais-tu pas qu'au fond de tout amour il y a une duperie? On n'aime que Dieu, qui est inaccessible. Dans les créatures, ce qui nous attache, c'est cette part incommunicable, ce secret profond et peut-être illusoire. Sphinx sans énigme. Mais il faut croire à l'énigme, et ne pas trop chercher à la deviner.

Il y a si longtemps que tu penses à cette femme! C'est une vieille histoire, un petit drame à rebondissements. Quand tu la rencontras, vous aviez dix ans de moins qu'aujourd'hui. Dix ans! Quelle fidélité! Dix ans avant qu'elle se décidât à être ta maîtresse.

Elle te plut, et tu lui fis la cour. Es-tu certain de l'avoir aimée tout de suite? Elle te plaisait. Si elle eût cédé, cela aurait été une charmante aventure, rien de plus. Elle t'accorda ce qu'il fallait pour te tenir en haleine, mais, à l'instant de tout livrer, toujours elle se dérobait. Tu te mis alors à l'aimer vraiment. Le désir satisfait s'émousse. Incessamment frustré, le goût que tu avais d'elle devint passion. Tu fus très malheureux.

Etait-elle si habile, ou seulement coquette? Tu n'as pas compris ses manœuvres. On ne comprend jamais rien aux femmes, ou trop tard. Etait-elle lâche? Quand elles n'aiment plus le mari, elles sont encore attachées au foyer, à des notions apprises, à une native honnêteté. Pourtant, tu ne pouvais douter qu'elle n'ait eu au moins un amant. Et tant de flirts! Elle en avait encore, que tu connaissais, et tu étais malade de jalousie. Combien de rendez-vous décommandés à la dernière minute, et tu apprenais ensuite qu'elle t'avait menti, qu'elle avait passé la journée avec tel ou tel. Oh! rien de grave : elle n'avait fait que danser, et tu n'aimes pas la danse, — mais c'était quand même une trahison. Que de scènes, que de menaces! Comme elle savait te reprendre par des promesses qu'elle ne tenait jamais!

Un jour vint que tu en eus assez. Encore un rendez-vous manqué, encore un mensonge. Tu l'aurais battue. Mais tu es bien élevé, et tu partis. Ce fut une fuite vraiment, une lâcheté raisonnable. Seulement, tu ne pouvais oublier, et tu souffrais.

Quelques mois passèrent. Tu la revis. Tout recommença. Le même jeu, la même duperie, les mêmes colères, les mêmes abandons, finalement la même fuite. Elle crut que tu reviendrais. Comme tu ne revenais pas, elle te relança. Tu eus le courage de ne pas répondre à ses lettres. Ce fut le silence. Tu connus d'autres femmes qui te plurent. Tu avais oublié, ou renoncé. Elle n'était plus pour toi, aux heures de nostalgie, qu'un regret sans tendresse, un souvenir dont tu n'étais pas content.

Et puis, voici cinq à six semaines, tu l'as rencontrée, par hasard. Elle n'avait pas changé. Elle est encore trop jeune pour que les années puissent l'avoir atteinte. Elle a toujours ce beau visage, cette fraîcheur, ces lèvres charnues qu'elle t'abandonnait, qui t'enfiévraient, ce large regard ingénu. Elle a conservé ce corps mince et ondoyant, ce corps de danseuse que tu avais si souvent pressé entre tes bras et qui jamais... L'ancien désir, qui n'avait point perdu sa nouveauté, ressurgit, mais tu le refrénas. En dix ans, tu as acquis de la sagesse. Trop de sagesse, peut-être. Ce matin, tu te conduis en insensé.

Au moment de te quitter, elle te demanda : « Puis-je aller vous voir ? » Tu fus pris au dépourvu. Tu lui donnas rendez-vous pour le lendemain. Tu le regrettas aussitôt, mais tu te sentais fort. Le lendemain, quand elle sonna à ta porte, tu étais chez toi. Je l'ai dit : tu es bien élevé.

Elle parla. Elle évoqua le passé. Elle réussit à te mettre en colère. Tu lui assenas de dures vérités. D'un seul coup tu vidas ton cœur de toutes les rancunes accumulées. Tu le vidas, exactement. Elle t'écoutait, tête basse, toute

serrée contre les coussins, sans répondre rien, subissant la réprimande comme un enfant qu'on gronde. Quand tu fus à bout de souffle, quand tu touchas le fond du sac, elle prit gentiment ta tête entre ses mains, elle murmura: « Chéri! », colla ses lèvres sur tes lèvres, glissa son corps mince et ondoyant le long de ton corps, et elle fut tienne.

Et depuis lors, presque chaque jour, sans jamais de contre-ordre, sans même un quart d'heure de retard, ponctuelle et gaie, elle te rejoint chez toi. Hier même, comme elle était libre, elle t'a donné ce qu'elle pouvait te donner de mieux : tout une nuit avec toi.

A présent, dans la lumière de l'aube, elle dort, et tu la regardes intensément. Tu la regardes sans joie, sans affection, presque avec cruauté. Que demandes-tu à son sommeil? Quel secret réclames-tu à son silence, quel aveu à ce corps abandonné?

Je sais, je sais : tu ne l'aimes plus. Elle est venue beaucoup trop tard. Le désir a ressurgi parce qu'il n'avait pas été comblé, mais déjà il s'épuise, et l'amour est mort, et rien ne le ressuscitera. Le plaisir encore facilite ton mensonge. Elle est abusée, mais cela te déplaît de mentir.

Pourtant, ce n'est pas cela. Il n'y a pas de pitié dans ton regard, mais une anxieuse interrogation, un terrible pourquoi? Pourquoi s'est-elle donnée aussi subitement, après tant d'années où elle s'était refusée? Jadis, quand tu l'aimais passionnément, quel beau feu vous auriez fait jaillir, quelle haute flamme vous aurait consumés! Pourquoi est-elle venue quand rien en toi ne subsiste pour entretenir l'incendie, quand ta chair seule s'émeut, la chair qui trop vite se lasse? Demain peut-être...

Ce n'est pas encore tout à fait cela. Tu as assez de fatuité, — ou de sagesse, comme tu voudras, — pour ne pas trop chercher à comprendre ce qui l'a déterminée enfin à être ta maîtresse. Ce qui te déroute, ce qui t'inquiète, ce qui, disons le mot, te vexe dans cette femme

qui t'appartient, ce n'est pas le retard qu'elle a mis à te céder, c'est quelque chose de plus intime, qu'à toi-même il te coûte d'avouer.

Ah! cela, c'est le grand drame. Il y a tant de ses pareilles! Il n'en faut pas toujours accuser « l'homme rude », mais la nature qui leur fut ingrate. La plupart se résignent et deviennent d'excellentes mères de famille ou de remarquables courtisanes. Quelques-unes souffrent, sinon dans leur chair qui ne sait pas, du moins dans leur âme qui rêve d'amour.

Apprends à la connaître ainsi. Elle t'aime. Elle t'aimait déjà, jadis, quand elle se dérobait, mais que lui offrais-tu? Tes caresses, ton étreinte. Cela ne lui importait pas. C'est autre chose qu'elle voulait. Elle ni toi n'en aviez conscience. En toi le désir inassouvi envahissait tout, et elle avait horreur de ton désir parce qu'il te faisait ressembler aux autres, à ceux à qui elle ne demandait que le climat de l'amour. Ce qu'elle aimait en toi, quoi que ce fût, tu le lui refusais.

Imagine-la, depuis votre rupture, cherchant ailleurs ce dont tu l'avais frustrée, et ne le trouvant pas davantage, rencontrant encore, partout, le désir et rien au delà, reportant sur toi, sur toi seul, un rêve tendre incessamment rebuté, continuant à t'aimer comme elle est capable d'aimer. Quand elle te revit, elle fut à toi parce que c'était en définitive le seul moyen de te retenir. Hélas! quoi que tu fasses et qu'elle s'y applique, toi seul demeures roi d'un domaine qu'elle ignore, et jamais vous ne serez quittes, car l'on ne possède que ce que l'on donne.

Si tu l'aimais encore, tout serait facile. Tu t'aimerais en elle, et tu aurais pitié. Elle n'est pour toi qu'une maîtresse dont tu es las. Et moi, ton témoin, c'est une cause désespérée que je plaide. Pourtant, ne sois pas méchant. Fais un effort. Ne t'acharne pas à lui reprocher une dernière déception. En échange d'un don dérisoire, accorde-

lui l'illusion de la tendresse, de la poésie, d'un bonheur qui dépasse les pauvres joies charnelles. Joue-lui la comédie. Dispense-lui, pour qu'elle te les rende, tous les beaux mensonges de l'amour.

Et si cela t'est vraiment impossible, du moins ne lui en veuille pas de ne plus l'aimer.

II

LA JEUNE FILLE

Ce matin, j'ai compris tout ensemble que j'atteignais les limites de l'âge mûr et que jamais n'avaient été plus vives en moi les sources de la poésie. Admirable compensation, comme si la nature avait voulu qu'à chaque étape de notre vie un enrichissement ou plus d'exubérance rétablît l'équilibre rompu par nos défaillances ou nos manques.

L'office de la Fête-Dieu est un des plus émouvants. La liturgie de saint Thomas-d'Aquin, avec cette longue *Séquence* qui a une si belle force spirituelle, ce rappel constant de la présence ineffable et les hymnes que l'on chante à la procession, en fait une des plus hautes et des plus glorieuses solennités de l'année.

J'y assistai dans cette église du Suquet qui n'est ni très ancienne ni d'un grand intérêt architectural, mais qui a l'avantage, sur les autres paroisses de Cannes, d'être vraiment un temple. J'ai mes idées sur les églises : il en est où Dieu n'habite pas. Il y est appelé par la vertu de la Consécration, mais il n'en fait point sa demeure. J'ai beau m'y appliquer, il y a certaines églises, les modernes surtout, — dont quelques-unes touchent à la plus offensante laideur, — où je ne saurais me sentir ému, où je ne rencontre pas le divin. La plus humble, la plus pauvre, la plus déshéritée, j'y retrouve Dieu si, dans une atmosphère de simplicité et de vraie foi candide, j'entends à

mes oreilles l'écho fervent encore des prières qu'y ont murmurées, au long des siècles, des lèvres attentives. D'autres, en leur splendeur, sont de vivants hommages à Dieu, égales à lui en grandeur, en puissance, en spiritualité, tours sonnantes, flammes incessamment consumées, oraisons de pierre et d'encens mystique, ardent et surhumain accord de la durée et de l'éternel.

Ni trop pauvre, ni trop ambitieuse, mais digne, Notre-Dame d'Espérance, au faîte du vieux Suquet, paroisse populaire, est la seule église de Cannes où je me sente en communion avec les mystères qu'on y célèbre.

C'est cependant un spectacle assez profane qui m'y donna ce matin la double révélation de mon vieillissement et de la persistante jeunesse de mon émotion. Profane, et néanmoins il n'y eut rien que de pur dans mon saisissement, rien que de noble dans ma mélancolie.

Un spectacle d'autrefois, oublié dans un livre, dans je ne sais quel *Paul et Virginie* sans fadeur, dans un poème de ce premier Francis Jammes que nous avons tant aimé, ou, mieux encore, aux marges de votre *Grand Meaulnes*, cher Alain Fournier! Une image imprévue, soudain surgie de la mémoire. Non! pas une image, pas une vision : la réalité même, mais si incroyable! Une jeune fille, une vraie jeune fille, et, quand même, une jeune fille d'autrefois.

Elle n'était pas de notre temps, cette silhouette, mais qu'elle était agréable à regarder! Sous une souple et légère capeline, le bel ovale du visage s'encadrait de profonds cheveux aux reflets mordorés. De chaque côté d'un cou qu'André Chénier eût chanté, tombaient, ô souvenir de nos vingt ans! de longues et harmonieuses « anglaises ». Les yeux bleus étaient francs et ingénus. Quand ils s'élevaient, leur regard s'emplissait de mystère. La bouche, à peine accusée d'un peu de rouge, avait un adorable sourire. Et, sous la robe blanche, jouait avec grâce un corps menu, virginal, attendrissant.

Le charmant spectacle! Je ne pouvais m'en détacher, mais je n'avais pas de remords de ma distraction, parce que rien n'était plus chaste que cette jeune fille, et je n'eus pas une pensée qui ne fût harmonieuse au caractère sacré du lieu où elle m'apparaissait.

Blancheur. Pour trop de chrétiens déshabitués des pratiques de la religion, l'église est presque uniquement associée à l'idée de la mort. Ils n'y assistent qu'aux enterrements. Aux mariages aussi, mais dans quel esprit de frivolité! Ce qui occupe leurs mémoires, que bien vite ils en chassent, — et Dieu lui-même s'en va, — c'est l'appareil funèbre, les tentures de deuil, les ornements noirs, le catafalque, les hauts cierges, le goupillon, les lourdes, majestueuses, écrasantes harmonies du *Dies Irae*. Comme si leur dieu n'était pas le Dieu vivant, comme si les mystères de leur religion n'étaient pas tous, sans exception, des mystères de lumière et d'allégresse, comme si cette lampe perpétuelle qui brûle devant le tabernacle ne signifiait pas essentiellement, plus même que Foi et Charité : Espérance.

Blancheur, merveilleux souvenirs d'une enfance candide. Voiles blancs du baptême et de la dixième année. Cette blanche jeune fille n'avait pas plus de dix-sept ans, et les seuls lys et les roses l'accompagnaient, lys de la Vierge, roses de sainte Thérèse de Lisieux, toutes les grâces de la première jeunesse. Hélas! elle eût pu être ma fille, à moi le solitaire.

En la contemplant, je ne pouvais avoir une autre pensée. Elle m'était uniquement le regret des choses qui ne furent pas, de l'occasion à jamais manquée. L'enfant que j'aurais pu avoir, la fiancée que j'aurais pu rencontrer. Et voici que j'ai largement dépassé la quarantaine, que ce double regret est également vain, qu'il me faut prendre conscience de mon âge et des renoncements qu'il m'impose. Quelle que soit ma vie désormais, ce n'est plus à moi-même mais à d'autres qu'elle peut être utile, à

ceux de ma lignée, à ceux-là aussi, amis, camarades, inconnus, qui entendent mes messages et veulent bien s'en émouvoir. Ce matin vraiment je me suis senti, par le fait d'une jeune fille adorablement vivante, réduit aux irrémédiables fatalités de mon millésime.

Et pourtant... Et pourtant, ce visage délicieux que je n'oublierai pas, je sais bien que je ne l'évoquerai jamais avec tristesse. Il était le visage même de la poésie, de la plus charmante, de la plus fraîche, de la plus immortelle, de celle aussi dont la rencontre est tellement incertaine que ses réussites se peuvent compter sur les doigts de la main. Car un vrai poète saura toujours chanter, et nous en enchanter, les malheurs d'Orphée ou d'Œdipe, d'Andromaque ou même de Bérénice, tous les tourments de l'amour, toutes les angoisses, toutes les douleurs, les pires désespoirs, les plus austères résignations, mais combien ont échoué devant le chaste et divin poème de la jeune fille!

Certes, je ne me flatte pas de le mener à bien. Sans doute même n'aurai-je pas l'audace de l'entreprendre. Du moins l'aurai-je eu toute une heure devant les yeux, dans le cœur et l'esprit, soutenu par les chants sacrés, sublimé par la belle, glorieuse et toute souriante liturgie de la Fête-Dieu, ce matin, dans la simple et digne église du Suquet de Cannes.

Et tout un jour, toute une semaine peut-être, je serai hanté par ces yeux ingénus et un peu mystérieux sous la souple capeline, par ce corps attendrissant dans la robe blanche, par ces profonds cheveux, par ces longues et harmonieuses « anglaises » d'autrefois, du temps des châteaux de province et des fêtes dans le parc, du temps imprécis, lointain et nostalgique qui se résume dans le doux mot désuet qui lui aussi me rejette à vingt-cinq ans en arrière, dans ce vocable chantant et aboli : Vacances.

MARCEL ORMOY.

MARCEL ORMOY

Marcel Ormoy : un poète qui m'était cher entre tous. L'amitié qui nous unissait, et que rien n'a pu ternir, date exactement de 1910. Je venais alors de publier mon premier livre de poèmes, quand un matin je vis venir chez moi ce grand garçon de vingt ans, dont la tenue discrète et la langueur élégiaque m'attirèrent. Presque voisins, nous devînmes vite amis. Ensemble nous parcourions les avenues silencieuses de cet Auteuil d'avant-guerre, qu'habitaient également Eugène Marsan, André Gide et Guillaume Apollinaire. Certains jours, nous partions pour Versailles, et là, dans le parc mélancolique, longtemps, jusqu'à la tombée de la nuit, nous nous attardions, pris au plus profond de l'âme par la mortelle splendeur de ces grands lieux royaux.

Les premiers vers de Marcel Ormoy parurent, je crois, dans *Chloé,* une petite revue de seize pages, qu'il dirigeait avec Thierry Sandre. Le *Divan,* que venait de fonder Henri Martineau, l'accueillit. C'est à peu près vers cette époque que Marcel Ormoy publia dans *Les Rubriques Nouvelles* ce poème *Le Passé,* que nous reproduisons :

Le Passé gît comme une flûte sur de l'herbe.

Le Passé gît, doux airs anciens qu'on ne sait plus.
La brise dans les trous a joué d'autres airs
Et la rosée a fait le bois tout vermoulu.

Le Passé gît comme une flûte sur de l'herbe.

Un jour le Souvenir, passant mélancolique,
A retrouvé la flûte oubliée ou perdue.
Son souffle a réveillé les notes vermoulues,
Ce fut une musique étrange et nostalgique.

Et le Souvenir joue de vieux airs nostalgiques,
Selon des rythmes oubliés et dont on pleure.
Puis il pose à nouveau la flûte sur les fleurs
Et s'en va, voyageur au front mélancolique.

Le Passé gît comme une flûte sur de l'herbe.

Dès ce poème de début, l'âme languissante de Marcel Ormoy se révèle. Son œuvre future s'y trouve en puissance, initialement dévoilée. Les caractéristiques de sa poésie y sont, les épithètes types (auxquelles il ne manque que *défailli, aboli,* etc., dont il fera par la suite un si fréquent usage), son sens de l'harmonie s'y exprime, et cette lassitude prenante, et parfois un peu monotone, d'où ne sera pas exclue pourtant la plus tendre, la plus secrète passion.

Nous ne parlerons ni des *Charites,* ni des *Glumes éparses;* non plus des *Poésies de Makoko Kangourou.* Ces minces plaquettes, Marcel Ormoy les a rayées de la liste de ses œuvres. Il a rayé également *Impressions* (1911). Ce recueil renferme pourtant de jolies notations, des tableaux frais et riants, dans le genre de celui-ci :

Hier, ce fut déjà le miracle des roses.
Et l'Eté ce matin, ivre du miel ambré
De chaque fleur nouvelle où ses lèvres se posent
Danse sur la pelouse, intrépide et cambré.

Il rit, offrant son corps au soleil de midi,
Puis las, se mettant nu, sur la mousse s'étale.
Cependant que, penchée sur l'Eté endormi,
Une rose amoureuse effeuille ses pétales.

C'est d'une finesse d'aquarelle. La technique, certes, en est fort libre encore ; et dans les pages qui suivent, ses quatrains n'ont pas tous cette qualité. Beaucoup de négligences, d'imprécisions, de maladresses. C'est d'un jeune poète qui s'essaie, qui se cherche, qui prend sa leçon de chant. Ses Maîtres sont Henri de Régnier, André Fontainas, Paul Verlaine, et même aussi Albert Samain.

Le soir est pâle ainsi que l'agonie des roses.

La favorable influence de ces grands musiciens du

vers se continue dans *Le Jour et l'Ombre* (1913). Et c'est sans doute à la fréquentation de ces Maîtres qu'il doit son harmonie fluide, son sens des consonances et des subtils échos, la valeur phonétique de ses vers.

Puis la guerre vint. Et avec elle la mort de tant d'êtres chers. La perte de son ami, le poète André Biguet, qu'il aimait comme un frère, tué le 8 octobre 1918, en Champagne, le frappa douloureusement. Dans *Le visage inconnu,* qu'il lui dédie, la forme de Marcel Ormoy s'améliore ; il est moins vite satisfait de lui-même. Sa technique est plus savante, plus travaillée. Dans cet ouvrage, l'on peut noter maints tours archaïsants qu'il doit à Ronsard, et à Maurice Scève dont il affectionne particulièrement *Les Dixains.* Le Moréas des *Syrtes* et d'*Enone au clair visage* apparaît aussi en plus d'un point. Mais surtout le poète des *Contrerimes,* qui devait par la suite exercer sur lui une si longue et si obsédante influence.

Si Marcel Ormoy, que l'on a classé parmi les fantaisistes, a donné dans le genre poésie, jeu d'esprit, distraction de société, agrément des heures oisives, c'est bien dans *Le Visage inconnu.* C'est une poésie légère, mutine, madrigalesque, dans le goût des petits maîtres du XVIIIe siècle.

Et nul plaisir ne se propose,
Hormis, le couchant tard venu,
De confondre un bouton de rose
Avec la pointe d'un sein nu.

Dans la crainte de l'emphase, d'un cri trop vibrant, de l'éloquence surtout (qui est pourtant le Nombre, et que M. Charles Maurras a su réhabiliter depuis), cette poésie badine se complaît dans un ton grivois, impertinent, aux tours subtils et mièvres un peu, ce qui ne va pas sans élégance d'ailleurs, mais où il est bien difficile de se risquer après la réussite des *Fêtes Galantes!*

L'extase de l'après-midi,
Qui meurt en des jeux d'eau, s'enivre
Suivant une gamme quasi
Fausse et qui rit de se survivre.

Et plus loin :

Un été frissonnant d'abeilles
S'assourdit vers les boulingrins
Où des fontaines s'ensommeillent,
Pleureuses des amours défunts.

Et ceci encore :

..........................Que meure
Sagement cette voix qui pleure,
Se grise et se brise en sanglot
Selon le rythme des jets d'eau.

Marcel Ormoy s'est, durant des années, attardé dans ce genre « marquise ». (Marquise est même le titre d'un de ses poèmes). Genre qui peut, en descendant vers des sentimentalités plus vulgaires, prendre aussitôt un ton de romance à la « Mimi Pinson ».

Ce « climat », dirons-nous, pour employer un mot à la mode, n'était pas vraiment le climat de Marcel Ormoy, ne correspondait pas essentiellement à sa vérité intérieure.

Marguerite, Hedwige, Florence,
Et vous dont le prénom
Au ciel de l'été se fiance,
Adorable Ninon.

Non, ce n'étaient là que jeux, exercices d'assouplissement. P.-J. Toulet, avec son esprit très spécial, très incisif, son don miraculeux du trait, avait pour lui seul affermé tout ce domaine. On ne pouvait que l'imiter sans l'égaler. Et Marcel Ormoy quand il écrivait :

Ah ! dit-elle, j'ai le béguin ! »
C'est moins qu'aimer, Madame,
Et ne paierez-vous point ma flamme
D'un mot plus consanguin ?

Il se détournait de sa véritable voie, qui n'était pas le badinage, qui n'était pas la frivolité, mais l'élégiaque mélancolie. Il mettait un masque sur son visage. Il travestissait sa voix. Il cédait à une mode.

Dans *Le cœur lourd,* son évolution se dessine. Le maquillage s'en va de ses vers, et les fards de l'imitation. Et le pur marbre sort peu à peu de sa gangue. Cependant, trop de taches encore souillent la divine blancheur de la statue. Et le souvenir obsédant de Toulet revient, en son décor de Pyrénées et de pays basque :

> Jeux vains, mon cœur ou cette balle ?
> C'est l'amour qui gagne le set.
> L'horizon dessine un trait net.
> O sommeil de P.-J. Toulet,
> Le bonheur est sous votre dalle.

Mais bientôt Marcel Ormoy se dégagera de son envoûtement, il sera lui-même, et il le sera durablement, douloureusement, dans *Le Visage retrouvé.*

Le titre est significatif d'ailleurs ; c'est un titre d'annonciation, — et qui dit bien ce qu'il veut dire.

Il s'est fait une profonde transformation dans l'esprit de notre poète. Plus de fausses attitudes. Le masque est rejeté. Jusqu'au vocabulaire qui change, qui laisse tomber les termes de sports, de bars américains et de casinos. Des mots longtemps oubliés par le poète, et qui sommeillaient aux pages de ses premiers recueils, reviennent. Ce sont des mots nus et simples, tels qu'on les trouve dans Racine. De ces mots, il composera son cadre, un cadre bien à lui cette fois, où s'insérera son décor lyrique.

C'est que vers cette époque une nouvelle attaque du destin l'accable : son ami, le jeune poète Georges Heitz, meurt tragiquement. Et Ormoy en est bouleversé, atteint dans son cœur. C'est alors que le *don des larmes lui est donné.*

Et ses amours s'épurent. Ce n'est plus Isabelle, ou Irène, ou Ellénore, etc.; c'est l'amour unique, l'âme touchée par la plus grande vérité de ce monde et de l'autre. Et c'est, parmi tout cela, une évocation harmonieuse des Mers, des Iles et des Royaumes d'azur dont il ornera désormais ses œuvres.

Partir ! ce rêve obscur convient à ta jeunesse,
Et moi-même, naguère encore, mécontent
Du sort, n'ai-je pas dit, espérant qu'il y naisse :
Une île ! *il est une île, où le bonheur attend.*

Et après la « Stèle pour un jeune poète », tendre hommage à la mémoire de son ami, et qui renferme ces admirables vers :

Seigneur, vous m'aurez donc privé,
Un à un de ceux que j'aimais,
Mais par ces yeux clos à jamais
M'avez-vous assez éprouvé ?

paraît enfin *Le Bonheur est dans une île,* ou *Le livre des Sagesses.*

Et c'est un ton plus poignant, le vrai ton de Marcel Ormoy, qui se manifeste. Mais c'est surtout dans la partie intitulée *Elévations* qu'il apparaît avec ses douces et subtiles harmonies et ses enchantements. C'est là qu'il stylise son émotion avec le plus d'art. Et l'on voudrait ici pouvoir citer en entier cette *Elégie à Claude Fourcade :*

Cette rose d'octobre est la dernière rose.
Avril reverdira ces arbres jaunissants,
Mais les massifs, les buis, la tonnelle au toit rose
Ne seront plus hantés que de rêves absents.

. . . .

Claude, je vais partir vers un nouveau destin,
Mais quel que soit le sort qui m'attend sur la grève,
Je sais que le bonheur est le reste d'un rêve,
Cendre tiède ravie à son brasier éteint.

Les trois derniers livres du poète, *La Flamme et le Secret, La Vie est à ce prix, Les Royaumes interdits,* sont d'une inspiration à peu près identique, mais plus élevée encore, plus épurée, aérienne.

Le poète, après une laborieuse ascension, est arrivé à la plénitude de son chant, un chant souple, éolien, fugitif, qui parfois s'évapore. Il est devenu supérieurement lui-même. Et c'est bien à partir de ce triptyque qu'il s'est

affirmé non seulement poète doué, mais souvent grand poète.

Je ne puis dire ton visage ni ton nom.
Dante avait Béatrice et Pétrarque avait Laure,
Mais mon discret amour doit vivre sans éclore.
Le mystère à jamais plane sur ton renom.

Ma sœur ! On ne saura que ce tendre vocable,
Et l'or de tes cheveux et ton triste regard....

Les longs séjours de Marcel Ormoy à Cannes et à Nice, la douceur provençale, le splendide azur méditerranéen, ont fait merveilleusement épanouir tous les germes de haute poésie qui sommeillaient au plus profond de son cœur. Sa tristesse est harmonieuse. Son cri, quand il s'élève, est celui d'un cygne blessé.

Muse, mon seul espoir et ma claire beauté,
Toi, sœur de mon étoile et sœur de ma folie,
Je te voue à jamais la sombre royauté
D'une rose, couleur de la mélancolie.

S'il est encor des lys aux rives du Léthé,
Qu'éclate leur blancheur sur le front d'Ophélie !...

Il y a ici comme une résonance nervalienne qui fait penser à l'hermétisme du poème *El Desdichado,* mais avec moins d'âpreté tendue, moins d'intensité dramatique que chez le poète des *Chimères.*

Ni le sang du corail ni l'or de la Sirène
N'ont dans les profondeurs nourri ta douce chair...

Une grande flamme, la flamme d'un grand et secret amour, brûle tout au long de ces *Royaumes interdits,* où le poète, pour la première fois, tente de s'évader des alexandrins, toujours groupés d'identique façon, par quatrains, ce qui, par moments, n'allait pas sans quelque monotonie.

C'est la montagne et c'est la neige et le grand vent des cimes.
Passent les jours mauvais, je peux dormir enfin,
Bercé par cette voix suspendue au bord des abîmes
Et par ce souffle où bat l'aile du séraphin.

Ainsi Marcel Ormoy a conquis peu à peu son royaume, fait de sagesse, fait d'acceptation à l'inévitable. Il semblait même avoir une certaine propension au lyrisme religieux. En s'élevant, il y tendait par une sorte d'inclination naturelle.

Soutenu par de fidèles amitiés, qu'il devait à la franchise de son caractère, à sa complète sincérité, mû par la pureté d'un noble amour qui, pareil à celui de Dante, le transportait vers les divines splendeurs, Marcel Ormoy nous paraissait apte, dans ses prochains ouvrages, à nous révéler tout *le bleu* des plus séraphiques régions.

A ce propos, je retrouve ces lignes de Barrès que je transmets comme un message: « On a beaucoup exploité l'Enfer et le Purgatoire. Personne, je crois, ne s'est inspiré du Paradis. Ce haut chantier demeure ouvert et complètement libre. Qui de nous veut y pénétrer pour construire une maison à l'usage des anges? »

NICOLAS BEAUDUIN.

LA MÉMOIRE ET L'OUBLI

L'oubli et le souvenir sont deux phénomènes de notre activité psychologique. Ils constituent, par leur exercice et leur interaction, la vie même de la conscience. La perception appréhende les images ; ces images sont les éléments que notre raison utilise ou rejette, — selon qu'elle les retient ou qu'elles les oublie, — dans l'élaboration de notre finalité. Dans l'alimentation physique du corps humain, un procédé analogue se rencontre : notre développement corporel, c'est-à-dire notre croissance, se poursuit par la double opération de l'assimilation et de l'élimination de certaines substances.

La mémoire des images ou expériences et l'oubli de certaines d'entre elles, voilà la grande affaire. Quelques savants psychologues, et particulièrement Ebbinghaus, ont donné les lois de ce qu'on appelle vulgairement la Mémoire ou la faculté de rétention des expériences.

Notre raison a conscience, au cours d'une journée, d'autant d'états de conscience que d'actes de pensée. Chaque image qui se présente à notre conscience, chaque sensation qui s'introduit par notre système nerveux, forme en nous autant d'états de conscience. La plupart de ces impressions ne restent pas. Nous n'en gardons nul souvenir. Il en est, pourtant, que nous conservons un instant ; d'autres quelques secondes, quelques minutes ; d'autres une heure. Il en est que nous gardons dans notre mémoire des semaines et des mois. Il en est qui restent toute la vie.

Des psychologues ont pensé que toutes les impressions qui viennent à notre conscience — fussent-elles des milliers chaque jour — restent virtuellement et ne disparaissent jamais complètement. Viendra une cir-

constance, disent-ils, un jour, dans dix ans, peut-être, même dans vingt ans, où une de ces impressions d'autrefois, un de ces états de conscience éphémères, que nous n'avions même pas remarqué, se représentera à notre mémoire et illuminera notre raison d'un spectacle de jadis. Tel est le cas de ces colons italiens, allemands et suédois, établis en Amérique qui, au moment de mourir, dit Ribot dans les *Maladies de la Mémoire*, perdent leur mentalité de colons et retrouvent, comme par miracle, leur mentalité nationale première (souvenirs d'enfance, langue maternelle, traditions religieuses, etc.). Il est possible que notre conscience emmagasine toutes les sensations qu'elle éprouve dans la vie et en conserve inconsciemment la mémoire, mais le fait est indémontrable.

Une théorie, fort plausible, veut que nous ayons deux mémoires. C'est la théorie exposée par M. L. Dugas, dans son ouvrage intitulé *La Mémoire et l'Oubli*. Selon ce philosophe, nous avons une mémoire *brute* et une mémoire *organisée*. La mémoire *brute*, c'est la répétition pure et simple de la sensation : vous avez connu le portrait de la reine Victoria ? Il est resté gravé dans votre mémoire et vous pouvez le revoir, le jour où l'on prononce le nom de cette souveraine devant vous. La mémoire *organisée* serait la conservation intellectuelle du passé. Dans votre promenade de ce matin, vous avez vu un cheval attelé, cent automobiles, une cinquantaine d'arbres et deux cents maisons ; vous avez rencontré votre ami X. Vous n'avez prêté aucune attention à toutes ces sensations, excepté à celle de votre ami, lequel vous a tenu une conversation sur un sujet qui vous intéresse particulièrement ; vous vous appliquez à ne retenir que cette conversation, en vue d'une certaine finalité que vous poursuivez. Pour une autre personne qui aurait fait la même promenade et rencontré les mêmes spectacles, seules les cent automobiles auraient été retenues dans la mémoire. Pourquoi ? — Parce que l'automobile l'intéresse, soit comme fabricant, soit comme commerçant. C'est la mémoire *organisée;* c'est une mémoire critique,

si l'on veut; une mémoire dirigée, intellectualisée. Les sensations, les images, les idées sont introduites dans la raison; elles sont appréciées en vue d'une finalité, et les unes rejetées, les autres conservées précieusement et utilisées pour la poursuite d'une fin.

Je recontre, dans la rue, un homme couvert d'un chapeau rouge-orange ; il me produit une certaine impression ; ce spectacle s'inscrit dans ma conscience. Mais, comme je suis tout à l'étude des œuvres de Pierre d'Ailly et que je me rends à la Bibliothèque Mazarine où je verrai un manuscrit de ce célèbre théologien, il est naturel que je ne m'arrête pas à l'homme au chapeau orange. Je le chasserais plutôt de ma pensée s'il avait quelque tendance à s'y attarder. Ma raison fait un travail de discrimination, de sélection. En retenant en mémoire certaines sensations ou une espèce particulière de faits d'expérience, je poursuis un pragmatisme, une fin, une utilité. J'ai une mémoire *organisée*. Si, accidentellement, quelque hazard me fait reconnaître, un jour, une sensation fortuite d'autrefois, comme il arrivait fréquemment à Marcel Proust ; si, un jour ou l'autre, dans vingt ou trente ans, en tournant le feuillet d'un livre, je vois apparaître le souvenir étrange d'un homme au chapeau rouge, je mettrai cette réminiscence au compte de la mémoire *brute*. Cette mémoire ne m'est d'aucune utilité dans la vie. Seules importent les expériences ou sensations sélectionnées en vue d'une utilisation précise.

J'ai retenu qu'il n'est pas bon de sortir nu-tête au soleil, sur la plage, aux mois de juillet et août ; j'en ai la certitude parce que j'ai gardé en ma mémoire le souvenir de quelques coups de soleil dont j'ai été frappé en diverses occasions. La sagesse traditionnelle m'a enseigné qu'il ne faut pas prendre un bain au sortir de table ; cette leçon de prudence m'a été confirmée par des expériences dont j'ai été malheureusement témoin. Ce sont des leçons qu'il ne faut pas oublier. Si, comme homme, j'ai le devoir de protéger ma vie et de lui donner tout le développement auquel elle peut tendre, il faut que j'aie recours à la mémoire *organisée*. Je ne peux rien

faire sans cela. Sans cette faculté, je suis voué à une vie inférieure, pas même animale. Si je ne cultive pas cette mémoire, — la mémoire *organisée,* — je perdrai ma conscience et mon moi. Si je laisse de faire usage de la faculté la plus haute qui me soit donnée, je me suicide. Si, me promenant dans les champs, j'ai oublié que la jusquiame est un poison et qu'elle peut donner la mort, ou que la vipère est venimeuse, je cours de grands dangers. Car, enfin, penser, comparer, juger, se souvenir : ce sont là fonctions essentielles pour l'organisation de la vie, et, partant, pour la poursuite de tout idéal humain.

A ces fonctions primordiales de l'être vivant, la mémoire *organisée* préside. Vous devez donc exercer cette faculté de sélection et de remembrance des expériences ; car ces expériences ainsi sélectionnées formeront la trame rationnelle de votre conduite.

Si vous ne le faites pas, c'est que vous n'avez pas un entendement normal ; ou, alors, que vous en êtes empêché par une force extérieure. Dans le premier cas, votre raison est défaillante ; vous êtes affligé d'une déficience qu'il importe de corriger. Vous la corrigerez par l'éducation ; vous recevrez cette éducation auprès de vos parents, de vos tuteurs, de vos éducateurs, en un mot, des aînés dont la mission est de veiller sur vous.

Vous êtes incapable, dites-vous, de garder la mémoire de certaines expériences capitales ? C'est donc que vous en êtes empêché, qu'une influence extérieure, une action de propagande accapare votre faculté, inhibe son jeu normal ou la plie à une discipline artificielle. Cette faculté, au lieu de cultiver la mémoire critique, sélective, pragmatiste et utilitaire, fausse votre raison et favorise la mémoire des faits indifférents, mêmes délétères et nuisibles à la vie. La propagande, la publicité, vous portent à abandonner la mémoire *organisée,* ou à donner en aliment à ladite mémoire des faits futiles et vains ; dans le même temps, la propagande ou la publicité vous portent à jeter aux oubliettes de la mémoire

brute des faits utiles et indispensables à la raison raisonnante.

I

— J'ai connu des sensations douloureuses : j'ai vu les miens assassinés ; des populations innocentes, hommes, femmes, jeunes filles, vieillards, des mères avec des enfants à la mamelle, fusillés en masse. J'ai vu des hommes armés envahir les maisons, les églises, les couvents ; ils arrosaient de pétrole les boiseries et les tentures et y mettaient le feu après avoir enlevé les objets de valeur. J'ai vu des cortèges fantastiques d'hommes, de femmes et d'enfants fuir épouvantés dans les rues transformées en doubles haies de flammes. J'ai vu brûler ainsi 3.319 maisons à Louvain et à Haecht, 129 à Corbeek-Loo, 312 à Herent, 95 à Heverlé, 461 à Kessel-Loo. J'ai vu piller 6.311 maisons dans les deux cantons de Louvain et d'Haecht, tuer 367 habitants, dont 4 octogénaires, et 1.478 civils faits prisonniers. A Dinant, j'ai vu fusiller un « franc-tireur » âgé de trois semaines (1).

— J'ai vu brûler la bibliothèque de l'Université de Louvain : 250.000 volumes, plus de 900 manuscrits, dont un de Thomas à Kempis, une partie des archives anciennes de cette célèbre université, une galerie de portraits et de tableaux de Maîtres, une dizaine d'autres bibliothèques et collections de Musées de grande valeur. J'ai vu dévorer par ce même incendie toute la constellation des collèges qui dépendaient de cette université ; c'étaient d'anciens et vénérés temples de la science.

— J'ai vu massacrer des religieux, hommes paisibles et vertueux ; ils étaient liés par groupes de quatre. Entre Impde et Wolverthem, j'ai vu jeter dans un brasier ardent des soldats belges blessés et encore vivants. J'ai vu parquer (le 28 août 1914) dans le Manège de Louvain, de 6.000 à 8.000 personnes, hommes, femmes et enfants, où ils durent, en raison de l'exiguïté du lieu, rester

(1) Voir *L'Armée allemande à Louvain en août* 1914 *et le Livre blanc allemand du* 10 *mai* 1915 (deux Mémoires publiés par les soins du Gouvernement belge), Port-Villez (S.-et-O.), 1917.

debout toute une nuit : plusieurs femmes ont été frappées de folie et des enfants en bas âge sont morts dans les bras de leurs mères (2).

— J'ai vu, le 23 août, à Namur, les soldats allemands assassiner quatre soldats blessés, deux Belges et deux Français, qui étaient en traitement dans la clinique du Dr Bribosia (3). Des témoins ont juré avoir vu les Allemands achever de nombreux soldats blessés, à coups de baïonnettes dans la tête et dans le ventre (4), d'autres les ont vu fusiller des ambulanciers, ravager les ambulances et marcher à l'assaut du hameau de Hofstade, au sud de Schiplaeken, le 26 août 1914, précédés d'un drapeau blanc. La veille, ils les avaient vus à Houthem et à Eppeghem arborer le drapeau de la Croix-Rouge (5). Maintes fois, on les a vus placer des civils au premier rang de leurs troupes pour les masquer et décourager l'ennemi, notamment le 18 août à Schapfen; à Namur, au pont de Lives, devant Biez, le 23 août; à Montigny-le-Tilleul, à Grunbergen, le 24 août; à Sempst, le 25 août; à Hofstade, le 25 août; à Herent, le 29 août, cinq cents femmes et enfants et deux prêtres; à Wygmal, à Erpe, à Alost (6). On a trouvé des centaines de personnes, hommes, femmes et enfants, assassinés par les Allemands à coups de baïonnettes, de sabres, de pics et de haches, notamment les habitants de Lebbeke et de Saint-Gilles (7); quelquefois, on leur crevait les yeux au préalable (8). On a trouvé un civil mis en croix sur la porte d'une maison de Saint-Gilles : le crucifié avait une blessure au ventre et il était attaché, la main droite liée à la sonnette et la main gauche au bouton de la porte (9). En d'autres occasions on tailladait à coups de sabre les condamnés

(2) *Troisième Rapport de la Commission d'enquête sur les violations des règles du droit des gens, des lois et des coutumes de la guerre.* Anvers, 10 sept. 1914.

(3) *Septième Rapport de la Commission d'enquête*, etc., Le Havre, 5 déc. 1914.

(4) Id., passim.

(5) Id., p. 8.

(6) Id., pp. 9, 10, et *Dixième Rapport*, etc., 6 janvier 1915, pp. 2-3.

(7) *Neuvième Rapport*, etc., 24 déc. 1914.

(8) Id., p. 3.

(9) Id., p. 3.

à mort ; tel fut le cas de sept jeunes garçons martyrisés à Gelrode (10). Les exécutions et les massacres de civils, d'enfants, de prêtres et de vieillards arrachaient parfois aux femmes qui étaient épargnées des cris de résignation : « Vive l'Allemagne et vive l'Empereur ! » sans doute destinés à apaiser la rage des bourreaux. Au 1er mai 1916, le nombre des personnes massacrées en Belgique dépassait 5.000, et celui des maisons détruites par le feu, 20.000 (11).

—J 'ai vu à Schaffen, province d'Anvers, deux hommes enterrés vivants, la tête en bas, en présence de leurs femmes (ce sont les nommés Macken et Loods) (12). J'ai vu, à Andenne, le nommé Walgraffe qui, cherchant à sortir par le soupirail de sa maison en feu, était repoussé à coups de hache dans le brasier (13). A Dinant, j'ai vu, dans le quartier Penant, une femme jetée vivante dans une fosse commune et enterrée ; et les Allemands ont avoué qu'il n'y avait pas eu de francs-tireurs à Dinant, prétexte généralement invoqué pour donner une justification aux massacres. Alors, pourquoi ces 650 hosties à Dinant ?

— J'ai vu, à Louvain, des officiers allemands déguiser quelques-uns de leurs soldats en civils et leur enjoindre de tirer des coups de fusil dans les rues, pour faire croire au Secrétaire de Légation américaine Gibson (qui était venu enquêter) qu'il y avait des francs-tireurs dans la population civile belge (14). J'ai vu les soldats allemands fouiller le P. Jésuite Schill ; ses bourreaux cherchaient à glisser subrepticement une cartouche dans sa

(10) *Dixième Rapport*, etc., p. 6.

(11) Minist. de la Justice et des Aff. Etr. — *Réponse au Livre Blanc allemand du 10 mai 1915*, « Die Völkerrechtswidrige führing des belgischen Völkskrieg », Paris, 1916, p. 32. Les auteurs de cet ouvrage de 517 pp. in-4° disent (p. 32) : « que l'armée allemande n'a pas observé dans la conduite de la guerre en Belgique des règles adoptées et les tendances indiquées par les représentants qualifiés du monde civilisé tout entier ».

(12) Id, p. 140.

(13) Id., p. 193.

(14) Id., p. 298.

poche pour avoir un prétexte à fusiller (15). J'ai vu, attaché à une croix, l'abbé Dergent, curé de Gelrode ; ses tortionnaires lui brisèrent les mains et les pieds à coups de crosse de fusil ; ils firent ensuite défiler les habitants qui avaient ordre d'uriner sur lui (16).

— J'ai vu les Allemands entrer dans le département de la Marne, la torche à la main ; on incendiait après avoir pillé et chargé le butin sur des camions. J'ai vu enlever comme otages des habitants paisibles, des femmes, des enfants qui ne sont jamais revenus ; j'ai vu, ainsi, enlever quatre personnes, dont le curé, à Sompuis; j'ai vu, ligoté, le nommé Jacquemin, 70 ans, sur son lit où il est resté trois jours sans nourriture ; il mourut peu après. J'ai vu, à Champguyon, une quinzaine de soldats allemands faire mourir à coups de bâtons le jeune Louvet; j'ai vu des bandes hideuses de crapuleux militaires commettre, à tour de rôle, des bestialités sur des fillettes de 8 à 12 ans, sur des femmes octogénaires, sur des religieuses (17).

— J'ai vu le martyre de la famille Adnot, à Sommeilles : Adnot, fusillé; une femme réfugiée, sein et bras droit coupés; fillette de 11 ans, un pied tranché; garçon de 5 ans, gorge tranchée. La femme et la fillette avaient été préalablement honteusement souillées. J'ai vu bombarder l'hôpital de Pont-à-Mousson (70 obus) sur lequel flottait le drapeau de la Croix-Rouge. J'ai vu massacrer à coups de hache les locataires de la maison Vassé, à Nomeny, dont des enfants de 3 à 17 ans. A Gerbeviller, j'ai vu arroser de pétrole et brûler des fusillés qui remuaient et respiraient encore (18). J'ai vu fusiller des

(15) Id., p. 360. Dans une lettre collective du 24 nov. 1915, adressée par les évêques belges aux évêques allemands, bavarois et austro-hongrois, les évêques belges durent avouer que : « lorsque des étrangers des pays neutres... nous interrogent sur la façon dont la guerre allemande fut menée, et que nous leur relatons certaines scènes, dont nous avons dû, malgré nous, constater l'horreur, nous en atténuons l'impression, tant nous sentons que la vérité toute nue sort des limites de la vraisemblance ».

(16) Id., p. 374.

(17) *Rapports et Procès-verbaux d'enquêtes de la Commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens.* Vol. I, Paris, 1915, pp. 20, 87, 35.

(18) Id., p. 28.

femmes manifestement enceintes (19). J'ai vu des soldats allemands, juchés sur des camions chargés de butin et se dirigeant vers leur pays, s'amuser à tirer comme à la cible sur les villageois qu'ils rencontraient. J'ai vu à Néry, à Senlis, à Courtacon, les Allemands, engagés dans un duel d'artillerie, s'abriter derrière des civils ; c'est ainsi que Mme Jansenne et M. Courtois furent tués (20). J'ai vu des horreurs indicibles, des ignominies que nos oreilles ne sauraient entendre. Lisez les pp. 84, 113 et 141 des *Rapports et Procès-verbaux d'enquêtes*, etc.

Que vous dirai-je ? J'ai vu, à Senlis, un officier allemand qui s'amusait à martyriser à coups de bâton sur la figure un fantassin français blessé tout en l'injuriant odieusement. Et le lieutenant Toussaint, à Remeréville, à peine sorti de l'Ecole forestière ! Il était tombé sur le champ de bataille. Tous les Allemands qui passaient près de lui s'amusaient à lui donner des coups de baïonnette. Il était, a dit le curé Denis, tout criblé des pieds à la tête (21).

II

Eh bien, croiriez-vous que j'ai perdu la mémoire de tous ces crimes, de toutes ces infamies? En réalité, je n'ai oublié que les circonstances particulières de chacun de ces crimes. Il m'est resté dans l'esprit un souvenir très net du sac de Louvain, comme des massacres de Dinant, de Gerbeviller, de Senlis et d'autres lieux ; mais je n'ai pas retenu les noms des victimes, ni leur nombre. Je ne saurais, non plus, me rappeler tous les villages incendiés, toutes les églises brûlées ; j'ai retenu de toutes ces expériences que les Allemands ressemblent encore aux Germains d'autrefois et qu'ils gardent la tradition de leur barbarie primitive, qu'ils sont vicieux, menteurs, lâches, cruels, que la plupart des Allemands se font gloire de ces traits de leur caractère qu'ils estiment être des qualités supérieures ; que ceux des Allemands cul-

(19) Id., p. 35.
(20) Id., pp. 11, 37, 57, 184, 185.
(21) Id., p. 219.

tivés qui en rougissent dans leur for intérieur s'en défendent tant qu'ils peuvent par le mensonge et l'argutie la plus retorse.

Mais la nouvelle génération française, les jeunes gens qui n'ont connu ces faits que par les récits de leurs pères ou par l'enseignement de leurs maîtres, ont tendance à oublier ces leçons ; ce sont des expériences qui appartiennent à la mémoire *brute*. Les aspirations, les désirs de cette génération sont d'une nature telle que ces faits ne comptent plus ; le sac de Louvain, les assassinats de Senlis, les déportations de la population civile, la destruction de la cathédrale de Reims sont des contingences négligeables. Même le redressement des torts, la réparation des dommages causés qu'on s'était juré d'obtenir au règlement de comptes, sont abandonnés; ces revendications sont oubliées du peuple dans la mesure où les tribuns de ce peuple convoitent et acquièrent d'autres biens, d'autres satisfactions plus immédiates. Dans la mesure où les chefs de la nation ont offert au peuple de fallacieuses compensations, le dit peuple, naïf et cupide, s'est détourné des restitutions et des réparations. Sa conscience, plastique, influençable, a entrevu une éternité de bonheur dans la *paix*, avec un accroissement de richesse, dû à une abondance providentielle de monnaie. Plaçant son idéal et son ambition dans la recherche de biens grossiers, le peuple s'est rué sur son idéal. Tout un monde d'ignorants et de riboteurs a cru très possible une réforme de la société, une amélioration de la peste, comme dans une farce sanglante de cirque romain. On a cru pouvoir rendre les rapports humains pacifiques et empreints de justice. On n'y croyait peut-être pas, mais on feignait d'y croire dans l'espoir de se tromper mutuellement. Cette fausse idéologie a été le point de départ de tout un enchaînement rationnel de phénomènes se succédant les uns aux autres dans un déterminisme infernal. Les agents de cette « politique » ont tenu, là, des rôles d'acteurs comiques et d'histrions — héros d'atellanes obscènes et de farces dégradantes. Ils ont mis en action une dialectique passionnée, basée

sur les concepts enfantins d'une philosophie du sentiment. La paix, essence révélée, a donné naissance à une théurgie. Séduit par une promesse de paix éternelle, le peuple lui a sacrifié tout, jusqu'à ses raisons de vivre. Il a mis sa confiance dans l'avènement d'une Loi impossible.

Voilà les effets de la propagande. Assurément, la nature naïve y a contribué pour une grande part, peut-être la plus grande, car la nature incline au moindre effort. Ici, la mémoire s'organise en fonction de cette utopie. Non seulement les chefs politiques ont annoncé la paix aux peuples et la leur ont promise, mais ils ont suborné leur entendement. Par une savante manœuvre de propagande, ils ont offert à leur culte de fausses divinités. Ils les ont soustraits à l'incidence de la vraie lumière, les privant, eux et leur âme, du jour de Dieu, et donc, de sa débonnaireté.

La propagande, c'est l'exaltation, la louange, la glorification de l'illégitime souvent, du faux toujours ; la propagande est un artifice, un levier destiné à fausser l'équilibre naturel des choses ; c'est le tambour qui bat quand le supplicié parle. C'est aussi la calomnie par prétérition. On comprend assez que, dans les affaires de vulgaire matérialité, les hommes aient impunément recours à la propagande pour surprendre l'attention, capter la faveur et consommer une tromperie qui se peut corriger d'elle-même. Dire que le vin d'Anjou est meilleur que tous les autres, c'est là une affirmation, une vantardise courante qui ne choquera personne. Mais, dans un *Guide* de touristes ou dans un *Manuel* d'Histoire, publiés au lendemain de la Grande Guerre, omettre de dire que la cathédrale de Reims a été un but visé et atteint cent fois par l'artillerie allemande, ou que l'Université de Louvain a été brûlée par les troupes de Guillaume II et que des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants ont été fusillés sans raison militaire, c'est, peut-être, une charité faite aux barbares, mais c'est surtout une injustice envers les victimes et une fraude commise au détriment de leur postérité.

Mais on a vu pis. On connaît les guides Baedeker : pour la description de la Belgique, ce guide a des éditions française, allemande, anglaise, etc. L'édition française ne présente rien de choquant à des francologues; mais où la calomnie s'exerce librement, c'est dans les éditions allemande et anglaise de ce même guide de Belgique-Luxembourg. En parlant d'Aerschot, le volume informe le lecteur que, les habitants ayant assassiné un colonel allemand, la ville a été partiellement détruite; il ne dit rien des nombreux civils qui ont été passés par les armes. Or, cette assertion au sujet du colonel assassiné est mensongère.

En sa séance du 29 janvier 1932, le Conseil municipal d'Aerschot a pris une délibération vengeresse qui respire la profonde indignation du peuple outragé :

Vu le récit tronqué des événements tragiques qui se déroulèrent à Aerschot le 19 août 1914 et paru dans le guide touristique édité par Baedeker à Leipzig (Allemagne), édition allemande « Belgique-Luxembourg », mise en vente à Bruxelles, à l'Office de publicité, ainsi qu'il constate de la facture ci-annexée, dont le texte est exactement celui-ci; [traduction] : 95 *km. Aerchot of Aerschot. Ville de* 8.500 *habitants, sur le Démer. Pendant la guerre mondiale, le* 19 *août* 1914, *bombardée au cours d'un combat d'arrière-garde entre troupes belges et allemandes et en partie détruite par les représailles, parce qu'un colonel allemand avait été fusillé par les habitants...*

Attendu qu'il est de notoriété publique qu'au moment où les troupes allemandes pénétrèrent dans la ville d'Aerschot, le 19 août 1914, vers 7 heures du matin, il n'y avait plus un soldat belge ni allié dans ses murs...

Attendu qu'il est prouvé et de notoriété publique que, dès la déclaration de guerre, l'autorité communale a pris toutes les mesures nécessaires pour retirer les armes des habitants et les déposer à l'Hôtel de Ville;...

Attendu qu'il est prouvé et de notoriété publique que des soldats allemands logés chez l'habitant se mirent sans motif à tirer vers la rue, et qu'il s'ensuivit une fusillade générale qui dégénéra en véritable combat;

Attendu qu'il est prouvé et de notoriété publique qu'au cours de cette fusillade, le général Stenger qui était logé chez M. le Bourgmestre Tielemans, à la Grand'Place, et qui s'était rendu au balcon, y reçut une balle prussienne qui l'abattit raide mort... (22).

La résolution déclare que l'assertion contenue dans le Guide Baedeker, p. 36, est attentatoire à l'honneur d'Aerschot, que pareille calomnie doit cesser, qu'il y a lieu d'intenter un procès en dommages et intérêts et d'interdire la vente de publications propageant cette calomnie; elle flétrit ces accusations mensongères, prie le Ministre des Affaires Etrangères de dénoncer par la voie diplomatique les faits incriminés et obtenir réparation ; prie le Ministre de la Justice d'interdire la vente de telles publications et le Conseil décide de réclamer à l'éditeur Baedeker, à titre de dommages-intérêts, 500.000 francs.

Dans sa plaidoirie pour Aerschot, Me Graux a rapporté qu'au cours de la fusillade qui s'est produite entre soldats allemands, le major Stenger a été abandonné par ses hommes (témoignage de l'officier allemand Rollevick); il cite la déposition d'un grand invalide allemand qui affirme sous serment que Stenger a été tué par les balles de deux soldats allemands, alors qu'il se trouvait au balcon de la maison du bourgmestre.

Et c'est pour la mort de Stenger que les Allemands ont fusillé 160 civils d'Aerschot!

L'exemple donné par Aerschot a été suivi par la ville de Dinant.

Au dire de Baedeker :

Plus de 600 habitants ont trouvé la mort [à Dinant]; beaucoup d'entre eux ont été fusillés parce qu'ils avaient pris part au combat.

En réalité, il y eut, dès l'arrivée des Allemands, le 21 août, quelques escarmouches entre des soldats français, de l'autre côté de la Meuse, et les Allemands. Les

(22) Texte tiré de la *Nation Belge*, 1er février 1932.

Belges avaient, dans cette ville, remis leurs armes aux autorités communales. Ainsi que l'a remarqué Me Crokaert, à l'audience du 28 mars 1933, « quinze cents hommes valides [qui restaient à Dinant] auraient-ils imaginé d'attaquer, sur sa route de trois kilomètres, 25.000 soldats allemands disciplinés et armés jusqu'aux dents ? » Pour terroriser cette population mal disposée, mais résignée, les Allemands ont fusillé 669 personnes, dont plusieurs enfants et des vieillards.

Enfin, un certain nombre de veuves de fusillés ont intenté des procès aux frères Baedeker et leur ont réclamé chacune 5.000 francs de dommages-intérêts.

En mai 1933, la deuxième Chambre du Tribunal Civil de Bruxelles prononçait son jugement, déclarant que la relation des éditions anglaise de 1931 et allemande de 1930 du Guide Baedeker pour la Belgique est dommageable à l'égard des villes martyres et à la mémoire des victimes; il fait défense aux défendeurs d'exposer en vente ces éditions sous peine de sanctions à faire décréter ultérieurement en cas de contravention (23).

Il autorise les demandeurs à faire publier ce jugement dans dix journaux à leur choix et aux frais des frères Baedeker. Le Tribunal repousse la demande de dommages-intérêts, condamne les défendeurs aux dépens et déclare le jugement exécutoire, nonobstant appel.

Aux dernières nouvelles (*Nation belge*, 5 janvier 1934), la ville de Dinant venait d'être informée d'une proposition de la maison Baedeker. Celle-ci accepterait : 1° de payer les frais du procès ; 2° d'assumer la charge des intérêts et des dommages auxquels elle a été condamnée; 3° d'annuler les textes incriminés dans les anciens Guides, lesquels, dans la mesure du possible, seraient retirés de la circulation; 4° de ne plus imprimer, à l'avenir, dans ses nouveaux Guides, de textes qui porteraient

(23) Le jugement rappelle le passage incriminé, disant au sujet d'Aerschot : « Pendant la guerre mondiale, le 19 août 1914, bombardée au cours d'un combat d'arrière-garde entre troupes belges et allemandes et en partie détruite par représailles parce qu'un colonel allemand avait été fusillé par les habitants. » (Texte pris dans la *Nation Belge*, 11 mai 1933.)

atteinte à l'honneur dinantais ou à la mémoire des Dinantais fusillés lors du massacre du 23 août 1914.

III

Les tribunaux belges venaient de venger l'honneur national en condamnant Baedeker, quand un rédacteur de la *Libre Belgique* découvrait dans le Guide Michelin, sinon de franches altérations de la vérité, du moins des réticences, des omissions, des camouflages en un mot, qu'il dénonçait en ces termes :

Dans son édition 1930, pour la Belgique, nous écrit cette Ligue [Nationale du Souvenir] le Guide Michelin relatait exactement les faits, en quelques lignes. Le sac de Louvain et celui de Dinant n'y étaient pas présentés comme des faits accidentels et dus à quelques hasards ordinaires de la guerre. Dans l'édition de 1932-1933, Michelin a complètement modifié ses phrases, de telle sorte que le lecteur de cette édition doit croire que les destructions de villes belges ont été le résultat d'opérations de guerre exécutées par les belligérants, soit allemands, soit belges.

Après avoir cité, en les rapprochant, des extraits des deux éditions, le rédacteur de la *Libre Belgique* (14 janvier 1934) sous le titre : *Le coup du « Baedeker », dans « Un Guide de voyages pour la Belgique »*, ajoutait, entre autres choses :

On ne peut que regretter qu'un ouvrage de cette nature ait cru pouvoir se dispenser de reconnaître les droits de la vérité historique. ...Sont-ce donc les Allemands que la firme française en question a chargés de préparer la nouvelle édition de son Guide en Belgique ? S'est-elle mise d'accord avec Baedeker pour altérer sa propre version primitive de la vérité historique dans son Guide pour la Belgique, au juste moment où l'éditeur allemand du Guide international se fait condamner par les tribunaux belges pour avoir offensé, à peu près dans le même sens, tout ensemble la vérité historique et l'honneur des villes belges martyres ?

Reprenons quelques extraits du texte du Guide Michelin des deux éditions :

Edition 1930	Edition 1932-1933
P. 20. La Belgique dans l'Histoire... Les épreuves endurées par la population civile, *les exécutions sommaires, les déportations* ont fini d'unir dans la communauté de la souffrance les Belges et les Français.	P. 46. La Belgique dans l'Histoire... Les épreuves endurées par la population civile ont fini d'unir dans la communauté de la souffrance les Belges et les Français.
P. 140. Charleroi... La ville dut être évacuée par les alliés, à la suite du mouvement tournant de l'armée de Von Bulow *et dès lors elle connut le pillage et l'incendie.*	P. 189. Charleroi... La ville dut être évacuée par les alliés, à la suite du mouvement tournant de l'armée de Von Bulow.
P. 155. Dinant... Et, plus récemment, en 1914, occupation allemande *et sac complet de toute la ville par le* XIIe *corps saxon* (1.100 *maisons furent incendiées et* 230 *civils fusillés*).	P. 203. Dinant... Et, plus récemment ,en 1914, occupation par les Allemands.
P. 228. Louvain... évoque les heures les plus sombres de *l'invasion: son sac et son incendie méthodiquement réglés par les Allemands en août* 1914 *sont encore présents à toutes les mémoires.*	P.289. Louvain... évoque les heures les plus sombres de la grande guerre.
P. 230. L'église collégiale de St-Pierre... Toutes les chapelles du côté S. de la nef et du transept ont été *systématiquement* consumées en 1914 *au moyen de pastilles incendiaires;* fait curieux...	P.289. ...Toutes les chapelles du côté S. de la nef et du transept ont été consumées en 1914; fait curieux...
P. 334. Ypres... merveilleuses cités d'art de l'Europe, quand	Ypres... merveilleuses cités d'art de l'Europe, quand la

sa *destruction systématique fut entreprise par les Allemands.*	Grande Guerre amena sa destruction.
P. 298. TERMONDE fut bombardée et à demi-détruite *par les Allemands lors des opérations contre Anvers.* La Grand'Place...; mais *les projectiles allemands* ont abattu les maisons à pignons... L'Hôtel de Ville... Le musée *créé en* 1899 *a été pillé par les Allemands en octobre* 1914.	P.372. TERMONDE... Pendant la Grande Guerre, Termonde, ardemment disputée, fut bombardée et à demi-détruite. La Grand'Place... mais, pendant la guerre, les maisons à pignons ont été abattues et l'Hôtel de Ville... Le Musée d'Antiquités fermé provisoirement.

Ainsi, dans la dernière édition du Guide, on ne parle plus des *exécutions sommaires*, des *déportations*, de *pillage*, d'*incendies*, ni du *sac complet* de Dinant, ni des 1.100 maisons incendiées, ni des 230 civils fusillés ; on ne répète pas, en 1932-1933, ce qu'on disait de Louvain en 1930; on cache que le sac et l'incendie de la ville furent *méthodiquement réglés;* que l'incendie de l'église de Saint-Pierre fut allumé au moyen de pastilles incendiaires. Quant au pillage du musée de Termonde, il est changé en « fermeture provisoire ».

Les Guides de voyageurs ne doivent-ils pas la vérité aux Anglais et aux Allemands comme aux Français ? On comprend que, par un légitime sentiment de honte patriotique, des guides allemands aient deux vérités : une pour les Allemands et les Anglais (qui n'y regardent pas de très près), et une autre pour les Français et les Belges. Mais comment des Français peuvent-ils altérer la vérité dans leurs livres ? Pourquoi donc vouloir effacer, dans les mémoires, la réalité des choses ? et taire les mérites et les vertus de vaillantes cités ? C'est plus qu'un méfait, c'est une fraude ; c'est enlever aux générations futures l'honneur et le bonheur d'aimer l'héroïsme, c'est arracher de leurs fronts de glorieuses et saintes couronnes. C'est une profanation.

Si une telle conduite est commandée par le besoin de propagande de l'Allemagne, c'est un crime : un crime contre l'intelligence et contre la morale que d'induire l'homme à suivre des voies qui l'écartent de sa finalité ou de la destinée à laquelle le conduisent normalement ses actes bons. C'est bien à cela que tend la propagande artificielle, faite à prix d'or. Vouer à l'oubli les faits et les expériences qui importent au plus haut point à notre santé morale, n'est-ce pas attentatoire à notre vie même ?

Cette triste besogne est faite par trop de mauvais bergers.

Outre des auteurs de Guides touristiques, il y a de nombreux éducateurs français, — je n'en connais pas à l'étranger, — qui s'appliquent à effacer dans l'âme des enfants la notion même de la guerre. Il n'y a pas d'exagération à dire qu'une telle pédagogie nous donnera des moitiés d'hommes, des êtres diminués. Si vous privez l'enfant des notions les plus communes de la vie, vous le désarmez d'autant. Qui contestera que la violence soit dans les rapports des hommes ? La violence a joué un rôle constructif à travers l'Histoire ; *a moulding activity*, disent les éducateurs anglais. On ne doit pas l'oublier. Le courage et l'héroïsme qui ont servi la violence ont toujours été honorés comme des vertus. Or, pour faire détester la guerre aux Français, on leur conseille sous d'insidieux prétextes et au nom d'une réconciliation unilatérale, de céder aux violents et de désarmer.

Les théoriciens de la paix à tout prix, qui recommandent de ne pas parler de la guerre dans les Manuels d'histoire, ne font plus œuvre d'historiens, ni d'éducateurs. Ceux qui, non seulement proscrivent l'enseignement de l'histoire véridique, mais se faisant partiaux et propagandistes de théories pacifistes extrêmes, présentent toute guerre comme un crime, commettent un abus de confiance; ils frustrent les âmes d'un haut enseignement. Il y a des clercs qui vitupèrent toute guerre, même défensive, et qui, conséquemment, pros-

crivent tout patriotisme; ennemis de tout effort, aimant le chômage perpétuel et vivant de parasitisme, ils appellent de leurs vœux la razzia des épargnants. Ils ont des airs scandalisés à la vue d'une épée. Nouveaux quakers, ils tremblent devant le péché de la guerre et ils n'ont aucune pudeur à se relâcher des vertus qui ont, de tout temps, ennobli l'humanité. Ils se mettraient sous la férule d'Hitler si ce reître respectait leur lâcheté.

Un pieux prosélytisme s'est exercé depuis la guerre parmi les populations de France pour les porter à l'antimilitarisme, à l'antipatriotisme et même à un étrange renoncement à l'honneur. Un mot, qu'on a trouvé dans la première encyclique de Pie XI, en 1922, a eu une fortune illégitime; c'est l'*amour désordonné de la patrie.* D'honnêtes zélateurs l'ont interprété sans discrétion et ont condamné tout *amour désordonné,* même celui de la patrie. A ces inclytes Docteurs on peut répondre : l'amour de saint Paul pour sa nation était peut-être un amour désordonné puisque cet apôtre aimait tellement ses compatriotes qu'il eût désiré être sacrifié et maudit pour eux (Rom., IX, 2-5). Pareillement, ne pourrait-on pas dire que l'amour que Jésus portait à sa patrie était un amour désordonné, lui qui pleurait sur Jérusalem, à la pensée des maux qui châtieraient un jour son ingratitude (Luc., XIX, 41-44)? Son patriotisme lui faisait dire — à Lui, Sauveur du monde — qu'il n'avait été envoyé personnellement qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël, et il donnait à ses compatriotes le nom d'enfants par opposition aux étrangers (Matth., XV, 24-26).

IV

Une dialectique passionnée s'est emparée, chez nous, du nationalisme pour en anéantir le sentiment le plus naïf et le plus élémentaire. Les éducateurs du peuple, après la neutralité religieuse, ont voulu imposer la neutralité nationale. Quand, à Genève, s'est constituée la Commission du Désarmement, notre Gouvernement,

aidé des autorités morales du pays, a entrepris une action révolutionnaire pour convertir la nation au pacifisme à tout prix. Puisque l'Allemagne avait, dans sa constitution de Weimar un article 148 où il est question de « réconciliation des peuples » (24), nous avons voulu renchérir. Les instituteurs ont pris l'initiative d'expurger les manuels d'histoire et les livres de lecture. Il fallait ne plus parler de guerre, ni des invasions allemandes, mais répandre un enseignement qui produisît dans les esprits l'idée internationale, la fraternité des peuples.

A cet égard, la lecture des revues pédagogiques est bien révélatrice; on y trouve des tirades rendant le son attristant de cette culture sommaire, toute en formules et sans curiosité, qui caractérise l'enseignement officiel. Un maître développe, dans l'*Internationale des Travailleurs de l'Enseignement* (février 1927) une théorie sur l'enseignement de l'Histoire; il réclame « le point de jonction d'une Histoire et d'une Morale prolétariennes » ; il ne faut pas trop de science : « Posons en principe que plus l'historien se voudra savant, plus il s'empêtrera dans le détail, plus il voudra faire complet, c'est-à-dire monstrueux ». L'auteur ne veut pas de l'histoire politique, mais du folklore ; pas de « vérité critique qui ne crée rien », mais le point de vue de l'art « qui seul est formateur de conscience »; il veut une histoire « délibérément partiale, sacrifiant la complexité des faits à leur valeur intuitive (sic) ».

Un autre, qui prêche la haine de la guerre et qui réclame la proscription des récits historiques, prétend qu'il faut « tout faire pour que les enfants et les jeunes gens sachent que la guerre est une chose atroce » (*Journal des Instituteurs et des Institutrices*, 23-30 juillet 1927). Celui-ci ne cache pas son embarras : n'a-t-il pas assisté à une représentation cinématographique très propre « à faire détester la guerre et à en empêcher le

(24) « Dans toutes les écoles, la formation morale des élèves doit être poursuivie selon l'esprit de la tradition nationale allemande et de la *réconciliation des peuples*. »

retour » ? On y avait conduit des enfants. Que s'est-il produit? — Je laisse parler l'instituteur anti-militariste :

Je suis sorti un peu indigné... En voulant provoquer la haine de la guerre, on avait exalté l'instinct combatif ! En essayant d'entretenir l'admiration et la pitié à l'égard des morts, des mutilés et des autres, on avait obtenu des rires et des moqueries... A tant parler de la guerre, dira-t-on, vous risquez de provoquer dans l'âme de l'enfant ou du jeune homme une émotion tout autre que l'horreur, ne serait-ce que la curiosité de cette chose terrible peut-être, mais si extraordinaire qu'elle peut tenter l'imagination.

Ne trouvez-vous pas beau cet aveu ? Le pédagogue qui ignore la psychologie de l'enfant.

Il est de ces maîtres qui s'en prennent aux trop belles pages de littérature. C'est ainsi que dans la chasse aux manuels dits « bellicistes », l'*Ecole libératrice* (juillet 1933) censure *Les petits soldats,* d'Anatole France :

Les soldats portent de beaux uniformes, des épaulettes et des galons d'or et des sabres qui reluisent. Il y a encore une autre raison pour mettre le soldat au premier rang dans la patrie : c'est qu'il donne sa vie pour elle.

« Nous réprouvons également, dit l'*Ecole libératrice,* le texte intitulé *Soldats de plomb* [dans le manuel intitulé *Le Français par la lecture,* de Boitel et Coquet]. Il n'est pas bon, pour l'avenir, que l'enfant joue à la guerre. »

Il est résulté de cette campagne que dès 1932, vingt-six manuels avaient été expurgés; les censeurs en signalaient nommément encore autant à la vigilance des instituteurs. Aussi, le ministre de l'Instruction Publique, M. de Monzie, adressait, le 20 juillet 1932, une lettre au Sous-Comité du Désarmement Moral de la Conférence du Désarmement, pour dire que :

En France, le travail préalable d'épuration des manuels, envisagé par le projet du Sous-Comité, est en grande partie

accompli. Sans même qu'il ait été besoin de rechercher dans la loi un moyen de pression pour dégager notre enseignement public de toutes habitudes d'écritures chauvines, il a suffi d'une coalition discrète des Maîtres de l'Enseignement pour que soient éliminés des écoles de la République tous les manuels et tous les livres scolaires en général, qui trahissaient des sentiments trop vifs à l'égard des autres peuples.

Mais si la Conférence du Désarmement échoue, les réformes anticipées du Sous-Comité du Désarmement moral seront-elles rappelées et abolies?

Combien différente est l'attitude de l'autorité allemande !

Dans un manuel allemand, intitulé *La composition allemande dans les écoles supérieures* (manuel pour les maîtres) on trouve un modèle de devoir « sur les avantages de la guerre (25).

Voici quelques-uns des avantages qu'il faut faire ressortir dans ce devoir :

La guerre est l'antidote des mauvaises herbes de la paix... Les peuples apprennent à mieux se connaître et à s'estimer... La guerre fournit aux talents le moyen de se développer ; sans la guerre le monde aurait moins de grands hommes... L'art, et plus particulièrement la poésie et la peinture, y trouvent d'excellents sujets. Bien des hommes actifs trouvent l'occasion de faire une riche fortune. (Dorenwal et Vogeler. — *Der deutsche Aufsaty...* 6e éd., Hanovre, 1927, devoir n° 158.)

Dans le même *Bulletin*, M. P.-M. Masson note que les manuels allemands rappellent que le Traité de 1918, en incorporant l'Alsace à la France, a maintenu les brigandages de Louis XIV. Au sujet de la Belgique, voici quel est l'enseignement officiel :

La Belgique forme, pendant la guerre et en temps de paix, un terrain de passage très important. Pendant la

(25) V. le *Bulletin de la Soc. des Professeurs d'histoire et de géographie de l'Enseignement public*, n° 75, mars 1933.

guerre mondiale, ce caractère intermédiaire s'est avéré pour le pays comme particulièrement important et fatal. Le nord de la Belgique est, tout comme la Hollande, un ancien territoire germanique. (Extr. du *Manuel de Géographie de Fischer-Geistbeck*, 25ᵉ éd. Munich et Berlin, 1930.)

Ce manuel est le plus répandu en Allemagne.

En Thuringe, l'étude du traité de Versailles est obligatoire dans les classes supérieures. Les élèves de 7ᵉ année doivent apprendre par cœur l'article 231 (26).

La dernière classe de chaque semaine se termine par le dialogue suivant :

LE MAITRE : *Ecoutez l'article que les ennemis de l'Allemagne ont imaginé pour nous déshonorer éternellement.* (Suit la récitation de l'article 231.)

LA CLASSE : *La honte de l'Allemagne doit brûler nos âmes jusqu'au jour de l'honneur et de la liberté.*

Naturellement, ainsi que le rappelle M. Masson, les récréations et les congés des jeunes écoliers sont occupés aux sports de guerre (*Wahrsport Gelandesport*). On les habitue à pratiquer les jeux suivants : exercice de protection contre les gaz, le maniement des outils de tranchée et l'entraînement au combat corps à corps.

Le conférencier qui s'adressait aux enfants, en octobre 1932, par le poste radiophonique de Berlin, à « l'heure de la jeunesse », en leur recommandant ces jeux et ces sports, disait, pour frapper ces jeunes imaginations, qu'ils devaient figurer les exploits *des chevaliers pillards du moyen-âge* (an einem mitteralterlichen Raubritterkampfe üben). Voilà comment se donne l'enseignement de « la réconciliation des peuples » (art. 148 de la Constitution de Weimar).

Tandis que notre école publique enseigne l'histoire et la géographie et la lecture et, sans doute, aussi l'arithmétique et l'hygiène dans un esprit de fraternité interna-

(26) « Les gouvernements alliés et associés déclarent et l'Allemagne reconnaît que l'Allemagne et ses alliés sont responsables, pour les avoir causés, de toutes les pertes et de tous les dommages subis par les gouvernements alliés et associés et leurs nationaux, en conséquence de la guerre qui leur a été imposée par l'agression de l'Allemagne et de ses alliés. »

tionale et qu'elle tait tout ce qui pourrait entretenir des sentiments d'animosité à l'égard des peuples étrangers, l'école allemande surchauffe les jeunes imaginations de haine et leur inspire le goût de la conquête et du pillage, les entraîne à se protéger des gaz, à creuser des tranchées, à terrasser leurs camarades étrangers et, sans doute, à fusiller les neutres.

L'une et l'autre école cultivent la *mémoire organisée,* mais en fonction d'objets nettement contraires.

Cette différence d'attitude des éducateurs allemands et français est un phénomène bien étrange pour notre époque. On imagine qu'il doit faire l'étonnement du philosophe et qu'il doit fournir au sociologue matière à réflexion.

V

Parmi ces éducateurs militaristes d'Allemagne, quelle est l'attitude des catholiques ? Il est à craindre qu'ils ne soient aussi féroces qu'ils l'étaient pendant la guerre. *Theutonici vix Catholici, nullius amici,* disait-on au moyen-âge. Nous ne les verrons pas se retrancher de l'esprit nationaliste ni mettre leur vaillance au service de la politique pacifiste du Vatican. Ils ne se passionneront pas plus pour la paix qu'ils ne se sont passionnés pour la vérité pendant la guerre. En 1915, ont-ils pu répondre avec dignité aux évêques de Belgique qui se plaignaient de ce que leurs frères catholiques d'Allemagne vomissaient sur les civils (laïques et ecclésiastiques) belges emmenés en captivité « autant d'injures que les luthériens sectaires de Celle, de Saltan ou de Magdebourg (27) » ? Les catholiques allemands ont propagé d'infâmes calomnies, qui arrachaient des larmes de sang au haut clergé belge; et quand celui-ci, à maintes reprises, suppliait ses pairs d'Allemagne, de Bavière et d'Autriche de consentir à la création d'une Commission d'enquête sur les atrocités allemandes, il ne recevait pas

(27) V. *Lettre collective du Cardinal Archevêque et des Evêques belges aux Cardinaux et Evêques d'Allemagne, de Bavière et d'Autriche,* du 24 nov. 1915, publiée dans *Réponse au Livre Blanc allemand,* p. 488.

de réponse. Au contraire, le cardinal Hartmann en tête, les catholiques allemands se tournaient vers Guillaume pour lui dire leur indignation des procédés du catholicisme franco-belge et affirmer que « l'armée allemande s'était trouvée, en Belgique, en cas de légitime défense (28) ». Devant un pareil endurcissement, on se demande s'il n'y a pas réellement dans l'Allemand, selon la théorie hitlérienne, une conscience raciale insupérable, un sentiment ethnique réfractaire à la culture gréco-romaine et à l'idéal chrétien. Car enfin, à l'ouverture du huitième Congrès de la Ligue des catholiques allemands pour la paix, tenu à Berlin le 8 novembre 1932, Mgr Christian Schreiber, évêque de Berlin, après avoir parlé de la guerre juste, a présenté l'agression de 1914 comme une guerre juste, et il a ajouté:

> Nous ne saluons pas le mouvement pour la paix né de certaines utopies et qui finit par rejeter le droit à la légitime défense et par suite la guerre juste.

Enfin, il s'étonnait de voir presque l'univers entier persuadé que les Allemands étaient « les seuls auteurs de la Grande Guerre ». Il cherchait à nier la culpabilité d'un seul. A quoi bon, disait-il, toutes les discussions sur la question de la culpabilité d'un seul, de la culpabilité plus ou moins grande dans la déclaration de la guerre, puisque ces discussions ravivent visiblement et continuellement la haine des peuples entre eux et constituent toujours de nouveaux obstacles à l'avènement de la paix universelle (29).

Il me paraît naturel que des hommes de bonne éducation, en Allemagne, désirent que l'oubli se fasse de part

(28) *Lettre collective...*, ibid. p. 491-495. Les Allemands, en général, le gouvernement, l'Eglise catholique, ont tous refusé de rechercher la vérité autrement que par des enquêtes unilatérales allemandes. Ils ont refusé de nommer une Commission d'enquête internationale. Les Francs-Maçons allemands ont refusé aux Francs-Maçons belges. Les Allemands ont rejeté les propositions du Cardinal Mercier, celles de Mgr Heylen, évêque de Namur, celles du Baron Descamps-David, de Mgr Ladeuze, etc. Celles des socialistes belges ont été repoussées par les socialistes allemands (Noske et Koster) ainsi que celles de l'abbé hollandais van den Bergh.

(29) Texte de la *Documentation catholique*, 25 fév.-4 mars 1933, d'après la *Germania*.

et d'autre sur l'agression de 1914. Il n'en est pas de même en France ni en Belgique. Ici la mémoire doit *s'organiser* et retenir le souvenir de ces expériences, utiles à la conservation de la vie. Aussi, ceux qui prêchent le désarmement moral peuvent être sincères ; mais pour nous leur enseignement aurait besoin d'être défini. Désarmer moralement, qu'est-ce à dire ?

Pour les Français et les Belges, cela veut dire pardonner, oublier l'injure. Or, il est immoral, selon la théologie, de pardonner si le pécheur n'a pas réparé. *Vous connaissez comme nous* [Eminences et Vénérés collègues] *l'adage de la théologie morale humaine, chrétienne, catholique; sans restitution pas de pardon:* NON REMITTITUR PECCATUM, NISI RESTITUATUR ABLATUM (30).

Pour les Allemands, que serait le désarmement moral? Ce ne pourrait pas être l'oubli du mal que nous leur avons fait puisque nous étions les offensés. Que peuvent-ils renoncer, si ce n'est leur propre haine, leur envie, leur méchanceté ? En sont-ils capables ? Ils sont capables de tout à condition qu'on leur fasse violence; mais, livrés à eux-mêmes, ils sont misologues, ils haïssent la raison et s'appliquent à stériliser en eux-mêmes la source des vertus que les théologiens appellent effectives. N'est-ce pas ce qui ressort de leur politique ? N'est-ce pas ce que veut dire la déclaration de Mgr Schreiber ?

Comment peut-on attendre d'eux quelque renoncement

(30) *Lettre collective du Cardinal archevêque de Malines et des Evêques de Belgique aux Cardinaux et aux Evêques d'Allemagne, Bavière et Autriche*, du 24 nov. 1915. Dans un autre passage de cette épître, qui est un cri de la conscience outragée, les hauts prélats belges disent, au sujet de l'*oubli :* « C'est le passé, dites-vous, résignez-vous, oubliez ! — Le passé ! Mais toutes les plaies sont saignantes ! Il n'y a pas un cœur honnête qui ne soit gonflé d'indignation. Tandis que nous entendons notre gouvernement dire à la face du monde : *Celui-ci est deux fois coupable qui, après avoir violé les droits d'autrui, tente encore avec le plus audacieux cynisme de se justifier en imputant à sa victime des fautes qu'elle n'a pas commises,* nos gens du peuple n'étouffent que par la violence des paroles de malédiction. Hier encore, un campagnard de la banlieue de Malines apprend que son fils a succombé au champ de bataille. Un prêtre le console. Et le brave de répondre : *Oh! celui-ci, je le donne à la patrie; mais mon aîné, ils me l'ont pris, les m[audits] et l'ont lâchement couché dans un fossé!*

« Comment voulez-vous que nous obtenions de ces malheureux qui ont connu toutes les tortures, une parole sincère de résignation et de pardon, aussi longtemps que ceux qui les ont fait souffrir leur refusent un aveu, une parole de repentir, une promesse de réparation ? »

à leur nature quand ils ne pensent qu'à la synergie de leurs instincts les plus primitifs ?

Aussi, est-il scandaleux de voir que, de notre côté, une inclination maladive nous pousse à cette passivité que nous qualifions d'indulgence. Une sotte mystique, — que nous pouvons mettre au compte de la paresse et de l'ignorance, — a engourdi les cerveaux. Toutes nos pensées, nos rêves, notre vie s'ordonne en vue de la paix. Notre mémoire *organise* expériences et concepts en fonction de cet idéal; elle relègue dans l'*oubli* tout ce qui n'est pas la paix, ou du moins tout ce qui n'est pas activité très réduite, activité sans effort ni violence. S'il faut, pour atteindre ce but, déformer l'histoire, fausser l'éducation, altérer la vérité et renoncer à la science, les pacifistes sont prêts à tout. Ceux qui, de tout temps, ont considéré le patriotisme et le culte du passé comme des vertus ou des traits honorables et bons, semblent avoir, en embrassant le parti de la paix à tout prix, renoncé aux mœurs et aux traditions les plus saines.

Voici ce qu'un savant historien français a été contraint d'écrire et de signer, le 21 mars 1930, à l'adresse d'une feuille allemande :

Ayant participé aux conversations qui ont eu lieu, en décembre dernier, à Berlin, entre catholiques allemands et français, je suis hostile à tout ce qui peut semer ou maintenir la haine entre l'Allemagne et la France. L'intérêt des deux pays le demande, et encore plus cette fraternité chrétienne que les catholiques doivent éprouver les uns à l'égard des autres. C'est vous dire que je comprends parfaitement la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Le manuel d'histoire dont vous me parlez a été écrit au lendemain même de la guerre, alors que les esprits n'avaient pas encore désarmé. C'est ce qui vous explique la présence des développements que vous me signalez. Mais, à un prochain tirage, qui ne tardera pas, je les modifierai moi-même ou je les supprimerai, *que les faits signalés soient vrais, exagérés ou faux, chose qu'il est inutile de discuter.*

Veuillez agréer...

Nous sommes loin du *non remittitur peccatum nisi restituatur ablatum* de la théologie catholique. Je crois bien que voici un cas d'*amour désordonné.*

Tous ces faits qui se présentent dans le déséquilibre et la démesure sont assez choquants. Mais à quoi bon adresser le blâme à ceux qui répandent, en France, des maximes de lâcheté et de démission ? Vous ne changerez rien à leurs sentiments puisqu'ils réflètent l'enseignement et la volonté de leurs maîtres. Ils ne sont pas libres. N'empêche que leur règle et leur activité concourent à une finalité de mort pour notre pays (31).

Que cette folie ressemble, par le sacrifice sublime qu'elle consomme, à la folie de la Croix, nul n'y contredira parmi ceux qui ne considèrent que la patrie céleste; mais, quelle que soit leur sainteté personnelle et leur mérite dans le Ciel, ils ne peuvent s'arroger le droit d'enchaîner toute la France terrestre à leur calvaire. Si vous enlevez aux hommes le souci de la vérité et l'amour de la science, comme le voudraient ces zélateurs de la paix, c'est donc que vous voulez effacer l'Histoire, abolir tout ce qu'elle nous apprend, à savoir la justice, la charité, l'espérance, la loyauté... Effacer l'histoire, disait vers la fin de sa carrière Camille Jullian, c'est ensevelir dans le néant ceux qui ont fait notre existence morale et qui, après Dieu, ont été nos créateurs (32).

Comment sommes-nous descendus jusqu'à ce bas degré ? Au niveau de culture où les Facultés sont arrivées, comment des hommes peuvent-ils conclure à l'indifférence devant la vérité et à l'*oubli* des leçons du passé ?

Mauvais usage de la mémoire. En voici un autre exem-

(31) « Le Nonce Maglione, par l'entremise de divers émissaires, enjoint aux Catholiques français de réclamer que leur pays entre le premier dans la voie du désarmement... Au nom du précepte évangélique du pardon des offenses et de la charité, le Vatican ordonne aux Catholiques français de ne plus parler des responsabilités allemandes de guerre, ainsi que des atrocités perpétrées en Belgique et en France ». (*Le Bloc antirévolutionnaire de Toulouse,* janvier 1934.)

(32) Dans un article sur la *Valeur morale de l'Histoire,* de la *Revue bleue* (3 janvier 1925), qui était le résumé de son enseignement, Camille Jullian disait : « Je n'admets pas un seul instant qu'un historien puisse se tromper à son escient, nous tromper en connaissance de cause. Car ce serait saboter la science... Le sabotage est un acte de trahison ».

ple. Il existe un manuel d'histoire rédigé par un groupe de professeurs et d'instituteurs de la Fédération de l'enseignement, un manuel publié à Quimper qui s'efforce d'être objectif dans le sens de l' « école émancipée » et où l'objectivité consiste à supprimer tout ce qui paraît de nature à montrer la responsabilité de l'Allemagne ou, si vous aimez mieux, de son gouvernement, dans la dernière guerre. Cette objectivité s'accorde avec les recommandations de Mgr Schreiber : «A quoi bon toutes les discussions sur la question de la culpabilité d'un seul... sur ce qu'on appelle les crimes de guerre... » Elle s'accorde aussi avec le professeur qui promet d'altérer la vérité dans son enseignement, « que les faits signalés soient vrais, exagérés ou faux, chose qu'il est inutile de discuter ».

Et cela concorde aussi avec la propagande allemande. La propagande, en Allemagne, est, selon l'expression du théoricien Professor Plenge, *la seule arme laissée à l'Allemagne vaincue pour préparer sa revanche* (33). Elle se définit *l'art de créer des suggestions sociales* et elle procède de six manières principales — toujours d'après le Professeur Plenge :

1° Mettre une idée à la mode; par exemple l'impérialisme français ; 2° la réclame, l'éloge du propagandiste par lui-même; proclamation des vertus allemandes, du bon droit allemand, du désir qu'a l'Allemagne de payer les réparations ; 3° la calomnie : les crimes des officiers français en Rhénanie ; les soldats français mangent la cervelle des enfants, etc.; 4° la grève qu'on suscite à l'étranger au nom de l'intérêt ouvrier ; 5° la contrainte économique qu'on fait exercer par les coalitions patronales ; 6° la corruption. — Enfin le professeur de sociologie pratique recommande de varier le mensonge (34).

Cette propagande est enseignée dans des écoles spéciales, espèces de séminaires d'où sortent des apôtres qui iront aux quatre points cardinaux propager la vérité

(33) Prof. Plenge : *Théorie de la propagande allemande comme instrument de sociologie pratique*, Brême, 1922.

(34) V. Florent Matter : *La France est-elle défendue ? La propagande allemande, ses armes, ses méthodes, ses succès*. Paris, Tallandier, 1930.

allemande, organiser l'invasion morale qui doit venger l'Allemagne de l'échec de l'autre (35).

Ces séminaires sont à Munster, à l'Institut des hautes études politiques de Berlin, à l'Institut pour le germanisme de Leipzig (pour l'action en Russie et dans les Balkans), à l'Institut ibéro-américain de Hambourg (pour l'action en Espagne et dans l'Amérique latine), à l'Institut de Francfort (pour les pays hollandais), à l'Institut économique et maritime de Kiel (pour la propagande en Scandinavie), à l'Institut économique de Munich (pour l'action en Autriche), à l'Institut de Stuttgart (pour la propagande en Alsace, Lorraine, Sarre et pays rhénans), etc.

Contre cette vérité allemande qui s'enseigne dans les guides de touristes, dans les manuels scolaires et dans les campagnes de propagande, nous n'opposons même pas la vérité simple ou l'histoire vraie ; nous opposons une histoire indulgente, complaisante. Ce n'est assurément pas cette histoire-là qui, selon l'expression de Bacon, sera le récit du passé, la leçon du présent et l'oracle de l'avenir.

EDMOND BURON.

(35) V. Discours d'Henri de Jouvenel au Sénat, le 19 juin 1923.

PORT-ROYAL D'AUJOURD'HUI

PASCAL ET LA CONQUÊTE DE L'AIR

Pour approfondir le génie scientifique de Pascal, peut-être faut-il, un soir d'été, venir se recueillir dans sa chambre de la Maison des Solitaires, à Port-Royal-des-Champs. Et peut-être faut-il y venir en avion.

L'entreprise est aisée.

La Maison des Solitaires, ou Maison des Granges, se situe, on le sait, au faîte du coteau qui surplombe les ruines de l'abbaye de Port-Royal. C'est une longue maison étroite, dont l'une des façades principales domine le paysage ingénument chaotique de la Vallée de Chevreuse. L'autre façade regarde la vaste plaine qui s'étend au sud-ouest de Versailles et que les hasards de la vie moderne ont transformée en champs d'aviation.

Sur cette plaine se groupent, en effet, les aérodromes de Guyancourt, de Buc, de Toussus-le-Noble, de Saint-Cyr, de Villacoublay. Ils formeront peut-être demain l'Aéroport de Paris. Dès à présent « la plaine infinie pareille à la mer », chantée par Albert Samain, a son ciel couronné d'avions. Et la Maison des Solitaires, à son extrémité, semble en être le poste-vigie.

Par dessus son haut toit aux tuiles patinées, volent à toute heure des avions qui, parfois, viennent du bout du monde.

Car, par une coïncidence singulière, la Maison des Solitaires se trouve, exactement, sous la ligne directe Paris-Toulouse-Afrique et Amérique du Sud. C'est ainsi que, pendant ce mois de mai, l'aviateur Mermoz, allant en Argentine, l'a survolée. L'escadre de bombardement de Chartres passe, presque chaque nuit, par-dessus le toit qui abrita Pascal.

Et c'est pourquoi, alors que tant d'hommes de lettres laissent dans l'oubli la Maison des Solitaires, aucun homme de l'air ne l'ignore. N'est-ce pas sur elle que les pilotes de Guyancourt prennent leur cap, et n'est-ce pas aussi sur elle qu'ils amorcent leur virage d'atterrissage ? Aussi la connaissent-ils dans ses détails, avec son toit à la Mansard et ses fenêtres aux volets rouges Louis XIV. Ils savent que les chambres de « ces Messieurs » étaient toutes orientées au soleil levant et avaient, par conséquent, vue sur la plaine. Ils peuvent pointer, du doigt, celles d'Arnauld, de Lancelot, d'Hamon, de Le Maistre de Sacy et surtout celle de Pascal, — au milieu, — la mieux placée pour contempler le vol des avions.

§

Ce soir d'été, je venais d'Auvergne par la voie des airs. Deux heures pour franchir l'espace qui sépare Clermont-Ferrand de l'aérodrome de Guyancourt, proche voisin du domaine des Granges. Deux petites heures et je me sentais encore le Puy-de-Dôme dans le dos que déjà se silhouettait la tour Eiffel. Deux heures de la maison où naquit Pascal à la Maison de Port-Royal-des-Champs où il vécut ses derniers jours.

A mon tour, je me penchai sur la fenêtre étroite et, pendant le virage d'atterrissage qui la met sens dessus dessous, je décidai d'aller passer une heure de repos dans la chambre de Pascal.

Les aimables propriétaires de la Maison des Solitaires et qui en sont, en même temps, les Conservateurs, aussi avisés que désintéressés, m'avaient invitée à y séjourner à ma convenance. Ce n'était donc pas la première fois que je pénétrais dans la demeure construite il y a trois cents ans par les premiers « Messieurs », et qui est si bien entretenue qu'elle semble neuve. Mais c'était bien la première fois que j'y venais en avion !

M. et Mme Ribardière donnent au mot conservateur son sens le plus complet et où il entre même une pointe de sentimentalité. Mme Ribardière ne descend-elle pas de cette famille de la Potherie dont le nom fait partie

intégrante de l'histoire de Port-Royal ? Faut-il rappeler que c'est l'abbé de la Potherie qui apporta à la Mère Angélique, sa parente, la relique de la Sainte Epine dont l'attouchement guérit miraculeusement la nièce de Pascal et inspira la plus belle *Provinciale?* (1).

On comprend mieux maintenant pourquoi la Maison des Solitaires vient d'être restaurée avec tant de goût et d'érudition et pourquoi la chambre de Pascal, en particulier, fut l'objet de tant de soins.

Chambre ou plutôt cellule, avec ses murs blanchis à la chaux, son plafond aux poutres brunes taillées à la hache, elle est telle que Pascal la dépeignait à sa sœur Jacqueline, cette douce Sœur Sainte-Euphémie qui fut son Egérie et qui s'exprime ainsi :

Il a obtenu une chambre ou cellule à Port-Royal-des-Champs d'où il m'écrit (Jacqueline Pascal était alors à Port-Royal-de-Paris) avec une extrême joie de se voir logé et traité en prince, mais en prince au jugement de saint Bernard, dans un lieu solitaire où l'on fait profession de pratiquer la pauvreté.

Par le vieil escalier aux balustres de bois et aux degrés de chêne que gravirent les pas douloureux de Pascal, je suis montée jusqu'au deuxième étage, jusqu'à sa chambre.

Je me suis assise près de la fenêtre étroite par où il regardait la lumière du couchant irradier la plaine. Je pensais qu'à cette même heure qui suivait Complies et pendant laquelle les Solitaires avaient coutume de se retirer, chacun chez soi, pour travailler et méditer, ses yeux contemplèrent ce même rayon oblique qui dore le même verger et soulève la même vapeur violette sur les champs moissonnés.

(1) Une lettre de la mère Angélique à la reine de Pologne, datée de mai 1656, où elle narre le miracle, établit la parenté de l'abbé de la Potherie avec la famille du grand Arnauld: « ...Je sais, madame, la bonté de Votre Majesté pour nous qui lui a fait prendre part à nos persécutions... A l'heure que tout le monde nous croyait perdues..., il est arrivé qu'un très bon prêtre (l'abbé Le Roi de la Potherie), *qui est notre parent*, a depuis peu une Epine de la Sainte Couronne, laquelle après l'avoir fait enchâsser, il nous l'envoya pour la révérer... »
Mme Ribardière de la Potherie est donc une petite-cousine de la mère Angélique.

Ce sont les mêmes moissons dressées, comme jadis, en meules coniques. C'est la même chambre. Tout y est, depuis le christ de bronze qui dominait son lit d'ascète jusqu'à la table où fut écrite la première *Provinciale* et d'où sa main maigre et pâle atteignait, sur ces rayons rustiques qui servaient de bibliothèque, les *Essais* de Montaigne et le *Manuel* d'Epictète.

Ils sont là, ses livres de chevet, en éditions tricentenaires, à croire que se sont eux que ses doigts feuilletèrent quand il prépara son célèbre Entretien avec Monsieur de Sacy.

Et là, aussi, sont ses œuvres en éditions non moins rares, réunies, au complet, avec quel soin pieux ! L'esprit de Pascal vit dans cette cellule.

Comment ne pas être pénétrée d'humilité devant les immortelles *Pensées!* Cependant, il est un livre plus petit qui m'attire. C'est ce *Traité de la Pesanteur et la Masse de l'Air* qui se présente à moi, en cet instant précis où un avion de l'aérodrome voisin survole le toit des Solitaires. Mon regard ému va de ses ailes à ces pages qui contiennent l'alpha de notre science aérodynamique moderne.

Pourquoi Pascal écrivit-il ce *Traité de la pesanteur et la masse de l'air* dont il a été dit que, dans la littérature française qui compte tant de chefs-d'œuvre scientifiques, il n'en est pas qui le dépasse en perfection ? Comment fut-il amené à combattre la théorie du Vide pour la remplacer par celle de la Pesanteur ?

Je cherche la genèse de l'inspiration de Pascal. Je la cherche d'abord dans le *Port-Royal* de Sainte-Beuve qui occupe, ici, une place de choix.

Hélas ! Sainte-Beuve, qui a si bien expliqué la genèse de l'inspiration scientifique de Pascal quand il décrivit sa Machine à calculer, est resté court devant le *Traité de la pesanteur de l'air.*

Au sujet de la Machine à calculer, Sainte-Beuve dit :

La première idée de cette machine lui était venue à l'occasion des grands calculs qu'il eut à faire pour soulager son

père dans l'Intendance de Normandie. De là les calculs et la machine arithmétique du fils. *Tout se rejoint.*

Il n'est que d'ouvrir le Livre Troisième du *Port-Royal* de Sainte-Beuve pour trouver cette solide explication.

Toutefois, dans ce même livre, il est curieux de voir Sainte-Beuve ne plus savoir du tout comment *tout se rejoint* quand il s'agit du *Traité de la pesanteur et la masse de l'air.*

Ces intéressants développements d'une belle et grande découverte appartiennent trop essentiellement à l'histoire des sciences pour être effleurés, et l'abbé Bossut me dispense d'en rien balbutier ici.

L'abbé Bossut, sans doute, nous apprendra comment Pascal, informé, par le Père Mersenne, des expériences récentes de Torricelli, les répéta à Rouen en 1646, puis publia son *Premier avis sur les nouvelles expériences touchant le vide,* en attendant la démonstration du Puy-de-Dôme et le *Traité de la Pesanteur et la Masse de l'Air.*

Mais pourquoi Galilée, Torricelli, Pascal, s'attachèrent-ils à étudier la nature de l'air ? Pourquoi le problème en fut-il posé dans la première moitié du dix-septième siècle ?

A ce grand pourquoi, resté si longtemps sans réponse, n'importe quel homme de l'air de 1934 répond victorieusement, celui-ci même qui, en ce moment, me sachant dans la chambre de Pascal, se plaît à rayer, de grandes orbes, le ciel de Port-Royal.

Comme tous les aviateurs, celui-ci connaît l'histoire de la conquête de l'air. Il sait qu'en l'an 1500 le génial Léonard de Vincy traça les plans de la première machine volante, et que, par lui, l'humanité conçut l'idée de s'élever dans le ciel, autrement que par la pensée. Idée qui hanta tout le seizième siècle et amena, au début du dix-septième — en 1617 — Faust Verenzio à publier, à Venise, un ouvrage sur *Les machines volantes et le parachute.*

En 1617 ! Neuf ans après la naissance de Torricelli. Six ans avant la naissance de Pascal !

Ces machines volantes devaient passionner leurs contemporains, au point qu'en 1678, seize ans après la mort de Pascal, un M. Besnier de Sablé, dans la Sarthe, tenta l'essai d'une machine à ailes battantes de son invention. Et, en 1742, moins d'un siècle après l'expérience du Puy-de-Dôme, Jean-Jacques Rousseau écrivait le *Nouveau Dédale,* extraordinaire anticipation de notre aviation.

Cependant ces premières machines volantes que traçait le Vincy, que décrivait Faust Veranzio, comment, pour voler, allaient-elles prendre leur appui sur l'air si cet air n'était pesant, résistant... *porteur?*

De là à rejeter la théorie du vide et à émettre celle de la pesanteur de l'air, il n'y avait qu'une hypothèse qui fut précisément celle des savants Galilée, Torricelli, Pascal, et que celui-ci devait démontrer définitivement.

L'idée, après que Pascal l'eut abordée, devait bientôt devenir d'actualité dans toute l'Europe. Le Père Magni, capucin milanais, répétait à Varsovie l'expérience du Vide d'après Torricelli, et passait pour en être l'inventeur, ce qui le fit surnommer, par Roberval, le « voleur de Pologne ».

La question de la pesanteur de l'air déchaînait les passions.

Déjà elle avait influencé l'art pictural.

Philippe de Champaigne, le peintre de Port-Royal et son familier, n'avait pas manqué de rapporter aux Solitaires ses impressions d'Italie. Il dut leur conter son étonnement devant l'Annonciation du Vincy et aussi devant celle de Fra Angelico où les anges ont des ailes très longues, aussi longues que leurs corps. Ces anges, lorsqu'ils étendent leurs ailes, sont de bons planeurs. Ils possèdent une surface portante qui leur permet de se soutenir en l'air. Il est curieux de comparer ces anges à ceux des préraphaélites, qui ont tous des ailes très courtes, des moignons d'ailes, — des anges dont nos pilotes d'avions diraient qu'ils devaient voler comme des fers à repasser!

Et qui sait si ce n'est pas l'ange de l'Annonciation,

autant que les plans du Vincy et l'ouvrage de Faust Veranzio, qui fit germer dans le cerveau de Torricelli et dans celui de Pascal l'idée de l'air pesant soutenant l'aile de l'ange et de la machine volante.

Mais c'est tout de même Pascal qui, par son traité célèbre, donna leur forme durable aux premières études sur la pesanteur et la résistance de l'air.

Dans sa prescience géniale, Pascal a même entrevu l'avenir de cette science qu'il venait de créer.

Quiconque a un peu étudié sa vie sait quels déboires il éprouva lors de son expérience du Puy-de-Dôme, les attaques qu'il eut à soutenir, les accusations de plagiat qui retentirent si douloureusement dans sa conscience de savant et jusque dans sa santé, au point de provoquer son renoncement aux sciences.

Souvenons-nous de cette page de Sainte-Beuve :

Dans cette discussion que souleva sa découverte et dans laquelle il rencontra Descartes compétiteur assez aigre, Pascal eut surtout pour contradicteurs les jésuites, ceux de Montferrand, qui le firent accuser dans des thèses de s'être attribué les travaux des Italiens.

Mais souvenons-nous aussi de la fière réponse de Pascal, de sa lettre au Président de Ribeyre et de cette phrase admirable qui contient l'idée fondamentale de la civilisation moderne basée sur l'ascension du progrès:

Comme je suis certain que Galilée et Torricelli eussent été ravis d'apprendre, de leur temps, qu'on eût passé outre la connaissance qu'ils ont eue, je n'aurai jamais plus de joie que de voir que quelqu'un passe outre celle que j'ai donnée.

Depuis trois cents ans, savants et constructeurs ont passé outre la connaissance de Pascal. La science aérodynamique, née de son génie, s'épanouit en notre vingtième siècle, cette science aérodynamique qui permet à l'avion de 1934 de voler à 400 kilomètres à l'heure.

§

Lorsque Pascal, de cette étroite fenêtre, regardait le reflet du soleil déclinant sur la plaine des Granges,

a-t-il imaginé qu'un soir, dans cet air de Port-Royal, tant de machines volantes évolueraient?...

Pendant une de ces nuits de douloureuse insomnie, après son sublime renoncement, alors qu'il y avait encore en lui « de violents combats, des attaches et des reprises de sciences qu'il se reprochait », Pascal, dans cette cellule, étendu sur son lit d'ascète, a-t-il rêvé qu'à l'extrémité de l'horizon lunaire, sur le plateau de Satory, un jour, l'aviation naîtrait, que l'*Eole* de Clément Ader s'élèverait, comme pour donner une revanche à son renoncement?

Pendant trente-sept ans, depuis le 14 octobre 1897, savants et constructeurs ont, à leur tour, passé outre la connaissance de Clément Ader pour aboutir aux avions rapides de la Coupe Deutsch de la Meurthe, qui, par un hasard troublant, volèrent exactement par-dessus la chambre de Pascal pour se rendre de Guyancourt à Etampes.

Et pour clore tant d'émouvantes coïncidences, voici qu'à cette heure crépusculaire l'escadre de bombardement de Chartres rejoint sa base en vol de groupe, ce vol de formation triangulaire, telle une figure géométrique. Ils passent haut sur Port-Royal. De la fenêtre de Pascal, je regarde leurs longues ailes que l'air soutient, cet air pesant, cet air *porteur*, comme disent les aviateurs, sur lequel prennent leur appui nos beaux avions aérodynamiques.

LOUISE FAURE-FAVIER.

LA GRAND'NEF DU MONDE[1]

XVII

LES PÉNITENTS

Hanz d'Ingelheim qui, depuis l'arrivée de Guillaume à Sours, se tenait discrètement à l'écart de la vie des Templiers, se sentait désemparé, et pour ne pas céder à la tentation de rechercher la compagnie de son instructeur, alors que celui-ci l'évitait, il se rendait tous les jours à Chartres. Afin de se soustraire à son isolement, il passait de longues heures dans la maison de la rue du Grand-Beauvoir, tête à tête avec son écuyer Karl, quand il ne pouvait pas s'entretenir avec le Maître de l'Œuvre.

Causer avec l'architecte lui était doux. En entendant le digne homme lui parler de la cathédrale, il se replongeait dans l'atmosphère spirituelle de l'été passé, mais à son plaisir se mêlait l'amertume d'un regret auquel n'était pas étrangère la tristesse de la saison.

Sous le brouillard, la ville engourdie semblait morte. L'interdit pesait toujours sur elle, et lors de la fête de la Toussaint, qu'aucune cérémonie religieuse n'avait célébrée, des gens l'avaient parcourue, dans leurs vêtements de deuil, en poussant des lamentations.

Ce ne fut que le surlendemain, trois novembre, qu'un courrier apprit au doyen la sentence prononcée par le Roi, qui avait regagné sa capitale cinq jours plus tôt. Philippe condamnait Gilles, Baise-Diable, Ysembert, Gautier, Marcuin, la Bécue, et les officiers de la Comtesse

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 865 à 868.

à faire amende honorable entre les mains du chanoine Guillaume, dans la cathédrale. Il enjoignait, en outre, aux coupables, de rembourser les objets détruits et de réparer la maison violée. Les garants de l'exécution n'étaient rien moins que le Comte de Boulogne et Sa Majesté elle-même.

Des cris d'allégresse saluèrent la divulgation de ce jugement qu'un héraut lut sur la place Notre-Dame, et cinq principaux notables de la ville proposèrent aussitôt de recueillir les fonds nécessaires à la réfection de la demeure du Chapitre. Mais on en était encore à décider quels chefs de corporations se joindraient aux officiers délégués par la douairière Catherine, pour avouer publiquement leur faute, quand la nouvelle se répandit du retour de Renaud de Mouçon.

L'évêque rentrait à Chartres sans le jeune comte Thibault qui, avec la fougue de son âge, avait voulu poursuivre la croisade contre les Albigeois.

A la vue des dégâts commis par les factieux, le prélat avait manifesté une violente colère, et fort de l'autorité que lui conférait l'absence du représentant du pouvoir civil, s'était élevé contre l'arrêt rendu par Philippe. A son avis, le roi s'était montré beaucoup trop débonnaire. Encore tout chaud des tueries dont l'inflexible Simon lui avait offert le spectacle devant Toulouse, il eût pour un peu exigé le « saut sur rien » des chefs de la révolte. Mais il se borna à déclarer qu'il fallait faire un exemple qui ôtât pour deux lustres au moins à la bourgeoisie et au peuple l'envie de s'insurger contre leurs maîtres; et, sans prendre de repos, il partit immédiatement pour Paris.

Un jour, deux jours, trois jours se passèrent, que les Chartrains vécurent dans une attente fébrile. Quelle aggravation de leur peine le vindicatif Renaud de Mouçon allait-il obtenir du Roi ? Le chanoine Robert du Coin du Mur exultait, répétant à qui voulait l'entendre qu'on ne châtierait jamais avec assez de sévérité les mutins. Il estimait, de surcroît, que — si sincèrement que s'exprimât leur repentir — ils ne rachèteraient pas

l'horreur du péché qu'ils avaient commis. A force d'affirmer que la ville, qui avait encouru les rigueurs du Ciel, verrait fondre bientôt sur elle d'affreuses calamités, il avait fini par en persuader ses confrères qui, à leur tour, effrayaient leurs ouailles et entretenaient leur esprit dans un état de terreur superstitieuse.

Un incident tragique, qui se produisit le quatrième jour après le départ de l'Evêque pour la capitale, acheva de les affoler. Des laveurs de laine trouvèrent, au matin, le corps de Nicolas Baise-Diable dans la rivière... Depuis l'incendie qui avait ruiné sa maison, on avait vu le misérable rôder, de rue en rue, l'air hagard... Il cherchait à retrouver Gilles, dont la disparition avait coïncidé avec l'avortement de la révolte. Mais Gilles semblait s'être volatilisé, comme l'eût pu faire le démon lui-même ; et, privé de son guide, le mire était devenu pareil à un corps sans âme. Les gens détournaient la tête à son passage, en se signant, et ses compères mêmes, Gauthier, Marcuin et Ysembert l'évitaient.

Quant on retira de l'Eure son cadavre immobilisé par les roseaux, on présuma qu'il s'était noyé de désespoir et on l'exposa dans la bière ouverte que le Doyen s'était décidé à dresser devant sa porte. Mais on le plaça la tête au levant et les pieds au couchant, c'est-à-dire à l'inverse de la position que doit occuper tout individu mort chrétiennement.

Enfin, l'Evêque rentra en ville avec la rectification qu'il avait obtenue de Philippe à son premier jugement. Cette fois, le Roi prescrivait aux sacrilèges de payer trois mille livres parisis d'amende, dont cinq cents pour Renaud de Mouçon lui-même, quinze cents pour le Chapitre et mille pour le fisc. Il condamnait, en outre, les principaux coupables à faire pénitence en pleine cathédrale, un jour de fête, nus, en chemise, et portant des verges pour en être fustigés devant le Maître-autel.

On avait tellement craint le pire que l'on se réjouit d'un arrêt que l'on trouva bénin.

Prises d'un pieux zèle, une douzaine de femmes décidèrent de convoyer une maîtresse-pierre, le dimanche

que choisirait l'Evêque pour la réparation publique du scandale, et de s'atteler au char après avoir fait de leurs nattes, liées bout à bout, des traits pour le tirer. Accompagnées par des religieuses et portant d'énormes ciseaux, elles allaient, de demeure en demeure, implorer des jeunes comme des vieilles l'abandon du plus bel ornement de leur personne ; et chaque fois qu'elles réussissaient à convaincre une de leurs sœurs de consentir ce sacrifice, le double cordon s'allongeait qu'elles portaient comme une paire de serpents symboliques sur chacune de leurs épaules. A une opulente tresse blonde succédait le tronçon d'une chétive mèche grise ou blanche ; et c'était, aussitôt après, l'exubérance d'une brune crinière ou l'éclat d'une rude toison rousse. Mais la nuance modeste des cheveux châtains dominait.

Pour dégager de la punition infamante infligée aux violateurs de la maison du doyen l'enseignement qu'elle contenait, l'Evêque en avait de point en point réglé l'ordonnance ; et il avait décidé que l'entrée des séditieux dans la cathédrale ne s'effectuerait qu'après l'arrivée du chariot, traîné par les pénitentes, sur la place Notre-Dame. Outre la Bécue dont un emplâtre couvrait l'œil crevé, ils étaient vingt, — auxquels on avait intimé l'ordre de laisser pousser leur barbe et leurs cheveux, — qui devaient se tenir alignés devant l'entrée du Sanctuaire, les pieds déchaux et en chemise, quelque temps qu'il fît, un cierge jaune dans la dextre, un fouet à lanière dans la senestre et la corde au col.

Hanz les avait vus arriver, dès tierce, et se mettre les uns derrière les autres, entre des moines qui les pressaient de haïr leur faute et d'élever vers Dieu leur cœur repentant. Les trois portes de la Cathédrale avaient été ouvertes toutes grandes, et l'on distinguait, au fond de la nef, l'Evêque et le Chapitre revêtus de leurs ornements sacerdotaux.

Le Maître de l'Œuvre, qui accompagnait le chevalier franconien, lui dit, en lui montrant les figures de pierre qui s'arrondissaient au-dessus des tympans :

— Observez que ces voussures, auxquels leur illus-

tration confère la vie, et qui se déroulent concentriquement, pour amorcer une perspective, sont au nombre de sept... Trois au milieu et deux de chaque côté.

Ici, au-dessus du Christ, les douze apôtres et les vingt-quatre vieillards décrits par saint Jean chantent, en s'accompagnant sur des instruments de musique, la gloire du Très-Haut... A droite, des archanges thuriféraires et les arts libéraux enferment la Vierge Marie dans une double ogive... A gauche, enfin, les signes du zodiaque et les travaux des mois couronnent l'ascension de Notre-Seigneur...

C'est la concordance même de la foi et de la raison : *Fides, quærens intellectum.* Rien de ce qui est dans le monde d'en haut que l'on ne retrouve dans le monde d'en bas ; et le microcosme est l'exacte reproduction du macrocosme...

Tandis que le mal était moralement suscité dans l'Eden par la faute, il était matériellement introduit dans la nature par l'automne... C'est, en effet, sur l'un des deux plateaux de la Balance, — ce signe zodiacal qui correspond au neuvième mois de l'année (le mois de la récolte des pommes), que vient se placer le serpent céleste, pour en rompre l'équilibre... Le règne s'étend alors, du Scorpion, du Saggitaire, du Capricorne, du Verseau, des Poissons, et des sombres mois correspondants, jusqu'au moment où le Soleil passe sous le signe d'Ariès, autrement dit du Bélier, ou de l'Agneau en qui la symbolique chrétienne a incarné le Rédempteur...

Une rumeur s'éleva — celle des cantiques exhalés par les charretières — et le Maître de l'Œuvre dit :

— J'ai voulu que le nombre sacré se retrouvât partout dans cette basilique. Elle a trois nefs. Elle aura trois porches, percés chacun de trois entrées, et aussi trois roses. Comptez les piliers de son vaisseau : ils sont douze — deux fois trois, de chaque côté; — et il y a trois travées et trois colonnes dans chacune des ailes du transept... Mais l'emblème du Saint-Esprit manque dans la figuration divine de ce tympan où se superpose seulement Dieu le Fils à Dieu le Père... J'eusse aimé que l'on

vît, ici, les rayons lumineux sortir de ses mains comme à Autun ; ou, comme à Vézelay, les apôtres, touchés par ses langues de feu, évangéliser la terre... On ne scellera jamais assez hermétiquement le Principe de l'Unité de Dieu, dans le dogme de la Très Sainte-Trinité... C'est assez de livrer les Saints à la familiarité, ou à l'idolâtrie des hommes, et de les laisser jouer dans la vie chrétienne un rôle analogue à celui des dieux dans la société grecque ou romaine... Le Fils est, en vérité, subordonné au Père dans les trois premiers Evangiles, et même dans le quatrième. Mais cette subordination doit être interprétée dans un sens relatif à la mission terrestre du Verbe, si l'on veut — sans la décourager ni la glacer — maintenir l'intelligence dans la compréhension d'un Dieu unique... Détruire l'égalité des trois personnes de la Trinité, cela reviendrait à séparer pour les isoler, les termes contenus dans la parole de Jérémie : « Je l'ai créé, formé, fait ».

— Je l'ai créé, formé, fait,... répéta Hanz, songeur.

Et l'architecte :

— L'artiste est le singe de Dieu. Il a d'abord l'idée d'un monument tel que celui-ci. Il en établit le plan, ensuite. Il le construit, enfin...

La rumeur s'amplifiait qui, tout à l'heure, était venue mourir contre la tour de la cathédrale ; et l'on vît, bientôt, précédées d'une bannière, débusquer de la rue des Changeurs, entre les céroféraires qui bordaient leur cortège de deux rubans de feu, une centaine de femmes attelées à un lourd chariot. Une foule interminable de vieillards et d'enfants, de nobles et de roturiers, les suivait, et ces prêtres leur faisaient escorte, qui n'avaient cessé, depuis leur départ, de les encourager et de les réconforter.

Elles haletaient, exténuées, crottées de boue, lamentables, et comme elles avaient ôté leur coiffure pour que chacun pût voir la mutilation qu'elles s'étaient infligée, le désordre des mèches pendant le long de leurs joues, ou plaquées par la sueur contre leur front, rendait plus pathétique l'éclat fiévreux de leurs regards et l'altération de leur visage.

Un moine donnait le bras à une commère, au teint cramoisi, qui avait dû sortir des traits, c'est-à-dire abandonner sa place à côté de sa chevelure et qui gémissait en se tenant le ventre à pleines mains. Plusieurs, les reins fourbus, restaient courbées par l'ankylose sur le timon du fardier sans pouvoir se redresser. Toutes traînaient la jambe, et le chant des psaumes ne passait plus que comme un souffle d'agonie à travers leur gosier brûlant. Combien de fois, en cours de route, s'étaient-elles arrêtées pour se parler de leurs péchés, et s'en confesser avec larmes et prières ?... Des pèlerins avaient fait chorus avec elles, et ils s'étaient mutuellement exhortés à s'endurcir contre les tentations, à pardonner à leurs ennemis et à remettre leurs dettes...

Sur un signe du pénitencier, les coupables entrèrent à la queue leu-leu dans Notre-Dame par la porte centrale, cependant que la foule s'y engouffrait par les deux côtés et emplissait les collatéraux, en entonnant le *Miserere mei Domine*. Mais dès que le premier des repentants, après avoir reçu les étrivières, vit l'Evêque lui imposer les mains devant l'Autel, les cloches sonnèrent pour célébrer sa réconciliation avec l'Eglise.

— Je demande pardon à Dieu, au Roi, à la Justice,... balbutiait le misérable agenouillé d'une voix imperceptible.

— Il a demandé pardon, Seigneur ! répétait le chanoine qui lui cinglait du fouet les épaules. Accordez-lui votre clémence !

Hanz, qui était resté sur la place, ne s'aperçut pas tout de suite que le Maître de l'Œuvre l'avait quitté. Il contemplait, avec l'impression d'assister à une fantasmagorie, le spectacle qui se déroulait à plus de cent toises de lui, dans les profondeurs de la nef. Le cordon des cierges portés par les pénitents ondulait devant ses yeux, et il devinait, plus qu'il ne voyait, les gestes rituels qui s'accomplissaient dans le rayonnement du tabernacle.

Les sons qui s'égouttaient à intervalles égaux du clocher l'emplissaient d'une sorte d'hébétude. Il songeait:

— L'idée, le plan, la construction... Mais l'idée est

une émanation ; le plan, une conception ; la construction, une réalisation... Qu'est l'Essence, alors, sinon l'architecte ou, sur le plan suprême, l'Increé... ? L'un dans trois, et le trois dans un, murmura-t-il. Le tétragramme, en somme, de l'Exégèse biblique : Vérité, Idée, Force, Action. Comme l'a chanté l'évêque Synésios dans un de ses hymnes : « Une seule source, une seule racine de lumière jaillit et s'épanouit en trois branches de splendeur... »

Il tourna brusquement la tête ; mais au lieu des regards du Maître de l'Œuvre, qu'il croyait fixés sur lui, il rencontra les yeux d'Ameline chargés d'une expression suppliante...

— Hanz !... dit la jeune femme.

— Que veux-tu ? demanda-t-il, et il lui sembla que c'était un autre que lui qui parlait.

— Fais-moi la grâce de m'entendre...

Les traits de Hanz se durcirent.

— Je n'ai rien à entendre de toi ! dit-il.

— Prends garde ! Je me vengerai...

Il haussa les épaules et s'en fut.

XIX

LA RÉVÉLATION

Quoique l'émotion l'eût pâli, ce fut d'un pas assuré que Hanz d'Ingelheim, guidé par un chapelain, pénétra dans le vestibule, attenant à la salle de la Commanderie de Sours, où il devait affronter Guillaume de Chartres.

Le mur du fond en était recouvert d'un écusson de marbre noir qui portait, inscrits en lettres d'or, les noms des Grands-Maîtres de l'Ordre du Temple, depuis Hugues de Payns. C'étaient son successeur, Robert de Craon, le neveu d'Anselme ; Everard de Barris, qui lors de la deuxième croisade avait étonné les chevaliers d'Occident par la discipline dont ses miliciens avaient témoigné, tout le temps de la pénible marche de Laodicée à Attalia par des sentiers étroits, au milieu des rochers ; Gilbert de Sailly ; Bernard de Tramelai, qui périt sous

les ruines d'Ascalon ; Bertrand de Blanquefort dont la piété était édifiante, et qui fut fait prisonnier en défendant la forteresse des Hospitaliers ; Arnold de Torroge, qui mourut en Italie comme il venait de solliciter le secours des Chrétiens ; Terric ; Gérard de Ridefort qui fut tué glorieusement à Hittin, au cri de : « A moi, beau sire ! Beaucent à la rescousse, » le cri de guerre des soldats du Christ, dans un combat contre Salah-Eddin; Robert de Sablé, qui vainquit celui-ci à Arsuf; Gilbert Horal, dont la parole avait plus de prix qu'un parchemin paraphé et scellé, aux yeux des Maures ; Pierre de Plessiez, enfin, le prédécesseur de Guillaume de Chartres...

Mais le chapelain était revenu qui avait abandonné Hanz, un court instant.

— Veuillez entrer, sire, dit-il en poussant devant lui le vantail d'une lourde porte.

Hanz descendit treize marches et pénétra dans une pièce voûtée bas sur de gros piliers où, retranché derrière une table qu'éclairait une paire de flambeaux, Guillaume de Chartres trônait, entre Robert de Montuel et Hervé de Jaudrais tenant son abacus à la main.

Du geste, le Grand-Maître invita le baron franconien à s'asseoir.

— J'ai plaisir, sire Hanz d'Ingelheim, à vous retrouver, ici, dit Guillaume de Chartres. Votre présence dans ces murs, pour un examen auquel ne sont soumis que de rares récipiendaires avant d'être agréés parmi nous, témoigne que vous avez su profiter de mes conseils et de l'enseignement de notre Templier-chartier.

— Le Grand-Maître, en daignant présider à cet examen, me comble d'une joie que j'élève humblement vers Dieu, répondit Hanz.

Les lèvres pincées, Guillaume de Chartres fixa un moment ses regards sur ceux du chevalier, puis sur sa pierre de prophétie. Il dit, ensuite, d'une voix égale, sans qu'aucune expression se peignit sur son visage:

— Vous savez, déjà, beaucoup de choses, sire Hanz d'Ingelheim. Vous en entrevoyez davantage encore, qui

se préciseront tout à l'heure, si — comme je le crois — vous sortez victorieux des épreuves que vous allez subir... Mais ne vous départez pas de l'humilité dont vous venez de faire profession.

» Il n'y a jamais que sept membres de l'Ordre qui soient initiés. Et le Grand-Maître n'est pas nécessairement un de ceux-là. Le moins honoré d'entre nous peut être parmi les plus instruits ; le plus en vue, parmi les moins renseignés... Nos chapitres ont parfois élu Grands-Maîtres des chevaliers rien que pour leur vaillance et leur piété. L'un de ceux-ci, même, mourut en état de sainteté au couvent de Clairvaux, après avoir résigné ses hautes fonctions. Mais il seyait qu'il en fût ainsi. »

— Les paroles que le Commandeur Robert de Montuel a prononcées, dit Hanz, le jour où le digne frère Hervé de Jaudrais voulut bien accepter d'être mon instructeur, sont demeurées gravées dans ma mémoire. Elles affirmaient qu'on n'entre dans le Temple, de quelque côté que l'on vienne, que par une seule porte...

— Sachez encore, continua le Grand-Maître, que si tout Templier ignorant de nos mystères est libre de nous quitter quand sa foi chrétienne l'exalte jusqu'à l'ascétisme, tout Templier, en échange de la divulgation de ces mêmes mystères, nous donne droit de mort sur sa personne...

— Ma vie vous appartient, répondit Hanz.

— Bien ! approuva Guillaume de Chartres. Jurez-le par ces glandes qui attestent votre virilité !

— Je le jure ! déclara solennellement le chevalier, la main gauche à l'aine et la droite étendue devant lui.

— Retournez-vous donc ! ordonna le Grand-Maître.

Hanz obéit. Mais il eut un mouvement de recul en apercevant, couchée sur le carreau, l'image en bois peint d'un Christ en croix, de taille naturelle.

— Ce Christ n'était pas là quand je suis entré,... balbutia-t-il en se signant.

— Vous avez, en effet, marché sur la dalle qui le recouvrait, dit Guillaume de Chartres.

— Sacrilège ! s'écria le chevalier.

— Non ! car vous étiez ignorant de ce que vous faisiez, comme le monde de la gravité de ses péchés avant la venue des Prophètes. Mais vous voilà face à face avec Lui. Et si je vous commande de cracher trois fois sur Lui, cracherez-vous ?

— Je ne cracherai pas ! déclara Hanz d'un ton ferme.

— Cracherez-vous, du moins, trois fois autour de Lui ?...

— Oui, mais seulement à sa droite et à sa gauche où furent les larrons ; à ses pieds où se tinrent ses insulteurs. Non au-dessus de sa tête, couronnée d'épines sanglantes !

— Faites ! dit simplement le Grand-Maître.

Hanz venait à peine de s'exécuter que, mue par une mécanique, la statue se dressa, avec lenteur, laissant un vide béant au-dessous d'elle, en arrière de la croix sur laquelle elle était clouée.

Le chevalier s'agenouilla et joignit les doigts.

— Regardez dans ce trou, dit encore Guillaume.

Hanz se pencha sur la fosse ouverte, et ses yeux, en en fouillant la nuit, découvrirent une ombre qui reproduisait comme un mirage la figure inverse de Jésus.

— L'Antichrist! murmura-t-il.

— L'incarnation du Prince des Ténèbres !

L'Univers peut être représenté par deux triangles, aux sommets opposés, dont la base commune est le monde terrestre...

— L'âme y descend du Ciel par sept échelons, s'écria Hanz ; et elle y remonte de l'Enfer par sept autres quand, s'étant laissé séduire par l'illusion de la matière, elle a chu dans l'abîme, faute d'avoir tout de suite choisi de reprendre le chemin de son origine...

Le Grand-Maître échangea un regard d'intelligence avec ses assesseurs.

— Sire Hanz d'Ingelheim, dit-il, approchez-vous ! Votre attitude et les paroles que vous venez de proférer ont suffi à notre édification. Nous allons vous introduire, à présent, dans la salle secrète de cette commanderie. Il n'en existe que trois de semblables dans toutes

nos maisons. Et nul profès n'y pénétra jamais qui ne fût destiné à acquérir la connaissance suprême...

Le chevalier s'inclina pour dissimuler la jubilation qu'il sentait affleurer son visage.

— La porte de cette salle est fermée par trois serrures dont chacun d'entre nous garde une des clés. Je détiens la clé d'or ; Robert de Montuel, la clé d'argent ; Hervé de Jaudrais, la clé de fer. Il faut, pour que la porte s'ouvre, que nous soyons d'accord...

Le Templier-chartier, le Commandeur et le Grand-Maître ayant fait jouer sucessivement leur clé dans les serrures, Hanz entra derrière eux dans une sorte de caveau conique, sans fenêtre, mais percé en son sommet d'une ouverture où s'engouffra, aspirée par l'air, l'épaisse fumée de la torche qu'ils venaient d'allumer.

Au centre se dressait une statue voilée.

— Dévoilez cette statue ! ordonna Guillaume.

Hanz obéit, et il découvrit l'image en bois peint d'un être asexué et bicéphale. Celle de ses deux têtes qui regardait à droite était barbue, celle qui regardait à gauche, glabre et d'une délicatesse de traits presque féminine. Il s'écria :

— Le Gouverneur du Ciel des Etoiles fixes et du Ciel du premier mobile, qui commande aux Anges dans la Lune, aux Archanges dans Mercure, aux Principautés dans Vénus, aux Puissances dans le Soleil, aux Vertus dans Mars, aux Dominations dans Jupiter, aux Trônes dans Saturne !

— Le Logos de Plotin, précisa le Grand-Maître, ou l'Archétype androgyne qui, d'abord dans la pensée du Père, est ensuite proféré par son Verbe, et dont le principe viril s'insère dans la triade des planètes femelles (Lune, Mercure, Vénus); le principe féminin dans la triade des planètes mâles (Mars, Jupiter, Saturne).

— Et le Soleil ? demanda Hanz.

Ce fut Hervé qui lui répondit :

— Le Soleil, le premier des sept esprits sidéraux qui forment avec l'Archétype la Sainte Ogdoade ou Elohim de la Bible, est un astre, non une planète, et procède

directement de Dieu. Il est le reflet de cette intense lumière qui met sur toutes choses une touche de feu. C'est la grande Puissance du Père et l'essence de Jésus notre Rédempteur.

— Approchez-vous de la statue, dit Guillaume, et considérez les signes dont elle est marquée en sept endroits différents !

— Ce sont ceux mêmes des planètes, constata le chevalier.

— Ils occupent, chacun, la place d'un de nos plexus, reprit le Grand-Maître. Nous imposons aux mystes de les baiser, l'un après l'autre pour honorer le septénaire évolutif qui dérive du ternaire actif...

— Je les baiserai donc, murmura Hanz.

Guillaume l'arrêta comme il s'apprêtait à mettre ses paroles à exécution. Puis, sortant deux canthares d'un creux de la muraille où ils étaient nichés et les présentant au chevalier :

— Auparavant, lui dit-il, vous prendrez, à votre choix, et absorberez le contenu d'une de ces coupes. Dans une bouillonne le vin de la vérité et de la vie ; dans l'autre croupit le vin de l'erreur et de la mort.

Hanz sentit son cœur se contracter. L'idée l'indignait que les Templiers pussent faire dépendre du hasard la réussite d'un homme de bonne volonté. Il leur avait remis son existence. Sans doute. Mais ce n'était point pour qu'ils l'engageassent dans une alternative aussi vaine qu'un pari... Cependant, comme son regard, chargé de provocation, croisait celui du Grand-Maître, le choc qu'il en reçut le décontenança.

— Ne soyez pas impétueux, sire Hanz d'Ingelheim! dit Guillaume dont la voix avait repris son ton uniforme. Les deux centaures que vous voyez représentés sur ce mur, et qui ont lancé leur flèche, le premier en deçà, le second au delà du monstre qu'ils visaient, vous enseignent que l'on manque le but aussi souvent par excès que par insuffisance de force... Observez avec soin ces coupes, et ne vous décidez d'en vider une qu'à bon escient !

Hanz prit les canthares et les examina attentivement. Sur le premier était peinte une flamme, autour de laquelle s'accumulaient des ombres et des nuages où venaient se poser un rayon.

— *Deus dixit : fiat lux, et lux facta est !* déclama Hervé.

Hanz, les sourcils froncés, promena autour de la salle des regards de détresse.

Mais, un peu plus loin que la figuration des centaures, une nouvelle image fixa son attention. C'était celle d'un Satan qui portait une sorte de feu follet sur les paumes jointes de ses mains et descendait, courbé comme un voleur, les marches de plus en plus sombre d'un escalier en spirale...

— Lucifer ! s'écria le chevalier. L'Ange déchu qui a dérobé une parcelle de sa clarté au pôle lumineux pour la transporter dans le pôle ténébreux...

— Je prends cette coupe, ajouta-t-il d'un ton dont la hardiesse atteignait au défi, en saisissant le canthare où l'on voyait une flamme enveloppée d'ombre. Je la prends et je l'élève à la gloire du Tout-Puissant qui révéla sa splendeur en suscitant la nuit !

Ayant dit, il vida d'un trait sa coupe, et le Grand-Maître, qui l'avait regardé faire, impassiblement, déclara :

— A la périphérie du cercle éblouissant où il se contemple de toute éternité, Celui qui est sans nom et sans naissance a créé l'ombre, il est vrai, pour que la Lumière fût. Il lui a suffi pour cela de se concentrer en se rétractant. A travers l'espace infini, un jeu d'ondes s'est ainsi déployé dont les vibrations, passant de la vitesse la plus vertigineuse jusqu'à une apparente immobilité, ont établi entre elles des intervalles de plus en plus larges et comme une dégradation de la lumière. Telle est la gamme du macrocosme qui va de l'Empyrée à la terre, du plus léger et du plus transparent au plus lourd et au plus opaque. Mais, telle est aussi la gamme du microcosme. Car, ce qui est, de l'Empyrée à la terre, est également de l'âme au corps. L'Œuvre du Divin Créateur est une. L'homme est tout imprégné de Dieu, et de la

même façon que l'Univers à quatre dimensions. L'Eternel s'émeut en tout. « Il est en nous, comme c'est en lui que nous sommes et que nous nous mouvons », selon la parole de saint Paul aux Athéniens. Sa lumière s'affaiblit à mesure qu'elle pénètre l'épaisseur de notre être, de même qu'elle s'affaiblit à travers les mondes à mesure qu'elle s'éloigne de son foyer.

Les sens étaient, à l'origine, aussi innocents que le minéral. Les ténèbres, — en leur utilité, — aussi chères au Créateur que la source de son rayonnement. Car pour être ,pour se distinguer du Parfait dont il émanait, le monde devait contenir une part d'imperfection, — et cette imperfection ne pouvait naître que de l'existence des ténèbres, — c'est-à-dire du contraire de la Lumière... Les ténèbres ne devinrent, du séjour de l'imparfait, le domaine du Mal qu'à l'instant où des Anges descendirent y porter les lumières de l'intelligence pour les opposer à celle de l'Esprit. Il leur fallait une âme, l'orgueil la leur donna...

— L'orgueil ? demanda Hanz d'une voix éteinte.

— Oui ! le contraire de l'humilité qui avait inspiré à Dieu le désir de prendre connaissance de soi, et de se connaître sinon amoindri, du moins altéré ou trahi par sa création...

— Regardez le fond de ces coupes, à présent. Il y a un soleil d'or dans l'une, un soleil noir dans l'autre : le mal a fait rayonner la nuit !

Tandis que Guillaume parlait, Hanz frémissait de l'impatience d'exprimer sa gratitude. Hervé, qui avait compris ce qu'il éprouvait, lui tendit la main ; il l'étreignit avec des larmes. Ses vœux étaient comblés. Mais, le sentiment même de cette plénitude l'excédait. Il eût voulu se délivrer par des cris et, s'approchant du Grand-Maître, il fléchit le genou et baisa longuement le bas de sa tunique. Guillaume le toucha au front de la croix de son abacus.

— Votre réception aura lieu demain, après complies, déclara-t-il. Je vous mettrai, moi-même, le manteau au cou et vous ceindrai la cordelière à trois nœuds. Baisez

donc religieusement chacune des lettres de l'alphabet céleste, sur cette image, en répétant, chaque fois : « Vouloir, connaître, pouvoir et être ». Posez vos lèvres au-dessus de son nombril, d'abord. Le signe du soleil s'y lit, par qui la stabilité de notre être est assurée. Plus haut, voici celui de Jupiter qui commande au souffle. Plus haut encore, celui de la Lune qui règle nos émotions; et, à la naissance de l'épaule celui de Mars qui gouverne les muscles du bras... En le plexus cervical, glorifiez Saturne le méditatif ; Vénus, la voluptueuse, en le plexus lombaire ; et Mercure, l'agile, en le plexus sacré...

XX

TRISTAN

C'était le dernier samedi de novembre. Jehan Boutefoy, qui avait été plus assidu que jamais « A la chainze de Notre-Dame », depuis l'assassinat du fils Goulet, afin de donner à la malheureuse mère du jeune homme le réconfort de sa parole chrétienne, achevait de souper, ce jour-là, dans l'auberge, avec un groupe de pèlerins.

L'objet de leur réunion était la composition d'un vitrail dont les étrangers se proposaient de faire hommage à la Vierge qu'ils étaient venus vénérer des pays les plus lointains.

Ils entendaient lui témoigner, par un tel don, leur gratitude des miracles qu'elle n'avait cessé d'accomplir, depuis vingt-cinq ans. Ce vitrail devait prendre place dans le transept méridional de la Cathédrale, et il s'agissait de savoir de quels événements surnaturels on choisirait de l'illustrer pour l'édification des siècles à venir.

On était tombé d'accord pour juger particulièrement mémorables les épisodes du mort qui était soudain ressuscité ; de l'aveugle qui avait recouvré la vue ; du paralytique qui s'était remis à marcher ; de l'hydropique qui avait désenflé... Puis, on s'était souvenu de cet habitant de Corbeille-sur-Eure dont les doigts, tranchés par un coup de hache, avaient repoussé... On avait évoqué les Bretons égarés dans la Beauce, et que des brandons de

feu, s'espaçant à travers la nuit, avaient guidés jusqu'au sanctuaire de la Vierge... Un des convives jura qu'il avait bu du vin frais et délicieux dont Elle avait rempli le muid de pauvres paysans du Puiset, un jour de grande sécheresse ; un autre, qu'il avait goûté à la manne qu'Elle avait répandue pour les habitants de Château-Landon, ceux-ci s'étant trouvés, en cours de route, avoir épuisé les provisions de bouche dont ils s'étaient munis pour se rendre à Chartres...

Mais tout cela — qui devait rayonner autour d'un motif central représentant « la croisade des pèlerins » — ne faisait qu'une dizaine de sujets, et ses dimensions permettaient qu'on divisât le vitrail en quinze médaillons au moins. Aussi, le Chanoine Robert du Coin du Mur avait-il proposé d'ajouter une scène pour rappeler la chute de la foudre sur la lance du Chevalier du Temple, lors du terrible orage de l'été dernier...

A ce souvenir, la veuve de Maître Simon Goulet s'était mise à répandre des larmes. Pour la consoler, Jehan Boutefoy avait dû lui promettre de faire figurer dans sa peinture, à côté d'Eudes d'Orrouer, le cercueil du tavernier...

Cependant les clients de l'auberge avaient formé cercle autour du verrier, et la femme dont Hanz d'Ingelheim avait guéri l'enfant, par l'imposition de la main, avait demandé, à son tour, que l'on immortalisât cette merveilleuse cure.

— Et nos cheveux ! s'écria une harengère dont les mèches rudes sortaient de dessous son bonnet comme des crins d'un matelas crevé. Nos cheveux que nous avons coupés !...

— Parlez-nous, plutôt, de cette pluie providentielle qui a éteint l'incendie au moment où il allait dévorer les demeures des ouvriers du métier de la rivière, dit un texier.

Le chanoine daigna l'approuver. Il observa, toutefois, que le feu lui-même avait eu le caractère d'une intervention d'en haut.

— Vous oubliez, dit Jehan Boutefoy, l'apparition de

Marie, ce samedi soir où, après complies, elle est descendue dans son église, l'emplissant d'une lumière si suave qu'on ne vit jamais la pareille... J'étais là, moi, indigne.

— Vous étiez là ?...

— ...En prière, avec un vieux pauvre, trois religieuses, dont ma tante, et une jeune femme qui arrivait de Paris avec son enfant... La Vierge est entrée par une verrière, de ce côté où Notre Sauveur inclina la tête en mourant, et sa robe était tissée d'une clarté, à peine moins fluide que celle de son visage et de ses mains... Je ne saurais dire comment, dans cette clarté, pouvait s'approfondir son regard et son sourire se nuancer... Mais je compris qu'Elle consentait à bénir son autel et daignait nous remercier de notre dévotion...

Le mendiant l'a vue, comme moi... Et ma tante ; et les deux religieuses. Mais ni la jeune femme, hélas ! ni son enfant... Vous les connaissez, ce sont...

Il s'interrompit net, en rougissant.

Il venait d'apercevoir Tristan qui était entré, sur la pointe des pieds, et se tenait debout, à quelques pas de lui, le front mouillé de sueur et le souffle haletant, comme s'il avait couru.

— Ah !... te voilà... Bonsoir ! murmura-t-il avec embarras, se sentant envers son petit ami il ne savait quel tort exactement, qu'il éprouvait le besoin de réparer.

— Il vient, comme chaque semaine, pour son morceau de viande rôtie, crut devoir expliquer dame Bernarde.

— Je sais, je sais,... fit le verrier.

Et s'adressant à l'enfant :

— Ta mère ne t'a pas accompagné, aujourd'hui ?...

— Non, répondit Tristan.

— Elle n'est pas malade ?

— Oh ! non, messire !...

On pouvait discerner, dans l'accent avec lequel ces simples mots avaient été prononcés, quelque chose d'étrange qui frappa Boutefoy. Il regarda plus attentivement le fils d'Ameline et crut surprendre une expression d'effroi dans ses yeux. De l'égarement même. Il demanda :

— Tu as chaud ? Tu t'es hâté ?...

— J'ai le temps, *maintenant*... Et je vais vous dire : si je n'ai pas vu la Vierge, le jour dont vous parlez, Elle m'est apparue, depuis...

— C'était donc lui, l'enfant ! s'exclama le chanoine Robert du Coin du Mur. Et « La Mignote », sa mère. Je l'aurais parié !

— Depuis... répéta Boutefoy ? Quand ?

— Cette nuit même, Messire !

Le chanoine haussa les épaules. Et d'un ton bourru:

— Je doute qu'Elle t'ait fait cette grâce, jeta-t-il, car tu ne fréquentes guère sa maison. Ta mère non plus.

L'enfant se rebiffa :

— Nous avons passé près d'une quinzaine, maman et moi, dans les Saints-Lieux Forts !

— Ne l'intimidez pas, mon père, dit le verrier, non sans malice. Si la Vierge ne s'est pas montrée à lui, le fait qu'il a cru la voir prouve qu'il a le cœur rempli d'Elle...

— ...Ou qu'il a menti, par vantardise !

Une moue crispa la bouche de Tristan, comme s'il allait pleurer. Mais surmontant la honte de l'affront qui lui était infligé ,il dit, à l'adresse de Boutefoy :

— Messire... C'est cette nuit qu'a lieu, à Sours, la réception du chevalier d'Ingelheim...

Jehan tressaillit, et pour dire quelque chose :

— Comment sais-tu ? demanda-t-il.

— La rumeur en a couru,... bredouilla l'enfant.

Le chanoine haussa de nouveau les épaules ; puis se levant brusquement afin d'accentuer sa réprobation :

— Il ment encore ! s'écria-t-il. Comme si les Templiers informaient le public de ce genre de cérémonies!

— L'indiscrétion d'un domestique, essaya de plaider Boutefoy, ou le commérage de quelque serve de la Commanderie...

— Et moi, je vous affirme que ce gamin est un inventeur de fables ! A moins que sa mère n'ait des accointances avec quelque chenapan comme ce bateleur qu'on voyait tout le temps, naguère, à côté d'elle et dont la

carcasse se balancerait au bout d'une corde de chanvre s'il n'avait disparu...

Dressé de toute sa hauteur, le religieux avait un aspect si redoutable que Tristan se mit à trembler.

— Allons, allons, viens çà ! dit le verrier en attirant à lui l'enfant pour le rassurer. Notre bon père ne te veut pas de mal. Il n'est pas si méchant.

— Hum ! Pas si méchant, pas si méchant,... grommela le chanoine qui avait senti l'ironie. Prenez garde d'être trop indulgent, en revanche, messire Boutefoy...

Le verrier sourit.

— Je ne le serai jamais autant, dit-il, que Celui dont la bénignité s'étendait jusqu'au pardon des offenses les plus cruelles. Messires, ajouta-t-il, tourné vers les pèlerins, je vous remercie de la confiance que vous mettez en moi, et je vais réfléchir aux questions que nous avons débattues.

Puis, revenant à Tristan :

— Fais-toi servir. Nous allons sortir ensemble, et tu me raconteras comment tu as été informé de cette nouvelle dont tu viens de nous faire part. Je redirai la chose ensuite à notre bon père...

Mais dès qu'ils furent dehors :

— Le bateleur a rendu visite à ta mère ? trancha-t-il.

— Oh ! vous avez deviné...

— De qui aurais-tu appris la date de réception du baron d'Ingelheim, sinon de lui...

— Je le déteste ! s'écria Tristan avec force. Et quand le chanoine a dit qu'il devrait être pendu, sans maman je l'aurais dénoncé...

— Il ne faut jamais dénoncer personne, déclara gravement le verrier. Les coupables appartiennent à Dieu.

— Vous ne parleriez pas de la sorte, si vous saviez.

Et comme Jehan Boutefoy, pour un encouragement, passait d'un geste fraternel le bras autour de son épaule, l'enfant lui confia, d'une traite, que Gilles avait décidé sa mère à l'accompagner à Sours, dans le but d'intervenir au moment même où les Templiers accueilleraient Hanz dans leur Ordre...

— J'ai surpris sa conversation... C'est le diable! Il a empli de fiel le cœur de maman. Faites-le jeter en prison, je vous en conjure! J'ai peur de cette course à travers la nuit...

— Quelle course?

— A cheval, pensez donc! Lui, sur une bête; maman et moi sur l'autre...

— Tu crois?...

— Nous devons sortir de la ville par un souterrain, puis remonter à l'air en pleine campagne...

— Et ta mère consent à cela?...

— Oh! messire..., je ne la reconnais plus!... N'exige-t-elle pas de moi que je jure, devant les chevaliers du Temple, que le baron d'Ingelheim est mon père!...

— Seigneur, ayez pitié d'elle! marmonna le verrier.

Il comprenait le plan de Gilles, à présent. L'astucieux bateleur avait convaincu Ameline de s'introduire subrepticement dans la commanderie, et de pousser son fils devant elle en criant: « Haro! » pour empêcher la réception du profès... Quel risque! Mais, à cause de sa hardiesse même, la tentative pouvait réussir...

— Je n'ai pas dormi, balbutia Tristan.

Boutefoy regarda l'enfant. Il avait raison: l'homme qui avait conçu cette machination était le diable... Mais que faire?

— Oui, que faire?... dit-il tout haut.

— Me garder! Me cacher jusqu'à demain, messire! s'écria Tristan qui s'arrêta de marcher pour se cramponner au bras de son compagnon. Je ne veux pas aller là-bas! Je ne veux pas descendre dans ce souterrain... Qui sait si ce mauvais homme n'a pas l'intention de nous égorger?...

Jehan Boutefoy secoua la tête.

— Non, fit-il, il ne vous tuera point. Ce n'est pas son intérêt.

Et tout à coup, l'image de Perrot, le malheureux fils de Maître Simon Goulet, surgit dans son souvenir. Personne n'avait vu le jeune homme sortir de la ville, le soir où il avait été étranglé... Ce souterrain, dont les paroles

de Tristan venaient de lui révéler l'existence, ne l'avait-il pas emprunté pour se rendre à la grotte de Lèves?... Le verrier se signa en frissonnant:

— Tristan, dit-il, il faut demander conseil à la Vierge. Entrons dans la cathédrale, nous prierons ensemble.

Ils débouchaient de la rue Porte-Neuve, et le monument, au pied duquel un groupe d'ouvriers travaillaient, fermait le ciel de sa masse grandiose, toute blonde sous la clarté déclinante du soleil.

— Messire..., balbutia l'enfant, en s'arrêtant pour la seconde fois, il faut que je vous dise...

Une rougeur s'était répandue sur son visage, et Boutefoy, qui avait pris sa main, la sentit frémir dans la sienne.

— Quoi? demanda-t-il doucement.

— La Vierge...

— Ah! oui, tu m'as dit, il y a un instant, qu'Elle s'était montrée à toi, cette nuit. Eh bien?...

— Eh bien! (il m'en coûte gros de vous avouer cela) comme je lui faisais part de mes inquiétudes, elle n'a pas paru s'émouvoir. Elle a souri...

— Elle a souri! répéta Boutefoy, en souriant lui-même. Elle te protège, assurément. Tu ne devrais plus avoir peur...

Un calme profond emplissait l'immense nef, presque déserte, à cette heure de l'après-midi. Les quelques silhouettes, éparses et ramassées sur elles-mêmes, que l'on distinguait dans la pénombre, ne semblaient là que pour en faire sentir davantage le recueillement.

Jehan Boutefoy tendit à Tristan ses doigts humectés d'un peu d'eau bénite; puis il alla s'agenouiller sous l'arc du jubé, dans l'axe même de cette étonnante sculpture qui représente Marie, couchée de côté sur son lit de douleur, et effleurant à peine, de l'index et du médium de sa main gauche, l'enfant divin, emmailloté dans son berceau, entre le bœuf et l'âne...

— *Ave Maria, gratia plena...*

...Quand il sortit, on plantait déjà les cierges sur les chariots pour les hymnes qu'on chantait la nuit.

Il dit, comme ils approchaient du couvent des Augustines:

— Tu vas me faire une promesse, Tristan...

— Une promesse, messire?

— Oui; celle d'obéir à ta mère, quoi qu'elle t'ordonne... Il ne t'arrivera aucun mal; je te l'affirme. J'ai vu l'aile qui est étendue sur toi. Tu diras seulement à ta mère que je sais tout; que tu m'as confié son projet, que je le blâme, mais que je ne tenterai rien, absolument rien, tu m'entends, pour l'entraver...

— Il faudra que je descende dans ce souterrain, que je chevauche dans la campagne à travers les ténèbres... Il faudra que je mente...

— Tu ne mentiras pas!

Tristan ouvrit sur son compagnon des yeux effarés. Mais Boutefoy:

— La Vierge ne te laissera pas mentir... J'ai ta parole, Tristan?

— Vous avez ma parole, messire.

Le verrier se pencha sur l'enfant et, après l'avoir baisé au front:

— Va, maintenant, dit-il. Mais n'oublie pas ceci: ma tante et moi nous prierons toute la nuit pour ta mère, dans la crypte de Notre-Dame.

XXI

LA RÉCEPTION

Trente écuyers, la torche au poing, entouraient Hanz d'Ingelheim, agenouillé sur le parvis de l'église de la Commanderie, quand Gilles, Ameline et Tristan, grâce à la complicité d'un palefrenier, s'introduisirent dans l'enclos par une petite porte ouvrant en pleine campagne.

A la sortie du souterrain qu'ils avaient emprunté pour se glisser hors de la ville de Chartres, ils avaient trouvé le marchand de bois merrain Couart, qui les attendait avec deux chevaux: un pour le bateleur, un pour la jeune femme et son fils, et ils avaient franchi d'une traite les quatre lieues qui séparent de Sours les abords de Lèves.

La nuit régnait; une nuit sans lune, et — au-delà du cercle lumineux, mais coiffé d'une épaisse calotte de fumée, que formaient les gens d'armes du Temple — une foule de serfs se pressait, en silence, agitée cependant de frémissements qui faisaient qu'il émanait d'elle une sorte d'oraison ou comme un sourd enthousiasme religieux.

Tristan grelottait non de froid, mais de peur sous la chlamyde bordée de fourrure dont il était enveloppé, et s'accrochait de toutes ses forces à la robe de sa mère. Elle, grimpée sur la souche d'un arbre abattu récemment, regardait le chevalier avec une avidité qui la faisait tendre le cou. Gilles, la masquant à demi de son corps, attendait, les lèvres pincées.

Les trois cloches du clocher-pignon de l'église se mirent à sonner l'une après l'autre, à intervalles égaux, et comme les vibrations de la dernière s'évanouissaient dans les ténèbres, trois prud'hommes choisis parmi les plus anciens de la Commanderie, parurent, revêtus du manteau blanc de l'Ordre, au haut des marches du portail. Celui qui se trouvait placé au milieu, s'étant avancé d'un pas, dit à Hanz d'une voix grave:

— Beau seigneur, le chapitre qui s'est rassemblé dans la salle capitulaire attenante à cette église nous a délégués vers vous pour savoir, de votre bouche, si vous désirez prendre rang parmi nous.

« Beau seigneur, demandez-vous à entrer dans notre compagnie? »

— Oui, sire, répondit Hanz, s'il plâît a Dieu.

Et les trois Templiers rentrèrent dans l'église.

Le chevalier avait été averti du cérémonial. Mais, armé qu'il était de pied en cap, l'épée au côté, et le front, la nuque et les oreilles cachés par le haubert, c'était avec ferveur qu'il priait, les doigts joints dans les mailles de fer de ses gantelets.

Hervé avait eu beau lui affirmer que son élection était chose assurée, il appréhendait, dans l'intime de son âme, que la majorité des miliciens ne se mît pas d'accord pour l'accueillir. Qu'adviendrait-il, s'il se trouvait quelques

jaloux pour lui faire grief de n'avoir subi aucune des épreuves imposées d'ordinaire aux postulants? On lui avait, par faveur spéciale il est vrai, évité les privations, épargné les vexations que l'on inflige à ceux-ci, pour humilier leur superbe; et il se reprochait, comme une faute, d'avoir accepté un traitement exceptionnel...

Les cloches sonnèrent de nouveau et les Templiers reparurent.

— Beau seigneur, dit cette fois celui qui était placé à droite, aucun des membres du chapitre ne s'étant trouvé qui connût en vous quelque chose qui vous empêchât d'être un frère selon la règle, le Grand-Maître nous a délégués vers vous pour savoir de votre bouche s'il est bien vrai que vous désirez prendre rang parmi nous!

« Beau seigneur, demandez-vous à entrer dans notre compagnie? »

— Oui, sire, répondit Hanz, s'il plaît à Dieu!

Et les trois Templiers rentrèrent dans l'église.

— Allons-nous-en, mère!... supplia Tristan d'une voix étouffée.

Mais Ameline serra si nerveusement sa main, qu'elle tenait dans la sienne, qu'il ne put retenir un cri de douleur.

Gilles se tourna vers l'enfant, l'air courroucé:

— Tais-toi, fit-il, si tu ne veux nous perdre!

Le spectacle du chevalier à genoux, au milieu de ces hommes casqués dont les grands corps enveloppés de drap brun se doublaient d'ombres fantastiques, sous la flamme des torches, épouvantait Tristan.

Il redoutait le pire, en dépit de l'assurance que lui avait donnée son ami Boutefoy, qu'il était sous la protection de la Vierge. Ses regards ne cessaient d'aller et venir de sa mère à Hanz et de Gilles à sa mère.

Serré contre elle, il la sentait raidie par l'attention, et il souhaitait ardemment qu'elle se détendît, devînt molle et douce, comme il se souvenait qu'elle était quand il se blottissait dans sa poitrine et qu'elle lui caressait la tête...

Elle, au contraire, si elle évoquait, en le comparant à

celui qu'elle avait devant les yeux, le Hanz des jours de bonheur, c'était pour se convaincre qu'elle ne lui avait jamais connu cet air, ensemble extatique et anxieux. De quelles profondeurs secrètes de son cœur émergeait l'espoir qui l'incitait à courber le front de la sorte? Où puisait-il cette volonté patiente, obstinée, qu'elle devinait sous la résignation de son attitude et qui allumait dans ses regards un éclat fiévreux?

Elle avait ignoré, même aux heures les plus hautes de leur amour, la personnalité passionnée qu'il lui révélait. Un frisson glacé lui courut par tout le corps. Elle se secoua et, sentant qu'elle sombrait dans le découragement, fixa avec plus de force, comme le noyé se cramponne à l'appui qui lui manque, les yeux sur le chevalier.

Les cloches tintèrent pour la troisième fois, et, les Templiers ayant reparu, ce fut au tour de celui de gauche de dire à Hanz:

— Beau Seigneur, nous voici derechef devant vous. Mais avant de vous demander de nouveau si vous avez toujours l'intention d'entrer dans notre compagnie, il faut que je vous fasse savoir comme est rude et pénible la vie à laquelle vous allez vous vouer.

» Réfléchissez qu'en sollicitant de prendre rang parmi nous, vous requérez une grande chose, car de notre Ordre vous ne voyez que l'écorce qui est au dehors. Vous nous voyez avoir de beaux chevaux, de beaux harnais, de beaux habits, mais vous qui êtes maître de vous-même, il vous faudra devenir serf d'autrui. Vous ne ferez jamais ce que vous désirerez, car si vous voulez résider en la terre qui est en deçà des mers, l'on vous mandera en celle qui est par delà. Si vous voulez être en celle de Syrie, on vous ordonnera de partir pour celle de Tripoli, ou l'on vous expédiera en Pouille, en Sicile ou en Lombardie.

» Et si vous voulez dormir, on vous fera veiller; et si vous voulez quelquefois veiller, on vous commandera d'aller vous reposer dans votre lit...

» Beau Seigneur, croyez-vous que vous serez capable de souffrir toutes ces rigueurs? »

— Oui, sire, répondit Hanz, s'il plaît à Dieu!

— Attention!... murmura Gilles en s'avançant.

— Sachez beau Seigneur, reprit le Templier, que vous ne devez point requérir la compagnie de la Maison pour avoir seigneuries, honneurs et richesses, ni aise de votre corps, mais pour trois choses:

» Eviter et fuir les péchés de ce monde — servir Notre Seigneur — être pauvre et faire pénitence pour le salut de votre âme. Y êtes-vous décidé?

— Oui, sire, s'il plaît à Dieu!

Hanz avait redressé la tête avec défi, et, comme la torche d'un des écuyers de la milice éclairait en plein son visage, Ameline fut frappée par la hardiesse qui en avivait l'expression mystique.

— Ma vengeance!... dit à mi-voix la jeune femme. Mais il lui sembla que c'était une autre qui parlait. Sa résolution s'en allait d'elle, comme le sang d'un blessé à mort. Des larmes coulèrent sur ses joues.

— Beau Seigneur, disait le Templier, avant de vous conduire devant le Chapitre qui vous fera prêter serment sur l'Evangile, je vous demande de répondre avec franchise aux questions suivantes:

— N'avez-vous ni épouse, ni fiancée?...

— Suivez-moi, dame Ameline! s'écria Gilles; et sans attendre que la jeune femme obéît à son injonction, il bondit, la main haute, vers les gens d'armes, en bousculant les domestiques qui le séparaient d'eux.

— Haro sur cet homme! Il est félon!

Une clameur s'éleva de la foule, dont un brusque remous avait rompu les rangs. Gilles, contre les écuyers qui lui barraient le passage, se démenait comme un diable en hurlant:

— Qu'on m'écoute! J'en jure par le Christ! Et je consens qu'on me tue sur place, comme un chien galeux, si je ne dis pas la vérité: cet homme est indigne d'entrer dans la Sainte Milice! Non seulement il est marié, mais

il a un fils... Viens, Tristan! Venez, dame Ameline! s'écria-t-il. Venez le confondre! Venez!...

Mais sa voix se perdit sous les protestations des serviteurs et des écuyers de la Commanderie.

— Dame Ameline!

Elle ne l'entendait plus. Au lieu de le suivre, dès le geste qu'il avait fait pour s'opposer à la réception de Hanz, une force mystérieuse l'avait tirée en arrière, et elle fuyait à toutes jambes, entraînant son fils vers la porte par où elle était entrée.

Tout en courant, elle jetait parfois un regard par-dessus son épaule et elle reçut un coup au cœur, quand elle vit Gilles, qui avait tournoyé sur lui-même comme un fétu dans un tourbillon, parmi les gens d'armes, s'abattre sous les lances dont ils le frappaient.

Elle atteignit les chevaux que le bateleur avait attachés à la branche d'un arbre et se signa, avant d'installer Tristan sur sa monture. Puis, s'étant mise en selle à son tour, elle reconnut de loin Hanz, qui, entre deux rangs de torches alignées, gravissait avec une lenteur solennelle les degrés de l'église.

— C'est fini, dit-elle dans un sanglot.

Elle talonna les flancs de sa bête. Ses bras enveloppaient Tristan, penché sur l'encolure et qu'elle entendait prier à voix basse.

Elle avait hâte de s'éloigner. Atteindre la ville! L'atteindre le plus tôt possible! Pourquoi? Elle ne savait... Mais, à aucun prix, elle ne se fût résignée à attendre le jour, pour en franchir les murs, et le vent de la course, en glissant le long de son corps, la glaçait jusqu'à l'âme.

Elle revoyait avec une hallucinante précision la face illuminée de Hanz, à laquelle se substituait aussitôt le mince visage de Gilles.

— Le malheureux! Le malheureux!... répétait-elle. Il s'est sacrifié, lui aussi. Ils l'ont tué, sans doute. Mais moi? Moi?...

Quand elle fut à l'endroit où Couart les avait attendus, à la sortie du souterrain, une angoisse la poignit: comment reconnaître, au milieu de ce chaotique éboulis de

rochers, à quelle place débouchait la cheminée de la galerie?... Elle mit pied à terre et aida Tristan à descendre.

L'enfant s'orientait. Sous l'influence de l'effroi qui avivait la lucidité de son esprit, il avait regardé les choses avec une intensité telle que leurs formes demeuraient aussi nettes dans sa mémoire qu'à l'instant où elles s'y étaient gravées. Il chuchota:

— C'est là! en montrant à sa mère un étroit sentier en pente qui se glissait entre deux blocs de granit.

— Viens! ordonna-t-elle d'un ton sec.

Mais il hésitait et elle dut s'engager la première dans le boyau, où ses pieds tâtonnèrent pour retrouver le dernier échelon de l'échelle de siège qu'elle avait gravie.

Elle entendait son fils souffler derrière elle et claquer des dents.

— J'ai peur...

— Suis-moi! dit-elle avec le même irrésistible accent.

Ils marchèrent. Avec des hésitations qui les faisaient trébucher tous les cinq ou six pas, ils avançaient si lentement que l'impression qu'ils éprouvaient d'accomplir une tâche interminable leur était plus pénible qu'aucune fatigue.

L'obscurité rendait insidieux le silence dans l'odeur humide qui suintait des murs.

— J'étouffe, mère... se plaignit Tristan. Et si nous cheminions dans le mauvais sens?

Elle ne répondit pas; mais accéléra son allure. Cette force l'entraînait, qui tout à l'heure l'avait empêchée d'obéir à l'appel de Gilles. Elle allait, comme si elle eût été attendue quelque part, et qu'il dépendît de plus que de sa vie d'être exacte à ce rendez-vous.

Mais, bientôt, elle poussa un cri. Comme la galerie, qui obliquait à gauche, avait brisé son élan, elle aperçut à quelques toises une colonne de lumière.

Elle courut presque et atteignit la porte entrebâillée de la poterne par où l'on accédait dans la cave du marchand de bois merrain.

Une torche y flambait, fichée dans le sol.

— Chut! fit Ameline en se tournant vers son fils.

Elle monta doucement l'escalier qu'elle avait descendu quelques heures plus tôt, et, soulevant à demi la lourde trappe qui le dissimulait, se glissa dans l'arrière-boutique.

Tristan l'avait suivie; mais elle demeurait allongée sur le carrelage, n'osant se redresser, car à deux pas d'elle, assis sur un escabeau, le visage au creux du coude, et le coude sur une table où brûlait une lampe, le bossu dormait.

— Je ne puis rester là, pourtant, se dit-elle. Tant pis!

Elle se leva et, Couart ayant fait un mouvement, s'immobilisa aussitôt.

Elle attendit quelques secondes, puis tendit la main à Tristan. L'enfant fut debout à son tour.

...Gagner la sortie. Fuir... Elle risqua un pas; puis un autre; un autre encore... Le marchand geignit comme font les dormeurs quand leur sens perçoit un bruit qui n'arrive pas jusqu'à leur conscience. Mais l'enfant, dans sa hâte d'échapper à la terreur qui le mettait au supplice, avait bondi sur le loquet. Il le souleva sans précaution et le bossu, réveillé en sursaut, étendit les bras d'un geste instinctif et saisit la jeune femme à pleins doigts par la robe.

— Gilles? demanda-t-il, en roulant des yeux égarés. Où est Gilles?

— Laissez-moi passer!

— Ah! Et mes chevaux?... Qu'en avez-vous fait? Pourquoi Gilles n'est-il pas là? Que lui est-il advenu?...

Il avait quitté son siège et se tenait, maintenant, tout contre Ameline. La méfiance luisait dans son regard. Il ricana, l'air cruel.

— Mes chevaux? Où les as-tu abandonnés? Répondras-tu, fille de chienne?

Ameline, les sourcils froncés, rassembla ses forces, et détacha si violemment d'elle le petit homme d'une bourrade qu'il alla buter contre la table, l'entraînant avec la lampe dans sa chute.

Tristan était déjà dans la rue. La jeune femme le re-

joignit, juste pour l'accoter à la muraille, la paume sur sa bouche.

Les dix hommes du guet faisaient leur ronde avec des lanternes au bout de longues piques.

Quand le dernier eut franchi l'angle de la place, Ameline reprit Tristan par la main et se mit à courir.

Elle ne s'arrêta que devant Notre-Dame, rassurée par la tranquille majesté de cette masse de pierres, qui montait vers le ciel noir d'un mouvement si sûr et si aisé. La grand'nef du monde! C'était là qu'elle avait cherché refuge, quand elle avait craint la rencontre d'Ulric Werner. Là, sans doute, que la puissance mystérieuse qui l'avait tout à l'heure tirée en arrière, avait voulu qu'elle se rendît...

Elle dépassa le clocher sud, dont la pointe se perdait dans l'obscurité, et longea les échafaudages qui se développaient au delà du transept. Mais elle savait ce qu'elle cherchait: une ouverture entre deux planches.

L'ayant trouvée, elle s'insinua de côté dans la cathédrale et la remonta jusqu'au pied de la tour du nord, toujours suivie par Tristan; puis elle s'enfonça dans la crypte, sans voir que son fils la quittait pour aller se jeter en sanglotant dans les bras de Jehan Boutefoy qui, debout contre un pilier, semblait l'attendre. Elle marcha tout droit vers la chapelle, décorée de fresques pâles, où était la statue en bois de la Vierge et où la prière l'avait fuie, l'été dernier...

La même lampe brûlait, au-dessus de l'autel.

— C'est moi, Mère, qui ai refusé votre Grâce! balbutia-t-elle, en tombant à genoux. Daignez pardonner à une pécheresse indigne! Accueillez-la dans votre sein! Recevez le don très humble de son amour! Vous le savez: ce n'était point la folie de mon corps qui m'attachait à lui. Ce que je désirais seulement, c'était qu'il consentît à souffrir ma tendresse... Il l'a repoussée, et je ploie sous ce fardeau trop lourd. Il m'accable. J'étouffe! Mère, je veux vous aimer comme il n'est pas possible d'aimer humainement quelqu'un. Vous connaissez mon cœur. Je le répands à vos pieds. Cet amour qui était trop grand pour

mon ami, quelle chose infime pour vous! Mais ne le refusez pas à votre tour, pour me punir, comme il l'a refusé, j'ignore si c'est par égoïsme ou par lâcheté ou parce qu'il avait un don à faire, lui aussi, à Votre Fils, et peut-être à Dieu!... Mère, la seule raison d'être de la pécheresse qui vous implore est son amour. Mère très indulgente, Mère très bonne, exaucez-la!

...Derrière l'autel, une lueur s'était éveillée. Elle s'allongea quelques secondes sur les dalles, puis s'évanouit.

C'étaient les hommes du guet dont la ronde, en contournant le chevet de la cathédrale, avaient éclairé du feu de ses lanternes le vitrail de saint Jean-Baptiste.

JOHN CHARPENTIER.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Aurel: *Opinions morales et esthétiques.* I. *La Vie et ses rongeurs,* Albert Messein. — Edmond Pilon: *Dans le buisson des Lettres, Portraits et Souvenirs,* Albert Messein. — Gérard-Gailly: *Autour de Gustave Flaubert, Les Véhémences de Louise Colet,* Mercure de France. — Mario Turiello: *Ab imo pectore,* un livre précieux.

Mme Aurel nous apporte le premier tome de ses *Opinions Morales et esthétiques* sous un titre un peu énigmatique: **La Vie et ses Rongeurs.** Dans ce recueil d'articles variés, il est naturellement question de beaucoup de choses. On y parle de la littérature, de la critique, de la poésie, de l'amour, du cinéma, de l'éducation sexuelle, de gens divers dont les uns sont fort connus et les autres fort inconnus, et Mme Aurel, à l'occasion, nous donne sur elle-même des indications assez piquantes. Il faut croire que le ciel l'avait dotée d'une nature généreuse, puisqu'au temps où elle était jeune fille elle songeait à céder les hommes qui la cherchaient à ses amies qui souffraient de ne pas se marier. Voilà un trait de sublime féminin qui mérite d'être retenu. On demanda un jour à Mme Aurel comment naissent ses livres. Elle répondit: « Je ne suis que femme; je ne trouve rien qu'en riposte à l'homme cher. » Un trait à la fois modeste et pénétrant et qui éclaire la manière créatrice propre à l'esprit féminin. Quant à l'idéal de livre que rêverait Mme Aurel, cette phrase le révèle, tout en vous donnant un échantillon de sa manière:

Le seul livre qui mériterait ce nom et qui vaudrait la peine d'être écrit est celui dont nul ne supporterait la lecture, tant il nous écorcherait vifs de toute habitude de sentir, de penser, qui raclerait nos reins de toute illusion pour parvenir en outre aux

possibilités de l'homme qui *ne se ment plus,* afin d'arriver aux moëlles du réel et de la vérité.

Voilà qui ferait rêver de livres âpres, cruels, et sans ménagements. Il faut de ces livres-là. Mais pourquoi Mme Aurel m'apporte-t-elle une déception en formulant contre Baudelaire un réquisitoire assez violent, alors que Baudelaire est précisément le poète qui nous a jeté le livre conforme à l'idéal qu'elle a formulé? Qui n'a pas ses contradictions! Nous en avons tous notre lot, et il se peut que nous en vivions. On ne peut qu'approuver Mme Aurel lorsqu'elle demande à un écrivain de faire son livre à lui, son livre nécessaire et qui, du coup, sera peut-être le livre le plus utile aux autres. On lit également avec intérêt ses remarques sur cette infidélité au plan prémédité qu'apporte l'œuvre se créant selon ses rythmes mêmes de vie.

Les pages les plus vives du livre sont dirigées contre l'état présent de la critique. Ce réquisitoire mérite d'être lu. Il n'y a aucune raison pour que la critique ne soit pas une chose critiquée. Comme tout ce qui est vivant, elle en tire bénéfice. J'aimerais qu'on sortît un peu sur ce point des généralités. Le meilleur moyen de montrer à la critique d'une époque ses erreurs et ses défaillances, c'est de lui indiquer en termes très nets les livres de qualité qu'elle a négligés. Cette méthode est simple, elle est peu originale, elle serait peut-être efficace.

Mme Aurel aime fort les poètes. Elle a raison et il faut la louer d'être toujours prête à les louer. On prend plaisir à lire les pages où elle présente les longs efforts qu'elle leur a consacrés. Si elle a fondé son célèbre salon, c'est pour mettre en lumière ceux d'entre eux qui en valaient la peine. Qu'on ne vienne pas lui dire que nous manquons de bons poètes, elle croit en connaître des centaines et des centaines! Elle pense d'ailleurs que remettre en honneur la poésie et les poètes est une des tâches essentielles du moment où nous vivons. A la femme d'apporter à cette tâche urgente toute sa ténacité et toute la puissance de son charme:

Les hommes de ce nouvel âge du fer et de la machine ont laissé tomber à terre les forces de poésie, celles qui seules pouvaient

lutter contre le règne du mufle, contre celui du requin, du butor, du vautour.

Mais pourquoi Mme Aurel croit-elle que la ferveur pour la poésie doive exclure l'ironie? Renan affirmait que s'il se crée pour notre époque un poème de même signification que la *Divine Comédie* pour le moyen âge, l'ironie y aurait sa part.

§

M. Edmond Pilon nous présente ainsi son livre (**Dans le Buisson des Livres, Portraits et Souvenirs) :**

Qu'on imagine une campagne assez étendue, un grand ciel, un chemin qui coupe, une prairie verdoyante et, sur le côté, un buisson chargé d'ajoncs, de ronces, où perce l'airelle aux fruits noirs, un taillis enfin un peu sauvage, à la façon de ceux que Ruysdaël a peints, d'une tonalité chaude, et plein de pittoresque, de caprice, ce serait assez l'image de ce livre, un livre où il y a des portraits, des vues rustiques, des maisons de poètes, des châteaux comme ceux de Shakespeare et de Nerval, c'est-à-dire qui ne sont pas de ce monde. Et ce serait aussi l'image de certains paysages de chez nous, des paysages dont l'abord est irrégulier mais où il y a une avenue droite et qui conduit à un domaine du temps de Mansard, entouré de jardins à la française, d'un dessin noble et de grand air.

Ces études littéraires de M. Pilon révèlent un agrément très délicat où se mêlent de la tendresse, de la fraîcheur, de la rêverie et un joli sens des nuances. M. Pilon se complaît à évoquer les paysages harmonieux où la grâce épouse le sourire, où l'harmonie rencontre la finesse. Ainsi tels sites aimés de Ronsard, ainsi les coins de Touraine que hantaient les songes ironiques d'Anatole France. Lorsqu'il nous présente une âme d'écrivain, c'est encore un paysage que M. Pilon fait vivre sous nos yeux. Ce qui l'intéresse avant tout dans une âme créatrice, c'est la zone qui appartient au royaume de chimère, au monde de féerie, à des ciels mystérieux de rêve. On pourrait dire que M. Pilon cherche dans chaque âme, comme son essence la plus précieuse, sa part de songe et son message de féerie, ce qu'il nomme « ces sortes de chimères où nous nous complaisons, d'illusoires contrées où il

nous arrive de vivre en dehors de la vie ». On comprend qu'il se délecte à nous conduire dans l'esprit de M. de Banville qui disait: « Je n'ai souci que de chimères. » On comprend que, s'il rencontre Barrès, il mette l'accent sur ce qu'il devait aux Fées. Parmi les écrivains modernes, le goût de M. Pilon se porte sur certains qui ont l'air de ne point poser sur la terre, tant ils sont faits de musique, de poésie, d'essor et de rêverie. Il aime Jean de Tinan impertinent, fantaisiste, doué de subtilité et d'humour; il aime Toulet dans l'accord d'une sensibilité délicate et du persiflage qui la voile. Il s'émeut sur Deubel que M. Léon Bocquet dénomme si justement « le Roi de Chimérie ». Et ce sont des pages vraiment émues qu'il consacre à cet Alain Fournier dont *Le Grand Meaulnes* l'a vraiment enchanté. En esquissant le portrait d'Alain Fournier, c'est bel et bien les traits d'une famille de poètes que se plaît à évoquer M. Pilon.

§

M. Gérard-Gailly, à qui nous devons de si curieux livres sur les amours de Flaubert, ajoute à ses ingénieuses recherches un nouveau livre (**Autour de Gustave Flaubert, les véhémences de Louise Colet**). Cette célèbre Mégère des Lettres était fort belle, son inspiration était abondante et elle eut le génie de suppléer à des œuvres éphémères par des amours inoubliables avec de grands hommes de lettres. C'est naturellement sa liaison avec Flaubert qui l'impose encore aujourd'hui à l'attention. Cette Muse fut une mendiante jamais lassée, et ce qu'elle réussit à obtenir des gouvernements successifs comme pensions, subventions, secours, atteint un total qui confond l'imagination. On sait gré à M. Gérard-Gailly d'avoir établi ces comptes avec minutie. Il y a là un prétexte à des méditations fort édifiantes. Louise Colet se fit allouer plus d'un demi-million de notre monnaie actuelle! Allez dire après cela que les Lettres n'ont pas été encouragées au XIXe siècle! A ces avantages en espèce, Louise Colet ajouta les distinctions honorifiques les plus enviées. Elle eut (fait unique) quatre fois le grand prix de Poésie de l'Académie française. Ce fut Victor Cousin, l'amant le plus influent de Louise Colet, qui sut tout particulièrement faire dériver les fonds publics vers sa maîtresse en guise de rétribution. Et son influence

sur l'Académie contribua plus que toute autre à faire couronner par la docte compagnie cette femme inspirée. C'est une des belles bouffonneries du XIX[e] siècle. D'autant plus divertissante que ceci se passait au plus beau temps de la gravité bourgeoise, Victor Cousin étant d'ailleurs l'apôtre d'une morale spiritualiste très pure et très exigeante. A la doctrine éclectique, les amours de Victor Cousin ne sont pas un petit ornement. Il réussit même à faire octroyer un emploi rémunérateur au mari de cette blonde Muse qui savait jouer non seulement de la lyre, mais aussi de l'injure et du couteau. M. Gérard-Gailly vous renseignera avec force détails sur ces histoires savoureuses. En étudiant avec zèle l'histoire des pensions allouées à Louise Colet, il a découvert un nouvel amant à la poétesse accueillante, et ce serait Champfleury, qui avait succédé à Balzac dans les bras de Mme Hanska et succéda à Flaubert dans les bras de Louise Colet. En bref, un homme né pour liquider certain genre de successions. Chacun a son destin.

Aux relations de Flaubert et de Louise Colet, M. Gérard-Gailly consacre une bonne part de son livre. Ce sont choses qui intéressent tous les lettrés et l'on prend plaisir à voir se composer ce curieux caractère de femme, qui portait tout à la fois un orgueilleux sentiment de sa dignité et une ténacité infatigable à quémander par tous les moyens. Une femme avide, ardente, dominatrice et aussi acariâtre que belle. L'esprit, tout comme celui de Victor Cousin, perpétuellement enfiévré par la passion de l'idéal, et, dans la vie pratique, l'intrigue et l'aventure. Ajoutez un appétit de vengeance qui la poussa dans certains cas à des actions peu avouables, ce qui ne l'empêchait pas de se concevoir toujours sous l'aspect du sublime. Ajoutez encore une imagination qui déformait tous les événements passés au gré des circonstances et d'une manière presque inconsciente, et vous conviendrez que cette femme méritait d'être étudiée. M. Gérard-Gailly nous la présente d'une manière alerte, qui rencontre parfois une note d'humour qui n'est pas déplacée.

§

M. Mario Turiello (**Ab imo pectore**) est un homme qui essaie de voir clair. Cette tendance n'est plus à la mode, et

s'il est un trait de caractère unanimement haï de notre époque, c'est la lucidité. En ces temps délicieux, l'effort vers la parfaite lucidité entraînerait vite une mise hors la loi fort convenable. La chose est d'autant plus curieuse que, depuis l'an 14, toutes possibilités ont été vraiment offertes à chacun pour qu'il puisse constater ce qui s'abrite derrière toutes les apparence. Mais l'homme est ainsi fait qu'il ne cesse de clamer son amour pour la vérité en général, alors qu'il la hait mortellement lorsqu'elle lui apparaît dans les cas particuliers. M. Mario Turiello nous dit de ses pensées: « Il n'y en a peut-être pas une seule d'encourageante, de riante, d'aimable. » Il s'engage assez souvent dans des directions intéressantes; un peu plus de mordant çà et là ne me déplairait pas.

Je suis convaincu, certes, que c'est l'ennui, nous dit M. Turiello, qui a amené le drame de 1914-1918. C'est accorder beaucoup à ceux qui revendiquent volontiers le rôle immense que ce sentiment joue dans les choses de ce monde; mais ce n'est pas exagérer du tout. Ça allait trop bien partout au commencement du siècle, quoiqu'on se plaignît souvent, et ni le bonheur ni la prospérité ne sont l'affaire de la piteuse humanité.

On s'ennuie incomparablement moins depuis 1914...

Et voici une raison pour ramener quelques âmes vers le goût de la bonté:

La bonté est avant tout de l'originalité; moins on la verra pratiquer, plus on en sera convaincu. Et l'étonnement, la méfiance qu'elle inspire, suffiraient à en faire foi. La cultiver, s'y entêter, c'est donc échapper à la banalité.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Cécile Périn: *Dicté par une Ombre,* « le Divan ». — Violette Rieder: *Les Fiancées,* « éditions du Trident ». — Charle-Auvrey : *Météores,* « la Caravelle ». — Renée Jardin: *Comme la Mer,* Corréa. — Jeanne Blin-Lefebvre: *Le Cœur Exagéré,* « Société Littéraire du Maine ».

Je ne sais d'obligation plus pénible pour un critique. Un poète à qui j'ai manifesté maintes fois une sympathie, de l'admiration; une femme dont je respecte les sentiments, la tristesse douloureuse, la sincérité inaltérable, dans le deuil, la résignation, l'espoir qui se survit, en proie au conflit éternel

entre les ténèbres du monde extérieur et la lumière intérieure; je la connais, j'ai apprécié ses qualités et son mérite; elle m'a tendu en amie la main, elle m'a honoré de son amitié. Depuis *les Pas légers* qu'elle a publiés en 1907, ses poèmes recueillis successivement, *La Pelouse, les Captives* et *les Ombres Heureuses* — qui sont, je crois bien, les deux volumes les plus remarquables qu'elle ait produits, — puis *Finistère, Océan, la Féerie Provençale* (1930), m'ont toujours intéressé, touché, retenu. Je voyais en Mme Cécile Périn un de nos meilleurs poètes parmi les femmes, avec des qualités essentiellement féminines de sensibilité, de spontanéité soumise avec quelque impatience à la rigueur plus ou moins resserrée de lois plutôt admises en tant qu'usage consacré que par une acceptation réfléchie ou enthousiaste de son esprit: poète d'instinct plutôt que de volonté, mais suffisamment personnel, ce qui est déjà bien rare. Je ne me serais jamais attendu à voir Mme Cécile Périn risquer la gageure de son recueil nouveau **Dicté par une Ombre,** où je crains bien qu'elle se soit méprise sur ce qu'il lui était possible de faire. Si dur que cela soit, je me vois contraint de le lui dire, puisque, à lire et à relire la série des sonnets qu'elle a groupés ici, ma conviction s'en est accrue. Le sonnet impose sa forme stricte qu'il faut accepter tout entière, qu'il faut complètement s'assimiler et parvenir à dominer de sa maîtrise d'artisan en la marquant de son originalité propre. Surtout il faut plier, assouplir sa pensée, la matière, la substance de sa pensée jusqu'à la condenser en l'étroit espace de quatorze vers; il ne faut sous aucun prétexte qu'elle demeure flottante dans un cadre trop large, il ne faut pas qu'en aucun point elle déborde ce cadre. Qu'une dextérité de virtuose rompu aux difficultés de la technique soit à la base, je ne songe pas à le nier, mais le vrai sonnettiste s'en joue à son gré et l'habileté qui lui est indispensable se subordonne à ses desseins, disparaît dans la perfection de l'ouvrage qu'il accomplit. L'erreur consiste à s'imaginer qu'on donne l'illusion du concentré, du concis, simplement parce que l'on fait court. Non. Il y a des sonnets diffus et prolongés sans raison; *la Colère de Samson* d'Alfred de Vigny, — 136 vers — est un poème concis.

Peut-être n'est-il pas un des sonnets rassemblés dans ce

livre qui ne commence bien, qui ne renferme des vers gracieux ou profonds, bien venus ; il n'en est pas un seul qui se complète sans déchet ou se suffise pleinement. Lamartine, prétend-on, professait qu'il suffit de lire le dernier vers d'un sonnet, tant il est essentiel qu'il s'y trouve résumé. Mme Périn ne s'est point arrêtée à cette opinion paradoxale qui, comme il arrive à maint paradoxe, enferme en soi une grande part de vérité. Le dernier vers culmine dans le sonnet plus qu'en toute autre composition poétique, mais, en outre, chacune des parties qui entrent dans la composition d'un sonnet a sa valeur d'expression, sa raison d'être à sa place, et doit remplir son rôle. Rien ne peut être négligé; rien indifférent, indécis. Il ne faut pas se laisser duper aux rimes apparemment relâchées d'un Musset, aux formes irrégulières agréables à Baudelaire; un art de suprême maîtrise est à l'origine, qu'on se le persuade, de tels abandons ou de telles licences. Les plus forts ont seuls le droit de s'y risquer.

Si tu le veux, jette des fleurs sur cette terre
Où tu crois que je dors, immobile et glacé;
Inscris mon nom et grave des vers sur la pierre;
Etreins mon souvenir aux limbes du passé...

Je m'arrête. Du moins dans le sonnet qui commence ainsi surprend-on l'effort de varier la coupe des vers; ce que disent les vers est dit avec une simplicité et une gravité d'accent remarquables. Mais comme sont pauvres, aux deux quatrains, ces rimes: terre-pierre-prière-solitaire; et cette cascade de participes passés: glacé-passé-trépassé (autre forme du même mot)-effacé. Quelques accents forts ou nouveaux nous arrêteront-ils à l'intérieur des vers? Quoi? « Immobile et glacé », — ou « aux limbes du passé »; « lieu solitaire, — contour effacé — retourne au néant — le plomb du cercueil »; tout cela est bien banal; redites sans recherche, intolérables dans le poème bref, qui devrait être concis. Soumettez, pour vous en convaincre, à un examen de cette sorte les *Stances* de Jean Moréas; chaque poème compte de huit à douze vers. Vous verrez de quelle trempe; ils sont pleins et disent, regorgeants, ce qu'ils veulent, tout et exactement. Et l'art est à ce prix.

Un sonnet, entre autres sonnets, car ce sont aussi des son-

nets qui composent le recueil nouveau de Mme Violette Rieder, **les Fiancées**, fixe mes préférences:

SECRÈTE

Laisse l'azur assassiner la terre blonde
Et brûler l'inutile encens,
Les forêts, sur nos cœurs, ont refermé leur onde
Où chérir les soleils absents.

Ces torrents de feuillage et la terre profonde
Baignant les racines du sang
Et la sombre senteur de ces grottes inonde
Notre âme et le monde naissant.

Si je frôlais ta chair, elle serait ces lisses
Et glacials baisers des sources aux mélisses,
La gentiane aime tes yeux,

Et mon esprit, plongeant au fond de l'ombre calme,
Caresse, balancés par un geste de palme,
Les lianes et tes cheveux.

Mme Rieder se fait un système d'avoir toujours au moins une de ces rimes qui d'un quatrain à l'autre passe du singulier au pluriel. C'est une vétille, si l'on veut; je la regrette, parce qu'elle n'apporte ni ne dérange rien. Passons. Ce sonnet est nuancé, émouvant, parfaitement équilibré. L'auteur a le sentiment d'avoir à œuvrer avec la conscience méticuleuse d'un artiste. Elle n'y réussit pas chaque fois; tantôt elle bute à des difficultés qu'elle n'a pu surmonter. Ne suffit-il qu'elle réussisse en d'autres occasions? Elle n'est jamais banale, ses vers chantent, dessinent, se colorent. C'est beaucoup.

Trois fois Charle-Auvrey, qui est le pseudonyme d'une femme, dans *Tourbillons*, dans *Passerelles* que j'ai fortement aimés, dans *Humus* qui m'a inspiré des réserves, s'est affirmée un poète extrêmement complexe et intéressant. Très lettré, très conscient, doué de possibilités les plus diverses par tempérament, Charle-Auvrey, dans ses deux premiers recueils, chantait sur un ton grave, large, profond et donnait l'espoir qu'on la verrait atteindre à de la grandeur. Depuis, et surtout dans **Météores,** le sentiment de la vanité des choses humaines et divines l'a envahie; elle ne croit plus aux suprêmes illusions, elle s'en joue, elle en rit quand elle évoque

leur ancien prestige, le goût de l'humour et de l'ironie rompt ou dément l'équilibre de ses conceptions primitives. Elle s'en laisse effleurer, elle y fait allusion. Tout cela apparaît bien lourd à son esprit, même quand le mystère l'attire; elle a hâte de s'en détourner, l'existence multiforme lui présente ses séductions. La science s'en mêle; rien n'a la durée ni l'importance de réalités éternelles. A quoi bon « traquer l'inconnu »? Du « grand Will, vieux Shakspere universel », au « triple pince-sans-rire, Cadet-Roussel », rien n'est que mots creux et sans raison, *words!... words!... words!...*

Lorsque Mlle Renée Jardin écrit le poème qui commence par ces vers:

> Secret, trésor vivant en moi comme une hostie,
> Mystérieux bonheur qui m'a toute asservie,
>
> C'est pour toi que je vis, mon Secret grave et doux
> Aliment de mon cœur, seigneur fort et jaloux...

elle impose aux élans de ses désirs, de ses aspirations, de ses regrets une discipline qui en fortifie magiquement l'expression. J'y comprends mieux le poète que lorsqu'il se livre à ses bonds fébriles, impatients, un peu désordonnés. Cela n'empêche nullement sa chanson d'être « d'un cœur sans détour »... La mer est souvent sereine; être tumultueux ne suffit pas toujours à se montrer **Comme la Mer.**

Trop direct, trop impromptu presque toujours, **le Cœur Exagéré** de Mme Jeanne Blin-Lefebvre n'ose pas assez, à mon opinion, ces grossissements, ces entassements de sensations éprouvées pour en tirer matière à l'effusion généralisée d'un sentiment moins chargé d'impressions au hasard.

> Tout s'amplifie au décor sombre
> d'un foyer vide et sans bonheur
> où le Rêve seul est lueur.

On ne peut regretter que ceci: l'auteur se méfie, ne contrôle pas assez; si la flamme agrandit l'ombre, c'est cette flamme qui suscite et soutient la poésie; le poète ne prête jamais trop de charmes à l'amour, qu'il reste, ou non, inconnu.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Gilbert de Voisins: *La vieille et ses trois*, Grasset. — Frédéric Lefèvre: *La difficulté d'être femme*, Flammarion. — Raymond Millet: *Les chemins interdits*, Alexis Redier. — Florian Parmentier: *L'abîme*, Messein. — Eugène Dabit: *Un mort tout neuf*, Gallimard. — Gabriel Chevallier: *Clochemerle*, Rieder. — Louis et René Gerriet: *La belle du hameau*, Editions des Portiques; *Le puits de la Core*, Denoël et Steele. — Maurice Fleurial: *La vie aventureuse de M. X.*, d'Hartoy.

Le récit de M. Gilbert de Voisins, **La vieille et ses trois,** est adorablement conté. Esprit, ironie, émotion, vraisemblance, fantaisie sont dosés de l'exacte façon qui doit séduire un lecteur d'aujourd'hui. L'Académie a donné à l'auteur, en 1926, son Grand Prix de littérature: ces qualités et leur opportunisme valaient cela. Vieille, moins par les ans que parce qu'elle a perdu son mari et son fils, Mme Aguilar adopte trois enfants que fit à une ouvrière du quartier du Vieux-Port, à Marseille, un des bellâtres costauds qui abondent dans ces parages, autant que la sardine. Juive, elle les fait baptiser sur le désir de la mère et confie leur éducation à un vicaire de la paroisse. Un petit coup de pouce à la crédibilité (de ceux qu'admet, qu'encourage même l'idéal académique) nous campe ce prêtre en homme supérieur. Du milieu bourgeois de chez Mme Aguilar, du pétrissage de leur maître et ami, les trois petits enfants du peuple prennent un extrême affinement. Leur père, entre temps, a épousé leur mère qu'il fait un peu se prostituer. Il la rosse aussi, comme juste (que les typographes ne me fassent pas écrire, encore une fois, comme *de* juste...). Les trois, quand ils vont voir papa-maman, s'en aperçoivent. Leur père leur paraît immonde: ils le tuent. Cette horreur est si bien amenée qu'on ne songe qu'après coup, comme l'abbé à qui les meurtriers s'en confessent, du chemin qu'on nous a fait faire pour y parvenir... Ce serait, dans un certain sens, ce déraillement d'enfants de la rue quand on les dépayse dans des salons, avec leurs instincts non amortis, *l'Etape* de M. Paul Bourget, reprise en sous-œuvre, par un maître psychologue. Mais c'est mieux, peut-être: la nocivité de la charité nourrie d'égoïsme, même quand elle paraît le plus noble. J'ignore si l'auteur a voulu cela. Voulues et réussies, du moins, sont quelques autres significations de son œuvre: les substitutions de mère sont toujours

dangereuses; certains gros vices de « milieu » font code de sauvegarde, — je veux dire qu'ils jouent même rôle conservateur que les vices plus délicats d'ailleurs; ils consolident la vie en société; enfin, sur un être sain de chez nous, d'où qu'il sorte, la seule mystique qui prenne, à l'âge des contagions, c'est la justice. (Les trois échappent à une curieuse propagande bolchévique, un des épisodes les plus heureux du livre). Marseille, à peine indiqué dans la mesure où le comportait l'action, grouille en sourdine, à l'arrière-plan. C'est d'un art réticent très fort, à moins que ce ne soit un don de plus, celui de suggérer les atmosphères.

« C'est un dur métier que d'être belle femme », disait Baudelaire. Plus généralement, M. Frédéric Lefèvre constate, lui, **La difficulté d'être femme** dans son nouveau roman. Roman, je n'irai pas jusqu'à dire à thèse, mais à idée, si la distinction est valable qu'établit naguère M. Paul Bourget entre le récit qui a pour ambition de démontrer, et celui à qui de postuler suffit... Deux amies: Gabrielle et Monique. Gabrielle est mariée à un homme timide par orgueil, et timoré, qui ne témoigne pas plus d'entrain ni d'initiative en amour que dans les affaires. Elle s'ennuie, s'étiole — mais, sur le point de saisir le bonheur qui s'offre, se sacrifie parce que le sot s'est laissé miner par imprévoyance... Monique, elle, a un amant; mais c'est un viveur égoïste, et qui lui fait payer cher — dans tous les sens du mot — le plaisir physique qu'il lui donne... Ainsi, la femme qui vit librement n'est pas plus heureuse, à tout prendre, que celle qui se résigne à son devoir ou qui observe les convenances... Ce parallélisme est un peu bien rigoureux, sinon arbitraire; mais M. Lefèvre est un habile homme, et c'est encore plus par sa foi que par son adresse qu'il arrive à nous le rendre acceptable. Sa conviction s'impose et devient vite communicative. Je crois qu'il aurait souhaité que Gabrielle suivît Pierre Lussange et connût, grâce à lui, le bel amour dont elle est digne. Mais il y a le vieux Valorin, le père si simple, si vaillant, si compréhensif de son triste mari; et c'est bien un peu pour ne pas désespérer le bonhomme qu'elle demeure au foyer. Espérons que les choses s'arrangeront de ce côté, matériellement; j'entends que le commerce des diamants reprendra. Ce commerce, M. Lefèvre

a, cette fois, renoncé à ses fortes peintures campagnardes, pour le décrire. Il y a, de ce fait, un roman de mœurs dans son roman moral ou social et qui est, aussi, un roman psychologique. Le caractère de Gabrielle est charmant; celui de Monique, original.

C'est une espèce d'éducation sentimentale ou ce sont des années d'apprentissage collectives que retrace M. Raymond Millet, le lauréat de la bourse Blumenthal pour la littérature, dans **Les chemins interdits.** On voit, en effet, dans ce roman, plusieurs personnages chercher leur voie ou y cheminer avec des réussites et des accidents divers. Etre soi, voilà l'objet de chacun. Etre soi, dans la liberté. « La liberté nous est offerte à tous; elle est la condition même de notre vie. Peu d'êtres sont assez forts pour l'accepter. Peu d'êtres sont assez nobles pour en faire un bel usage », dit M. Millet, en conclusion de son livre. Il a raison. Elle conduit au crime un révolté à demi dégénéré comme Philippe, le paysan « déraciné »; elle incite à des compromissions un arriviste, comme le jeune Pierre Jourdat; mais exalte noblement Laurent Métissier, le camarade de celui-ci... Le beau Bécherel ne veut que jouir, grâce à elle, de la vie, si la fière Carine lui demande la possibilité d'accomplir une tâche difficile. J'abrège, car il y a encore, dans le récit de M. Millet, le conférencier Emmanuel Groux qui rêve d'améliorer les hommes, et le lucide et froid romancier Wilbert qui ne voit en eux que des sujets d'observation. La variété même des caractères que l'on trouve dans ce récit en exclut toute apparence de thèse. C'est la vie même dans sa complexité que s'est appliqué à rendre M. Millet à l'aide de traits sobrement choisis, mais toujours expressifs. Ce jeune romancier a le sens classique. Il évite les longs développements inutiles, et s'ingénie à suggérer plus qu'il ne dit. J'ai beaucoup aimé ses évocations campagnardes et sa musicienne Carine, chez qui l'enthousiasme a pour contrepoids la raison ou dont la passion a la volonté pour guide.

Il faut laisser, dans le roman de M. Florian-Parmentier, **L'Abîme,** les anticipations à la Wells, d'un scientisme un peu gros, et la longue préface, assez confuse. Mais ensuite, s'ouvre à nous le monde d'après la prochaine « dernière guerre ». On y vit dans les misères matérielle et morale les

plus saisissantes. Un petit groupe, dans un coin pas trop saccagé, tente avec des moyens de fortune de relever le bien-être des corps et des cœurs. L'un de ces apôtres bolcheviserait; un autre, aveugle, préconise la bonté. On crée une sorte de cellule d'artisans, chacun donnant à la communauté son savoir personnel. La bonté, naturellement, a le dernier mot. Mais selon l'ancienne formule: bourgeoise, dirigeuse, à théories trop vastes ou trop vagues... Hélas! il ne s'agit pas de ressusciter ce qui meurt, sans rémission, je crois bien; ce qui n'est plus qu'une écorce sur de l'aubier sans sève, mais de refaire de la sève. Poussera, ensuite, ce qui doit pousser, et qu'il nous est illégitime d'imaginer d'avance, puisque nous sommes — esclaves et maîtres — de cette écorce, destinée à périr... Dans un roman, ce n'est pas à coups d'éloquence qu'on peut montrer cela; mais par petits faits humbles, par humbles déductions. Livre généreux, mais surchargé d'exposés philosophiques, sociaux, ethniques...

M. Eugène Dabit est fixé, qu'il le veuille ou non. Il le veut, aujourd'hui, avec **Un mort tout neuf.** Plus tard, ne sera-t-il pas gêné par cette étiquette inarrachable — le populisme...? Meurt chez sa bonne amie un monsieur qui a passé la cinquantaine. Ses frères, ses neveux arrivent pour l'enterrer et en hériter. Comme lui, ils sont de la moyenne; ils n'ont qu'un mobile: gagner de l'argent. Par là-dessus, un sentiment comme on « doit » en avoir, quand on a le temps, ou que l'occasion l'exige... Ce décès les met en vacances; les oblige à sortir ces sentiments. La mort est du 2 janvier, l'inhumation du 5. En ces trois jours (il ne fallait qu'une journée à Céard) nous faisons l'inventaire de ces âmes — leur passif, car à peu près tout leur manque pour être des âmes. Ce n'est pas de leur faute: cette vie, ces rues où il la mène, ce sont de grands égouts collecteurs; chaque molécule y suit le courant. Chacune a une couleur à elle, une composition à elle, entendu, et l'on nous décompose leur chimie jusqu'à l'insécable. De telles monographies seront précieuses, plus tard... Je ne sais pourquoi — car il tient son scalpel avec le sévère d'un chirurgien dans l'amphithéâtre — j'imagine que l'opérateur attend, *in petto*, pour les sujets de ses dépeçages, au lieu de cette vie à relents et à pentes fétides, une contre-pente qui les haus-

serait jusqu'à l'homme. Ils en ont les éléments, après tout...

A cause d'un urinoir, installé par son maire astucieux, le bourg de **Clochemerle** connaît les pires troubles. Il y a de balzacien, dans le roman de M. Abel Chevallier, certaines présentations: « On entreprend, ici, une tâche d'historien concernant des événements qui firent du bruit en 1923... Pour tout ce qui va suivre, la disposition des lieux est d'une extrême importance... Le projet du maire, il est temps de le révéler... » — une simplification des mouvements de masses par le réflexe en elles, de ceux des chefs de file, — de la gaillardise, dite de « haulte gresse », cocuages, biberonnages (on est en pays vignoble). Clochemerle représente deux mille huit cents âmes; elles manœuvrent avec beaucoup d'entrain et de clarté, tirées plus d'une fois par des commandes un peu grosses. Pour le reste, de l'humour, de la couleur dans les scènes, une exécration de nos mauvais côtés français qui ne se contient pas toujours. Dans *Clarisse Vernon* se cherchait une intelligence passionnée; ici, encore. Ce sont voies très différentes; mais l'intelligence qui se cherche ainsi, souplement, arrivera sans doute au talent.

On a le droit d'être simple, contre l'abus du compliqué qui sévit de nos jours, et de l'être même avec intransigeance. Mais dans **La belle du hameau,** par MM. René et Louis Gerriet, on tutoie trop, il me semble, les gens et les choses. Dans un hameau, revient une jeune paysanne, veuve d'un employé de chemin de fer. Elle retrouve un camarade d'enfance, rude, braconneur, marié mais qu'elle débauche. Purgé de son goût pour elle, il l'évite ensuite, cependant. Elle repart à la ville... Le récit de MM. Gerriet ne se fait pas chair; il n'y a pas transsubstantiation: vallées du Jura, leur peuple à cervelle lente, les champs meilleurs que les cités, la femme qui est piège, tout cela ne vient pas nous atteindre assez profondément.

Le puits de la Core, des mêmes auteurs, a plus d'accent, et crée avec art une atmosphère d'angoisse, celle d'un crime demeuré impuni. On s'émeut, ici, où la simplicité n'est plus lieu commun, du calvaire d'une femme, implacablement menée par la fatalité.

Aussitôt lu, un livre falot fond dans du brouillard: *transii*

et ecce non erat. Il faut une rare perfection dans la nullité, une forte densité de sottise pour que sa physionomie « tienne » dans la mémoire. Ainsi **La vie amoureuse de M. X** par M. Maurice Fleurial. Un jeune journaliste — et quel journaliste: talent prestigieux, stylo d'or, garçonnière, luxe de gigolo renté ou entretenu — tombe, à la journée, vierges et épouses... A quelles Bovarys surannées de quels cantons reculés a-t-on compté faire accroire ces bourdes?...

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Horace, tragédie en cinq actes de Corneille, au théâtre de l'Odéon. Concours du Conservatoire.

Horace est la première tragédie romaine de Corneille. C'est un fait dont je ne crois pas qu'on ait suffisamment souligné l'importance, tant au point de vue de Corneille qu'au point de vue français. Sait-on d'ailleurs pourquoi il l'écrivit? A-t-on éclairci ce qu'il entreprit en le faisant? Pourquoi, à trente-quatre ans, cet homme qui fait du théâtre depuis plus de dix ans, qui a donné neuf pièces, toutes à succès, mais de tons et de caractères différents, et qui jusqu'au coup de tonnerre du *Cid* a surtout réussi dans la peinture des mœurs contemporaines, pourquoi soudain, sans avertissement préalable, sans que rien ait pu faire prévoir son dessein, jette-t-il le premier fondement de cette entreprise quasi-balzacienne qui consiste à donner théâtralement et poétiquement un tableau d'ensemble de l'histoire romaine, depuis les temps légendaires, où la fable d'Horace nous introduit, jusqu'à la chute de l'Empire et à l'arrivée des barbares dont *Attila* nous peint la cruauté. Il lui faudra treize pièces pour réaliser ce vaste dessein. Il y consacrera donc fort peu loin de la moitié de son activité, puisque sa production entière est de trente-deux pièces.

Il étudiera Rome sous tous ses aspects, de près, de loin, de l'intérieur, du dehors, telle que la peuvent voir ses meilleurs serviteurs, et les artisans de sa grandeur, telle que la supposent ses ennemis, ses alliés ou ses protégés, et il le fera avec clairvoyance et longueur de vue. Il aura de la chose romaine, de sa politique, une intelligence lucide et, plus en-

core, une pénétrante intuition. Il établira pour la pensée romaine quelque chose de comparable à ce que fit le Poussin pour la nature et les paysages latins. Il donnera l'impression, par cette suite d'ouvrages (qui contient des chefs-d'œuvre patents, à côté de tant d'autres pièces envers qui la postérité est si peu juste), de dresser là, un siècle à l'avance, une sorte de frontispice lyrique et décoratif aux considérations de Montesquieu sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence.

Quand on se représente l'ampleur d'un pareil projet, qui l'occupa plus de trente ans et jusqu'à sa retraite définitive du théâtre, on peut dire sans erreur que la pièce qui l'inaugure est vraiment d'une capitale importance. Quel était alors l'état d'esprit de cet auteur? Avait-il déjà formé dans son esprit le vaste plan de son entreprise, ou bien, à lui-même celui-ci ne se révéla-t-il que plus tard, comme à Balzac n'apparut la forme de *la Comédie Humaine* qu'après qu'il en eut élaboré déjà mainte partie? Je ne saurais répondre à cette question. Si l'histoire de la vie de Corneille est à peu près élucidée, celle de ses idées reste à écrire, et peut-être ne le sera-t-elle jamais, faute de documents utiles.

Si important, donc, quant à Corneille même, *Horace* ne l'est guère moins quant à l'esprit français. Avec lui, peut-on dire, l'antiquité s'établit définitivement, parce que triomphalement, sur la scène française, et non seulement sur la scène, mais dans tous les arts. On peut hasarder que c'est le succès de cette tragédie, celui de *Cinna* qui la suivit, qui douèrent l'époque de Louis XIV de ce goût romain qui est sensible dans tout son décor. Sans *la Clémence d'Auguste,* on n'aurait peut-être point songé à donner le costume des empereurs romains aux statues des rois de France. C'est le Corneille d'*Horace* qui assure le suprême triomphe des idées de la Renaissance, qui les vulgarise, les rend communes, en assure la dernière assimilation et, quoique l'auteur fût délibérément un moderne, il contribue par là à fonder la mode qui va entêter toute une société des anciens.

Dès lors, tout prend une autre couleur et un autre style. On renonce aux décorations, si françaises qu'on les qualifie-

rait volontiers de gallicanes, de la place Royale, de la Cour de Marbre et du Vieux Louvre, pour apercevoir les perspectives gréco-romaines de Perrault et de Mansard, peut-être même celles de Gabriel. Frères des Romains de Poussin, ceux d'*Horace* ne vont pas seulement engendrer ceux de Lebrun (pour qui tout sera romain, fût-ce la Grèce même), mais ceux de la Révolution et de David, ceux d'Ingres, et leurs descendants abâtardis, les pompiers de l'école des Beaux-Arts — soit dit sans nommer personne.

§

Tandis que ces idées s'ébauchaient confusément dans mon esprit au cours de la représentation où j'assistais récemment, j'accueillais en outre diverses sortes de souvenirs, qui se plaçaient dans un autre plan. Je songeais qu'il y a un certain nombre d'années, nombre que je ne veux point déterminer avec exactitude, quand pour la première fois mes parents me menèrent au théâtre, ce fut à ce même Odéon, pour une représentation de ce même *Horace*. Mme Segond-Weber, qui était encore bien près de ses débuts, jouait *Camille*, et je revois sa robe blanche, son visage classique et pâle, ses bandeaux noirs qui ne couvraient point l'oreille, mais au contraire en laissaient voir le lobe, violemment carminé par le fard. Revenant alors en pensée vers ces récents concours du Conservatoire où les imprécations de *Camille* avaient été si cruellement déclamées, je me disais que c'est de la part des professeurs une noire erreur que d'engager leurs élèves à tenter leur chance en récitant les plus fameux, les plus célèbres morceaux que la littérature dramatique ait produits. Voici des écoliers que l'on hasarde en des rôles où seuls les interprètes hors du commun peuvent intéresser le public le plus blasé, et, dans ces rôles illustrissimes, on leur choisit le moment le plus célèbre, le fragment le plus connu: les imprécations de Camille, la déclaration de Phèdre, les fureurs d'Oreste, les portraits de Célimène, ou le sonnet d'Alceste, — Perdican à la fontaine, et Silvia qui voit clair dans son cœur. Espère-t-on qu'ils vont, au sortir de l'enfance, trouver les accents que Guitry ou Bartet, Sarah Bernhardt, De Max ou le Bargy n'ont rencontré que dans la maturité de leur talent? Songez qu'il leur faut affronter d'une part la difficulté du

texte, et d'autre part surmonter tant de souvenirs qui encombrent la mémoire d'un membre moyen du jury. C'est folie.

La sagesse serait de choisir des morceaux injustement oubliés, où les candidats n'auraient pas à craindre la redoutable rivalité de leurs devanciers. C'est les pièces qu'on ne joue jamais où l'on devrait cueillir des morceaux de concours. La moindre trouvaille qu'on aiderait ces jeunes gens à faire prendrait un relief singulier, leur mérite en paraîtrait plus vif, et la surprise que causerait l'audition d'un fragment presque inédit agirait d'une façon exactement contraire à celle que produit la répétition d'un texte trop souventefois ressassé. Sans compter que cela soulagerait un peu ces chefs-d'œuvre, si on les laissait un temps se reposer.

Je faisais cette réflexion en relisant du Corneille, dont on m'excusera de me montrer cet été un peu intoxiqué. En effet, j'y trouvais sans cesse des scènes qui semblaient se découper en morceaux de concours. Voudrait-on par exemple de l'ingénuité spirituelle? Voici la scène trois de l'acte premier de *la Veuve,* quand la jeune Doris fait ses confidences à sa mère sur un ton qui annonce celui d'Agnès dans l'*Ecole des Femmes:*

Soit que quelque raison en secret le retînt,
Soit que son bel esprit me jugeât incapable
De lui pouvoir fournir un entretien sortable,
Il m'épargna si bien que ses plus longs propos,
A peine en plus d'une heure, étaient de quatre mots.
Il me mena danser deux fois sans me rien dire.

Voudrait-on de la truculence héroïque? Voici l'acte deux, scène deux de l'*Illusion Comique,* c'est Matamore qui parle:

Le soleil fut un jour sans pouvoir se lever,
Et ce visible Dieu que tant de monde adore
Pour marcher devant lui ne trouvait point d'Aurore:
On la cherchait partout, au lit du vieux Tithon,
Dans les bois de Céphale, au palais de Memnon.
Et faute de trouver cette belle fourière,
Le jour jusqu'à midi se passa de lumière.

LE SUIVANT DE MATAMORE

Où pouvait être alors la reine des clartés?

MATAMORE
Au milieu de ma chambre à m'offrir ses beautés.

Enfin, si l'on voulait du style parfaitement noble, qu'on en aille chercher dans *Agésilas,* acte trois, scène I:

Voilà quelles raisons ôtent à vos services
Ce qu'ils vous semblent mériter
Et colorent ces injustices
Dont vous avez raison de vous mécontenter.
Si d'abord elles ont quelque chose d'étrange,
Repassez-les deux fois au fond de votre cœur;
Changez si vous pouvez de conduite et d'humeur,
Mais n'espérez pas que je change.

De pareils morceaux porteraient bien plus aisément à leur but les apprentis comédiens; mais peut-être considère-t-on que le malaisé est précisément une des conditions de l'épreuve qu'on leur impose. Peut-être est-ce donc par l'effet d'une politique avisée qu'on exerce toujours leur choix dans le même cercle de scènes éprouvantes et éprouvées. Les professeurs du Conservatoire sont peut-être des sages pleins d'expérience, et c'est après tout une grande faiblesse d'esprit, de toujours croire que les autres sont des imbéciles.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

L. Verlaine: *Psychologie comparée, ou la Physiologie du comportement;* Cahiers de la Centrale du P. E. S. de Belgique. — *Le Jardin des Bêtes,* hebdomadaire consacré à tous les animaux.

La **Psychologie comparée** ne paraît pas avoir fait beaucoup de progrès depuis 25 ans, si l'on en juge d'après le récent livre d'un naturaliste belge, L. Verlaine. L'auteur s'est limité à l'étude de quelques questions « dont l'examen permet de bien définir l'objet de la psychologie comparée et d'en exposer objectivement les méthodes ». Voici qui est fait pour rassurer un esprit rationaliste. La psychologie, c'est la science de l'âme. L'âme, c'est le principe qui anime l'être organisé.

Défions-nous, déclare Verlaine, de ces principes-là. Ce sont des anesthésiques de l'intelligence.

Aussitôt, l'auteur reprend une vieille discussion sur la

« faculté d'abstraire et de généraliser » chez les animaux, considérée comme critère de l'intelligence. Voici à cet égard l'opinion d'un philosophe, D. Mercier:

Le pouvoir de remarquer que deux ou plusieurs choses possèdent une même propriété et, par conséquent, ont par rapport à un même but le même caractère de moyen utile, c'est un pouvoir d'abstraire et de généraliser. Nous l'appelons intelligence.

Mercier ajoute que l'Homme en a le monopole. Et pourtant les expériences sur les Singes Anthropomorphes viennent le contredire. Pour atteindre un objet qui est hors de sa portée, un Chimpanzé se sert d'un bâton, et si cet instrument fait défaut, il en fabrique: il arrache une branche à un arbre, il enlève une planche au couvercle d'une caisse ou un barreau à sa cage; il place bout à bout deux ou trois bâtons...; le Singe peut encore se servir d'une caisse comme d'un escabeau, ou même superposer plusieurs caisses... Ainsi, le Chimpanzé serait « capable d'abstraire l'idée du bâton, de l'escabeau, d'instrument ». Mais un Insecte? Voici une curieuse expérience de Verlaine, sur des Guêpes. Les jeunes Guêpes apprennent très bien à retrouver leur nid, même s'il a été transporté ailleurs, pourvu que le déplacement ne soit pas trop considérable. On place un petit guêpier enfermé dans une caissette derrière un panneau de bois percé de trois trous; on fixe dans ceux-ci des tubes de verre revêtus intérieurement de papier noir, mais un seul des trois tubes est ouvert en arrière et permet le retour au nid de l'Insecte; toutes les dix minutes, on intervertit le tube ouvert avec une des impasses; il en résulte que bientôt les Guêpes sont complètement désorientées. Si on place près des tubes des « indicateurs », un triangle blanc à côté du tube ouvert, un rectangle blanc à côté de chaque impasse, les Guêpes finissent par ne plus se tromper, « comme si elles étaient capables d'acquérir la notion générale du triangle ».

L'expérience est, certes, ingénieuse; on en a déjà fait d'analogues, sur beaucoup d'autres espèces, sans qu'une preuve réelle puisse en être tirée. Le cas de l'Insecte est-il comparable à celui du Primate? Peut-on attribuer au premier les idées du second? La question a déjà été débattue en 1905 à

l'Institut général psychologique, et plus d'une fois dans la suite.

Verlaine discute aussi à nouveau la question de l'*instinct.*

Je serais heureux si quelqu'un pouvait m'en donner une définition claire et concise, qui satisfasse à peu près tout le monde, car je n'en connais aucune qui soit à l'abri de toute critique.

Dans l'*Ame des bêtes*, le même auteur a déjà longuement exposé les nombreuses explications données de l'instinct par les philosophes et les naturalistes, depuis le moyen âge jusqu'à la fin du XIXe siècle. Pour lui, deux conceptions maîtresses divisent aujourd'hui les penseurs: l'*automatisme psychologique* des spiritualistes néo-thomistes, qui remonte à saint Thomas d'Aquin, et l'*automatisme pur* de Descartes, modifié par les conceptions transformistes des néo-cartésiens. Verlaine examine l'œuvre de Fabre de ce point de vue.

Malgré tant d'incertitudes, la psychologie comparée est, d'après l'auteur, « un puissant instrument de culture générale, une source féconde de documents relatifs à la psychologie de l'enfant ». On aimerait qu'il en soit ainsi.

§

Le Jardin des bêtes, hebdomadaire consacré aux animaux, est à sa deuxième année. Cette revue, bien illustrée, ne prétend pas à être un « puissant instrument de culture générale », mais elle est vivante, souvent amusante, et renferme des articles qui intéresseront les amis des bêtes. Je cite quelques-uns:

Marcel Roland, dont j'ai analysé ici les curieux romans scientifiques, conte sa visite à l'Harmas de J.-H. Fabre, et rapporte ses propres observations sur les mœurs d'une Araignée, la *Pardosa hortensis.*

André Demaison cherche à réhabiliter le Gorille qu'on a souvent présenté comme étant méchant et cruel. Ce géant, fortement musclé, dont un bras pèse soixante kilos, serait un doux, un pacifique, mais sujet à des colères féroces. Les noirs, qui le laissent en paix, ne le craignent pas. Il vit en famille et se déplace fréquemment; il se nourrit de fruits et de feuilles tendres; il dévaste en quelques jours un district, ce qui le force à mener une vie nomade.

On s'étonne parfois du succès prodigieux des Insectes dans la lutte pour la vie; sur le nombre total des espèces animales ils sont sept dixièmes. L. Berland, dans un article bien documenté, montre que les Insectes peuvent se développer dans les conditions les plus inattendues. Le froid le plus vif ne les arrête pas: on en connaît qui mènent une vie active sur la neige; croirait-on que les parties du monde les plus infestées de Moustiques sont l'Alaska, le Labrador, la Laponie, près du cercle polaire. Par contre, on connaît des Insectes qui vivent dans des sources d'eau chaude, d'autres dans les déserts du Sahara et de la Palestine. On considère les solutions de formol comme un milieu stérile par excellence; cependant, on y a vu se développer la petite Mouche des fruits, la Drosophile. Des larves de Mouche peuvent vivre longtemps dans de l'alcool fort, ou dans de l'eau fortement salée; il y a même une Mouche, *Psilopa petroli,* dont les larves évoluent normalement dans des flaques de pétrole. Dans les urnes de *Nepenthes,* vit une faune variée d'Insectes et d'Araignées, qui résistent fort bien aux ferments digestifs de cette plante carnassière.

On trouvera dans le *Jardin des Bêtes* des renseignements intéressants sur la domestication des animaux, sur l'élevage des volailles et du bétail, sur la chasse et la pêche, et même des recettes de cuisine. Les amis du Chien et du Chat seront certainement satisfaits, une rubrique spéciale étant consacrée à ces animaux. Mais ne voilà-t-il pas que la Femme y a aussi sa rubrique? On lui prodigue des conseils: comment se chausser en été, ou se coiffer, sans trop subir la tyrannie de la mode...

GEORGES BOHN.

PSYCHOLOGIE

L'Année Psychologique, 2 vol. 1932, Ed.-F. Alcan. — E. Augier: *Mécanismes et Consciences,* F. Alcan, 1934. — F. Alengry: *Psychologie descriptive et appliquée,* Librairie d'Education Nationale, 1933. — *Journal de Psychologie,* nov.-déc. 1933, Alcan.

La France n'est pas riche en publications psychologiques scientifiques. Mais si, au point de vue quantitatif, elle est très loin des premières places (occupées par les Etats-Unis, l'Allemagne, l'Angleterre), au point de vue qualitatif elle possède des choses de premier ordre. Ainsi, cette revue annuelle,

L'Année Psychologique, fondée, il y a 33 ans, par A. Binet et H. Beaunis et heureusement continuée par Henri Piéron avec l'équipe de ses collaborateurs. Chacune de ces « Années » se compose essentiellement de deux parties: mémoires originaux et analyses bibliographiques. Si les premiers ne sont accessibles, comme règle, qu'aux initiés, vu leur haute technicité, les « analyses » s'adressent au public cultivé tout entier. Quelle que soit la branche, quelle que soit la question de cette vaste science, la psychologie, qui vous intéresse particulièrement, vous pouvez être sûr de trouver dans l' « Année » toutes les indications, tous les comptes rendus qui vous permettront de vous mettre au courant de l'état actuel du problème qui vous occupe. Les gens qui s'intéressent à cette science, surtout au point de vue pratique, y trouveront les comptes rendus des ouvrages consacrés à l'application de la psychologie à la pédagogie, à la médecine, à l'orientation professionnelle, à la criminologie, etc., etc. Ceux qui s'intéressent aux problèmes théoriques pourront s'informer de l'état des études, sur la personnalité et la volonté, sur l'inconscient, sur l'activité et le travail, sur la psychologie pathologique et la psycho-physiologie, sur les théories générales qui dominent actuellement la pensée psychologique, etc., etc. Les deux volumes de cette dernière « Année » contiennent 1.710 analyses de livres et d'articles en toutes langues, parus surtout en 1932. C'est un instrument de travail irremplaçable.

La tendance du gros livre (355 p.) de M. E. Augier, **Mécanismes et Consciences,** nous est très sympathique, car elle est celle dont nous sommes partisan nous-même: le « behaviorisme élargi » (p. 28), c'est-à-dire une psychologie objective basée sur l'observation extérieure du « comportement » des êtres mais qui ne néglige ni l'introspection (« contrôlée » comme disait A. Binet), ni la physiologie cérébrale et qui tâche de *coordonner, de synthétiser* ces trois sortes de données. Et pourtant nous sommes obligé d'émettre des doutes sur l'utilité de ce livre. Ce n'est pas parce qu'il est purement théorique. Les théories et les hypothèses, même celles qui ne sont pas immédiatement vérifiables, sont absolument nécessaires pour les progrès de la science. Mais parce qu'il est

troisième. L'auteur, en effet, a déjà exposé ses conceptions dans les deux volumes précédents, *De l'Action à la Connaissance* (1926) et *Une Psychologie objective est-elle possible?* (1929). Et dans celui-ci, il ne fait qu'élargir et préciser ses théories. Or, il nous semble qu'il eût été bien plus utile d'essayer de les vérifier, du moins en partie, celle qui est vérifiable. « Supposons, dit, par exemple, l'auteur, qu'on ait appris un pas de danse » (p. 59), et il décrit ensuite ce qui doit se passer dans la tête du danseur quand il s'apprête à exécuter une danse récemment apprise. A un autre endroit, il dit: « Supposons les joueurs de bridge. » Et on éprouve l'envie de dire à l'auteur: Ne supposez pas! faites! Faites une bonne enquête auprès des danseurs ou des bridgeurs ou des employés des P.T.T. (l'auteur est inspecteur général des P.T.T.). Trente-cinq pages d'une pareille enquête seraient plus utiles et intéressantes que les 355 pages de suppositions et de « schémas neuroniques ».

M. Alengry, recteur de l'Université de Besançon, a fait paraître un volume assez gros (661 p.), consacré à la **Psychologie descriptive et appliquée** qui est la suite de ses trois précédents ouvrages sur la Psychologie et l'Education. C'est un traité de pédagogie précédé d'un traité de psychologie. L'auteur y expose, dans un langage très simple et très clair, un certain nombre de notions psychologiques (la sensibilité, l'intelligence, l'activité, applications pratiques relatives à l'activité, l'éducation morale, la discipline, etc.). Quelques remarques: la distribution des matières n'est pas heureuse: elle oblige l'auteur à revenir deux ou plusieurs fois à chaque problème, ce qui a grossi beaucoup et inutilement son ouvrage. Aucun psychologue au courant de la physiologie nerveuse moderne ne soutient la vieille théorie de M. Duval sur la capacité des cellules nerveuses d'allonger ou de rétracter leurs « houppes » terminales (p. 281) pour expliquer le passage ou la cession du passage du courant nerveux. On sait que c'est la « chronaxie » de Lapicque qui l'explique. L'auteur eût dû exposer cette théorie, qui date d'il y a 25 ans. L'auteur parle à trois ou à quatre reprises des théories de Freud. Et il s'évertue pour ne pas dire un seul mot sur le rôle que joue, chez Freud, le facteur sexuel. C'est une véri-

table gageure! Pour qui écrit-il? Pour les oies blanches? Mais il n'y en a plus! Et même s'il y en avait encore, croit-il qu'il faille les conserver? Les ouvrages sur les enfants qu'il cite le plus souvent (Perez, Compayré, J. Sully) sont de très bons ouvrages, mais ils datent un peu. Il eût pu, il nous semble, mentionner ceux d'après-guerre, du moins les plus connus, comme par exemple ceux de Piaget, de Guillaume, de Buhler, de Decroly, de Claparède.

Malgré ces quelques lacunes, le livre peut être utile et il se lit très facilement.

Dans le numéro de novembre-décembre du **Journal de Psychologie,** il y a deux articles qui méritent d'être mentionnés. C'est d'abord, une *Lettre ouverte à M. Pierre Janet,* du célèbre physiologiste russe J. Pavlov, qui montre comment peuvent être conçus, au point de vue physiologique, certains phénomènes pathologiques survenant au cours du délire de persécution. Ensuite, l'article de MM. Marinesco et Kreindler, qui ont réussi à vérifier sur des enfants les lois des réflexes conditionnés, établies par J. Pavlov sur les animaux. Les auteurs, à la fin, déclarent avec raison que les principes pédagogiques doivent être revisés à la lumière de ces lois.

W. DRABOVITCH.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Guy de Passillé: *Madame Lafarge* (Emile-Paul, Edit.). — Marcelle Tinayre: *Château en Limousin,* roman vrai (Flammarion).

L'affaire **Lafarge,** qui remonte à près d'un siècle, a fait un tel bruit de son temps que les échos en vibrent encore. On avait trop crié à l'erreur judiciaire pour que la conscience publique n'en demeurât pas troublée. Or, deux livres viennent de paraître en même temps, qui projettent sur cette affaire, embrouillée par les polémiques, une lumière suffisante pour nous sortir de doute et nous amener à une conviction. L'un, dû à M. Guy de Passillé, n'est qu'un précis d'histoire, un résumé aussi clair qu'intelligent des faits, où le pour et le contre sont exposés en toute impartialité; l'autre, dû à Mme Marcelle Tinayre, est une remarquable étude psychologique, et puisque tous deux aboutissent à la même conclu-

sion, cette conclusion s'impose à nous comme l'expression de la vérité.

On sait que Mme Lafarge, accusée d'avoir empoisonné son mari avec de l'arsenic, avait été, en septembre 1840, condamnée, pour ce fait, par la cour d'assises de Tulle, à l'exposition publique et aux travaux forcés à perpétuité.

Il ne manquait pas de gens pour s'élever contre cette sentence. A les entendre, Mme Lafarge n'aurait été condamnée que sur des témoignages suspects, intéressés, et sur des rapports d'experts, sujets à caution. Les experts, qui avaient procédé à l'autopsie du corps de la victime, prétendaient bien y avoir découvert des traces d'arsenic, mais ils avaient été longs à se mettre d'accord. Il avait fallu, pour les concilier, faire appel au maître-chimiste Orfila, dont la science, si réputée fût-elle, n'allait pas sans être contestée par plusieurs de ses confrères. Duvergie, notamment, ne l'avait-il pas convaincu d'erreurs grossières à propos d'expertises antérieures? D'ailleurs, de l'arsenic, paraît-il, on en trouve partout, et Raspail se faisait fort d'en découvrir jusque dans un barreau de chaise.

Même, si l'on tenait pour décisifs les résultats de l'expérience faite sous l'autorité d'Orfila, Lafarge n'avait-il pas pu être empoisonné par une main inconnue? Il comptait, notamment, parmi ses employés, un personnage fort inquiétant, un nommé Barbier, qui se mêlait de tractations louches, et pourquoi, après tout, Lafarge ne se serait-il pas empoisonné lui-même par désespoir de voir péricliter ses affaires?

Mme Lafarge, avec ses allures hautaines d'aristocrate et son mordant de Parisienne, avait indisposé contre elle toute la province; mais, si prévenus que fussent les jurés à son encontre, il fallait bien qu'un doute subsistât dans leur esprit sur sa culpabilité, puisqu'ils lui avaient accordé des circonstances atténuantes. C'est la peine de mort que requérait son crime, et ce doute devait être partagé en haut lieu puisque Louis-Philippe s'était hâté de commuer sa peine en celle de détention perpétuelle, tout en lui épargnant la honte du pilori. Enfin, en 1852, le prince-président lui avait accordé sa grâce.

Au reste, Mme Lafarge n'avait jamais cessé de protester

de son innocence, et comment l'idée d'un crime aurait-elle pu germer dans la cervelle d'une femme de sa condition?

Née à Paris, le 15 janvier 1816, elle était fille du baron Cappelle, ancien colonel de la garde impériale. Orpheline de bonne heure, elle avait été recueillie par son grand-père maternel, le riche et distingué M. Collard, qui recevait dans son château de Villers-Hellon toute la noblesse des environs. Marie Cappelle avait pour tantes la comtesse de Martens et la baronne Garat. Sa sœur avait épousé M. de Violaines. Et quel motif aurait-elle eu d'empoisonner un mari qu'elle aimait (ses lettres lues à l'audience en faisaient foi) et qui, de son côté, l'adorait et se pliait à ses moindres caprices?

Voilà les arguments que faisaient valoir les partisans de Mme Lafarge, et leur nombre grossissait de jour en jour, en présence de la conduite édifiante qu'elle menait en captivité. Le directeur de la maison centrale de Montpellier, où elle subissait sa peine, était si convaincu de son innocence qu'il lui avait confié l'éducation de ses deux filles. Il la traitait avec les plus grands égards, mettant son salon et son piano (Marie était musicienne) à sa disposition. Les religieuses la prenaient pour arbitre des petits conflits qui surgissaient entre elles. L'aumônier, l'abbé Coural, pressé de voir réparer ce qu'il considérait comme une monstrueuse iniquité, prenait sur lui d'adresser une supplique à Louis-Philippe pour solliciter sa grâce.

Jusqu'au bout, Marie donna à ceux qui l'approchaient l'impression d'une victime innocente. Tous étaient impressionnés, autant par « son angélique beauté » que par son « imperturbable sérénité d'âme et ses pieux sentiments ».

Ces arguments n'ont guère que la valeur d'une opinion. Si les jurés avaient accordé à Mme Lafarge les circonstances atténuantes, c'était, sans doute, qu'ils s'étaient laissé apitoyer par sa faiblesse et sa pâleur maladive. Ses cheveux avaient blanchi instantanément. Elle s'était évanouie à l'audience, et on avait dû l'y rapporter sur un long fauteuil à bras pour entendre l'énoncé du verdict. Les jurés ne pouvaient douter de sa culpabilité, puisqu'il était établi qu'à plusieurs reprises elle s'était abondamment approvisionnée d'arsenic. C'était, disait-elle, pour se débarrasser des rats qui pullulaient dans sa

demeure, mais qu'avait-elle besoin alors d'exiger le secret des domestiques qu'elle chargeait de la commission? On l'avait vue verser de la poudre d'arsenic dans les tisanes qu'elle donnait à boire à son mari. Elle prétendait que c'était de la poudre de gomme, mais des traînées, restées sur les meubles, avaient, à l'expertise, révélé leur vraie nature.

Si Louis-Philippe avait commué sa peine, c'était, sans doute, en considération des liens qui le rattachaient à elle, puisque, arrière-petite-fille naturelle de Philippe-Joseph d'Orléans, elle était sa cousine de la main gauche. Et, si le prince-président avait signé sa grâce en avril 1852, c'était sur la pressante instance des médecins. Mme Lafarge souffrait d'une maladie incurable: l'hydropéricardite, qui devait bientôt l'emporter, puisqu'elle mourut le 7 septembre de la même année aux eaux d'Ussat, où elle avait été transportée.

L'hypothèse que Lafarge ait pu être empoisonné par Barbier avait été examinée et rejetée au cours des débats. Cet employé n'avait aucun intérêt à supprimer un patron qui le faisait vivre. L'hypothèse du suicide ne s'expliquait pas davantage. Lafarge, toujours plein de foi en l'avenir, comptait trop rétablir ses affaires pour céder au découragement.

Que Mme Lafarge ait su se concilier, même en prison, les gens qu'elle avait intérêt à circonvenir, qu'elle ait disposé sur eux d'un véritable pouvoir de séduction, cela, pas plus que ses protestations d'innocence, ne saurait nous émouvoir outre mesure en sa faveur.

L'argument le plus troublant, mis en avant par les premiers Lafargistes, c'était qu'on ne pouvait s'expliquer le mobile du crme, mais Mme Lafarge n'avait pas encore écrit ni publié ses *Souvenirs*. Et ce sont précisément ces *Souvenirs* qu'elle avait rédigés pour se disculper qui la trahissent à son insu. D'abord, on y saisit sa vraie nature, à la fois retorse et impulsive, perverse pour tout dire, cachant sous le couvert d'un lyrisme romanesque et sentimental une absence complète de sensibilité. Ces *Souvenirs* ont pu faire illusion aux esprits superficiels ou prévenus, non aux esprits libres et réfléchis. C'est l'œuvre d'une « Sévigné fangeuse », disait Jules Janin. M. Guy de Passillé, qui nous en donne d'abondants extraits, en tire la preuve de sa culpabilité. Mme Marcelle Tinayre

fait de même, à qui nous devons d'autant plus faire confiance qu'elle nous dit avoir entrepris son ouvrage avec l'idée de défendre et de réhabiliter la condamnée. C'est qu'ayant séjourné au pays limousin, où l'affaire continue à passionner l'opinion, Mme Marcelle Tinayre avait d'abord été séduite par sa légende et sa puissance fascinante sur les imaginations.

Elle, ce qui l'attirait, contrairement à M. Guy de Passillé, c'était moins le crime que la criminelle, moins le procès que l'accusée, moins l'énigme judiciaire que le mystère psychologique.

Avec sa perspicacité aiguë et sa connaissance parfaite du cœur féminin, Mme Marcelle Tinayre a consulté les *Souvenirs* de Mme Lafarge, sans être dupe de ces « fausses confidences ». Elle a même visité les lieux du drame, pour en interroger l'atmosphère et le décor. Et, plus son enquête se poursuivait, plus son opinion se modifiait, et plus la culpabilité de Marie Cappelle lui apparaissait évidente.

Le mobile qui a poussé cette dernière au crime, c'est l'aversion qu'elle éprouvait pour son mari. Le divorce n'existant pas à cette époque, elle n'avait d'autre moyen de se libérer de lui qu'en l'empoisonnant. Elle l'avait épousé à Paris, en août 1839, sans le connaître ni l'aimer, par l'entremise d'une agence matrimoniale. Il se disait riche, maître de forges, possesseur d'un château en Limousin (le Glandier) et d'un immense domaine. C'était assez pour séduire Marie, habituée aux fastes de la vie élégante et mondaine. Elle se voyait déjà installée dans ce château, y présidant à une série ininterrompue de fêtes, de bals, de réceptions. Charles Lafarge (encore un à qui ce prénom de *Charles,* que j'ai signalé comme maléfique dans mon étude sur Baudelaire, n'aura pas porté chance), Charles Lafarge, dis-je, avait exagéré sa fortune. Il possédait bien une usine et un haut fourneau, mais il avait des embarras d'argent. C'est une dot qu'il cherchait. Celle de Marie, qui se montait à près de cent mille francs, l'avait déterminé à l'épouser. Ce n'était pas un méchant homme, mais un provincial, peu façonné aux usages du monde. Sitôt marié, il entendait jouir de ses prérogatives de mari, d'autant plus impatiemment qu'il était jeune (28 ans), de sang vif et

que sa femme était appétissante. Marie s'était offensée de cette entreprise brusquée. Elle l'avait repoussée non moins brusquement, disant vouloir attendre pour y répondre leur installation au Glandier. Premier conflit qui devait avoir de redoutables conséquences. Ce château du Glandier n'était qu'une vaste masure inconfortable, à demi ruinée, pauvrement meublée, où les poules et les animaux domestiques avaient pris possession de la cuisine. Dès qu'elle y fut introduite, Marie sentit s'écrouler tous ses rêves de bonheur. Elle n'y voyait que des visages vulgaires, des gens rustiques avec lesquels elle sentait bien ne pouvoir jamais sympathiser. Elle n'avait plus qu'une idée: s'évader. Le soir de son arrivée, elle refuse de coucher avec son mari. Situation dont s'est souvenu Georges Ohnet dans son *Maître de forges,* quand il nous montre Claire de Beaulieu fermant, le soir de ses noces, la porte de sa chambre au mari qu'on lui avait imposé, tant son orgueil souffrait d'une telle mésalliance. Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, qu'un romancier s'inspirait de l'affaire Lafarge. On en retrouve des traits dans *Madame Bovary.* Et n'est-il pas curieux de constater que Flaubert ait prénommé *Charles* le mari de son héroïne. Adolphe d'Ennery en a fait le thème de sa *Dame de Saint-Tropez.* On en pourrait citer d'autres. Retranchée à clef dans sa chambre, Marie, qui n'a pour encrier qu'un ancien pot à confitures, rédige une longue missive à son mari pour lui déclarer qu'elle n'acceptera jamais la vie commune, préférant fuir ou s'empoisonner avec de l'arsenir (un mot qui, décidément, l'obsédait). Plus tard, elle fit semblant d'entendre raison et de revenir à de meilleurs sentiments, mais sa résolution était prise. Elle se donnera la force de patienter en recourant à la ruse. Lafarge s'étant rendu à Paris, en décembre 1839, dans le but d'intéresser des capitalistes à son affaire, elle en profite pour lui adresser des lettres pleines de tendresse (celles que l'on a lues à l'audience), mais elle n'oublie pas de substituer aux petits gâteaux que sa mère lui envoie une large galette qu'elle a confectionnée elle-même, en secret, mélangée d'arsenic. Heureusement, Charles ne fit qu'y goûter. Il n'en tomba pas moins gravement malade. Il rentre, mal guéri, au Glandier le 3 janvier 1840. Sa femme veut être seule à le soigner pour l'achever plus sûrement.

Mme Lafarge mère, prise de soupçons, s'en ouvre au docteur Lespinats, qui reconnaît en effet, chez le malade, les symptômes de l'empoisonnement arsenical, et qui ordonne le contre-poison indiqué : le péroxyde de fer, mais (est-ce encore ici le maléfice du prénom *Charles* qui a joué)? le pharmacien livre, par erreur, du tritoxyde de fer, sans vertu contre l'arsenic. Enfin, Lafarge expire après d'intolérables souffrances, le 14 janvier 1840, et sa femme, dénoncée par la rumeur publique, est arrêtée le 23 du même mois.

L'instruction révéla d'autres méfaits à la charge de l'inculpée. Elle avait, jadis, volé des bijoux à Mme de Léautaud et de l'argent à sa tante, la baronne Garat. Ce n'était donc pas, en dépit de sa haute condition sociale, un modèle de vertu.

M. Guy de Passillé la tient pour une « dégénérée supérieure », une détraquée, une victime de l'idée fixe. Mme Marcelle Tinayre la qualifie de *mythomane*.

> Elle portait, nous dit-elle, comme un cancer, cette imagination proliférante, déviée, viciée, pas même érotique, dépouillée de ce qu'il y a d'humain dans la sensualité. Sa volupté stérile et solitaire, c'est le mensonge.

Mme Lafarge a dit qu'elle craignait l'oubli plus que la mort. Elle peut être désormais assurée de survivre, puisqu'elle a inspiré Mme Marcelle Tinayre, dont l'œuvre restera une étude d'une si complète réussite.

ERNEST RAYNAUD.

FOLKLORE

A. K. Hamilton Jenkin: *Cornwall and the Cornish, the story, religion and folklore of the Western Land*, London, J. M. Dent and Sons, in-18, ill. — Du même: *Cornish Homes and Customs*, London, J. M. Dent and Sons, in-18, ill.

M. A. K. Hamilton Jenkin s'est donné pour but, il y a longtemps déjà, de décrire les mœurs et coutumes de la Cornouaille anglaise. Se donner un tel but est chose aisée et agréable; l'atteindre est l'œuvre de bien des années et d'une tenace patience. Quatre volumes ont paru qui décrivent, l'un les mœurs et coutumes des pêcheurs et des marins, des naufrageurs et des contrebandiers; le deuxième, la vie des mi-

neurs d'étain et de cuivre, de leurs crises et de leurs démêlés. Ces ouvrages, fondés sur une documentation historique aussi complète que possible, sont plus d'ordre économique que folklorique. Par contre, dans les tomes III, **La Cornouaille et ses habitants,** et dans le tome IV, **Maisons et Coutumes de Cornouaille,** le folklore occupe une place prépondérante.

Dans le tome III on trouve d'abord des extraits de voyageurs anciens dans ce « pays de barbares », que de nos jours les Anglais regardent comme un « Pays de Délices ». En 1649, il est vrai, se rendre dans cette région de montagnes était presque un acte d'héroïsme; les jeux populaires paraissaient grossiers, les mœurs rudes, et les gens soupçonneux. Pourtant, à la fin du dix-huitième siècle le pays était riche et les gens entre eux n'étaient pas si rudes que le supposaient les Anglais. Mais il subsistait une forte dose de brutalité dans les coutumes.

Puis vint le mouvement méthodiste ou wesléyen. L'auteur suit pas à pas l'histoire de ces prêches, qui modifièrent profondément la mentalité des indigènes. Il ne le dit pas expressément, mais je suppose que cette modification supprima de la Cornouaille insulaire l'esprit mythopoétique et artiste direct qui a subsisté dans la nôtre, bien que nos voisins aient conservé une prédilection singulière pour les funérailles solennelles (que je rapprocherais volontiers des croyances bretonnes sur l'Ankou).

Malgré le méthodisme, dit M. Hamilton Jenkin, « les vieux maux d'autrefois subsistèrent: la contrebande, les naufrageurs, l'ivrognerie et les autres vices », pendant le dix-neuvième siècle. Il décrit la situation des diverses classes sociales, puis consacre un chapitre spécial au folklore et aux superstitions, sur lesquelles les missionnaires wesléyens n'ont eu que peu d'action, mais qui ont disparu assez vite au dix-huitième siècle quand les indigènes ont abandonné leur dialecte celtique pour adopter l'anglais. Ceci est frappant surtout pour les légendes du Cycle d'Arthur, bien mieux conservé dans notre Bretagne. Intéressantes et bien locales sont les croyances relatives aux esprits des mines d'étain, qui appartiennent à la série de notre *Petit Mineur* et à celle des *Nuttons* de Flandre. La croyance aux fées, petites et bonnes, subsistait encore

très forte au dernier siècle; on les nomme *piskies*. L'auteur cite des cas de clairvoyance, de sorcellerie, de contre-sorcellerie, d'apparitions, de présages funestes du type courant en Europe. En Cornouaille aussi on mettait le deuil aux ruches. Comme si souvent en France, lors de la mort, on ouvre portes et fenêtres « pour donner passage à l'âme ». Deux chapitres sont consacrés à la biographie et aux actes des « charmeurs »; mais la pratique magique a cessé de nos jours d'être « sauvage ». Les grains de collier préhistoriques qu'on trouve souvent sont attribués à des serpents et ont une valeur magique. Très intéressant aussi est le relevé des sources sacrées à pouvoir magico-thérapeutique; il y en a bien moins qu'en Bretagne, le folklore des monuments préhistoriques y est aussi moins riche que chez nous.

Le tome IV est consacré aux **Maisons et aux Coutumes de la Cornouaille.** Alors que les villages saxons sont construits régulièrement autour de l'église, ceux de la Cornouaille sont en ordre dispersé (comme les villages de Savoie); l'auteur observe avec raison que le travail des mines a contribué à cette dispersion des habitations. Il décrit avec soin le plan des maisons, le mobilier et les modes de vie. On retrouve ici la coutume ancienne que, si un jeune ménage réussit, sur un terrain libre, à construire une maison *en une nuit* (même avec l'aide des parents et voisins), il devient propriétaire du sol et de la maison.

Puis vient un chapitre intéressant sur l'alimentation: grande variété de *pies* (tourtes, fouasses); le blé devait être importé, ce qui fut autrefois cause de famines et de troubles populaires. Caractéristiques sont, même de nos jours, dans l'alimentation des paysans les sardines marinées (c'est de là, semble-t-il, que vient cette industrie devenue internationale), la crême battue (ensuite diffusée en Angleterre) et les gâteaux au safran (bien connus dans certaines régions de France aussi).

Le chapitre suivant, sur le calendrier rural, fournit également un grand nombre de parallèles aux faits bretons et français généraux. L'abandon progressif des mines d'étain a rejeté la population vers l'agriculture et a contribué au siècle dernier à la formation d'une classe d'ouvriers moissonneurs

(comme chez nous les Belges et dans l'Afrique du Nord les Riffains). On « coupait le cou », cérémoniellement, de la dernière gerbe; on la tressait, on l'ornait de fleurs, et en courant on allait l'accrocher au-dessus du foyer dans la cuisine; certains la donnaient à manger à la meilleure vache laitière, à Noël; d'autres la conservaient toute l'année. L'expression « couper » ou « crier le cou » fait supposer un symbole animal sous-jacent (renard en Bresse Louhannaise, chien en Lorraine et en Bourgogne, etc.). M. Hamilton Jenkin regrette l'abandon de cette coutume et du triple cri et il espère que l'on assistera à un *revival* de l'ancienne tradition (pp. 153-157 et photo de la page 160). Naturellement, un festin (en Dauphiné, *revolle*, en Bourgogne, *paulée*, etc.), terminait la moisson; son nom local est celtique, *gôl-deis*, anglicisé en *gooldize, goolandize, godize* (pp. 160-164).

Pour les autres fêtes calendaires: Noël avec tournée de chanteurs de caroles, branche de gui, bûche, tournée de quête ou *wassailing*, danse de jeunes gens masqués et représentations de drames populaires; Carnaval (quelques restes); Pâques (grande importance cérémonielle du Vendredi Saint); Mai (tournée, érection d'un *mai* avec batailles [p. 191], chants magiques, reines de mai); la Saint-Jean (bûchers, avec danses et farandole), et la Saint-Pierre (bûchers dans quelques localités seulement) que les sociétés locales ont fait revivre, comme cela se fait en Bourgogne, je renvoie au volume.

Le dernier chapitre, consacré aux coutumes et observances, décrit des cérémonies qui, de nos jours au moins, sont uniquement en usage dans certaines localités. Ainsi dans le petit port de Padstow, la nuit du 30 avril se font des sérénades et une procession avec un *cheval-frou* (*Hobby-Horse*) du type le plus primitif, avec divers déguisés et accompagnement de chants spéciaux. On ne retrouve plus en Angleterre le *hobby-horse* qu'à Padstow et dans un petit village du Somerset. Mais autrefois, cette coutume était très répandue. A Helston, il y a aussi en mai une danse spéciale, dite *Furry-dance*, dérivée selon certains auteurs des *Floralia* romaines; mais c'est probablement le vieux français féerie. De nos jours, à cause de sa renommée le *Furry-Day* de Helston est devenu une fête banale, car on y vient de loin en trains spéciaux, en auto.

Anciennement, cette fête était l'occasion d'un renouvellement des limites du bourg et d'un jeu appelé *hurling*, qui est la contre-partie exacte de *la soule* bretonne. On jouait soit au but, soit au pays; j'ai aussi en Savoie un jeu, dit *coinchon*, qui ne se joue que le lundi de Pâques, pas avec une balle mais avec un bâton et qui doit théoriquement suivre les limites de la commune; la journée entière y suffit à peine. La description de M. Hamilton Jenkin correspond aussi en partie à la *choule* ou *cholette* du Nord de la France (jeu bien décrit dans *Germinal*) et à la *soule* poitevine.

A Bodmin il y avait une chevauchée qui paraît dater du retour dans cette localité des reliques de saint Petroc, qu'un moine de Saint-Méen avait volées et emportées dans son abbaye en Bretagne. Le groupe des cavaliers faisait d'abord une tournée de quête; le lendemain, courses à cheval de bague, luttes, etc. Il semble y avoir ici un souvenir des tournois de nobles, comme dans nos *quintaines* de France. D'autres localités ont aussi des fêtes spéciales primitivement cérémonielles.

J'ai un peu développé l'analyse de ces deux volumes de M. Hamilton Jenkin parce que, comme on l'a vu plusieurs fois, ils apportent au folklore français, et surtout breton, des matériaux excellents de comparaison, non seulement descriptifs mais aussi iconographiques; les photos sont en effet bien choisies et bien reproduites.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Madeleine Pourpoint: *Sur le pas de la Porte d'Or.* Huart, 82, rue de Rome. — Francis de Miomandre: *Mallorca.* Arthaud, Grenoble.

Il y a déjà pas mal de temps que nous n'avions eu à parler de l'Amérique du Nord, et il nous est agréable d'y revenir à propos du volume publié par Mme Madeleine Pourpoint, **Sur le pas de la Porte d'Or.** C'est par New-York que commence le récit qui est plus une étude qu'une simple relation de route. L'entrée du port est, paraît-il, sensationnelle, mais pourquoi faut-il qu'une administration tracassière ait privé de cette vision les voyageurs en les enfermant dans le salon du paquebot, sous prétexte de viser les passeports? Cette for-

malité, d'ailleurs, est encore compliquée par les indiscrètes questions que posent les officiers avant de permettre le débarquement. Il est naturel que ce premier contact ne dispose pas à la bienveillance. La cinquième avenue, malgré ses gratte-ciel de marbre blanc ou noir rehaussé d'or, reste laide et les passants ont l'impression d'être au fond d'un puits, avec en surplus un bruit véritablement infernal. A part quelques variantes, cette description peut se rapporter aux autres grandes avenues, où, entre autres, nous signalerons la présence de nombreux affamés, formant un saisissant contraste avec la foule élégante qui se rend à ses plaisirs. Comme on peut s'en rendre compte, Mme Madeleine Pourpoint n'a pas, pour voir New-York, emprunté les yeux de M. Paul Morand. En Amérique, les gens de l'Est se considèrent comme supérieurs à ceux de l'Ouest, c'est-à-dire d'un rang plus élevé sur l'échelle de la civilisation. Par contre, les autres sont plus affables, plus accueillants. Entre ces régions extrêmes, à deux jours de New-York se trouve le Middle West, région d'élevage et de grande culture. C'est aussi le pays des chercheurs d'or et des pionniers, c'est *Salt Lake City* et les Mormons. Au bord de la vallée s'étend, sur 125 kilomètres de long et 80 de large, ce fameux Lac Salé, où la densité de l'eau est telle qu'il est impossible d'y plonger.

C'est ensuite la Californie, dont le nom demeure magique pour les Européens. Sacramento est, parmi d'autres belles villes, une des mieux ordonnées, tout à fait différente en cela des cités champignons, si incohérentes, que l'on rencontre en Amérique. On trouvera dans le volume un bref historique de la région et des détails sur la curieuse vallée Yosémiti, dont on a fait un parc de réserve et où se trouvent des arbres gigantesques comme le Signoiah, qui vit des milliers d'années, s'élève jusqu'à cent mètres, avec un pourtour tel que, creusé de main d'homme, il sert de tunnel au passage d'une route. San Francisco, la « Porte d'Or » ouverte sur le grand Pacifique, est une ville splendide, qu'a fort bien décrite Mme Pourpoint, qui nous donne d'intéressants détails sur les anciennes missions et leur influence sur les habitants.

La voyageuse gagne ensuite Los Angelès, l'Arizona et le nouveau Mexique, où elle se trouve en contact étroit avec les

Indiens, dont elle nous raconte pittoresquement la vie et les coutumes. Autrefois, toutes les pièces du vêtement masculin étaient confectionnées en peau de cerf: pantalons aux longues franges découpées, vestes brodées de perles, mocassins. Aujourd'hui la rareté des bêtes, et la défense de la chasse pendant une grande partie de l'année, font de la peau du cerf un véritable objet de luxe.

Kansas City est une ville d'affaires où les actes de brigandage sont fréquents; la population a de temps en temps recours au lynchage. Washington est plus harmonieuse, et, toute proche, est Alexandria, où naquit le grand Washington et où, dans sa maison natale, son portrait est protégé par une manière de coffre-fort. Des chapitres encore sont consacrés à la femme américaine, à l'administration du peuple, aux musées qui sont d'un grand intérêt et recèlent nombre de pièces venant de France; puis c'est le retour.

Le volume de Mme Madeleine Pourpoint mérite d'être lu attentivement par tous ceux qui, et ils sont légion, s'intéressent à l'Amérique.

§

Nous revenons en Europe avec M. Francis de Miomandre, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. Aujourd'hui, c'est dans l'île principale des Baléares qu'il nous conduit. **Mallorca** est en effet l'objet d'un ouvrage orné de nombreuses gravures et cartes selon la coutume de la maison Arthaud, ce qui en fait un véritable album. Les Baléares, d'ailleurs, semblent, depuis quelques années, mises à la mode par le tourisme; elles méritent cette faveur, car elles peuvent satisfaire les plus difficiles en matière de paysages, et les chercheurs y trouveront de nombreux vestiges et souvenirs.

Palma, capitale de Majorque, est une ville très agréable et propre. Les femmes, en général très jolies, sont dévotes; vêtues de noir, leur teint en paraît encore plus blanc. A signaler particulièrement la belle cathédrale gothique qui s'élève au bord de la mer. L'île est très fertile, les oliviers y sont plus beaux que partout ailleurs, mais l'enchantement, c'est la floraison de la multitude des amandiers; on vient en pèlerinage pour jouir de ce spectacle. Il n'y a pas de rivières à Majorque

et cependant l'eau n'y manque point; de nombreuses sources assez inexpliquées sont intarissables. Une légende — peut-être vraie — veut que cette eau vienne en souterrain des Pyrénées. Le pin a inspiré à M. de Miomandre une suite d'observations judicieuses. Parmi les diverses curiosités du pays, on remarque les grottes marines et terrestres, qui passent pour être des plus belles de l'Europe. Il y a aussi quelques vieux moulins à vent, qui disparaissent petit à petit, remplacés par les aéro-moteurs modernes. Les côtes offrent de belles calangues. Dans la campagne, pour vaquer à leurs travaux, les paysans portent la chemise par-dessus le pantalon, ce qui nous paraît cocasse: c'est tout simplement pour avoir moins chaud. Le livre est émaillé d'observations intéressantes et nombreuses sur la population, ses coutumes, ses fêtes locales, la beauté des fleurs, les monuments dont certains mériteraient une longue description.

Mais nous sommes obligé de nous borner là, en souhaitant à nos lecteurs de visiter ce pays, en somme proche du nôtre, mais qui est si différent et si curieux.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Les Primaires: deux chansons congolaises. — *La Grande Revue:* présentation et pages d'un roman: « Llam la truite ». — *Contrepoint:* le surréalisme véritable de Francis Jammes. — *Le Bulletin des Lettres:* pacifisme raisonné de M. André Bridoux. — *Visages du monde:* le grenier des Goncourt, souvenirs de M. Jean Ajalbert. — Mémento.

Mme Marie Duperron publie dans la revue **Les Primaires** (juillet) plusieurs « chansons nègres » qu'elle a traduites. Elles proviennent du Congo où la traductrice a vécu, femme d'un fonctionnaire français. L'une d'elles constate que les blancs « sont méchants et avides ». Une autre affirme: « les vrais maîtres du Congo sont la faim et les sorciers ». Sur ces derniers, voici une chanson:

Les Sorciers sont partout, même parmi nous. Ils donnent les maladies hideuses, et celles qui font souffrir et celles qui font mourir.

Ils détachent la femme du bon mari et lient à un brutal une épouse diligente.

Ils volent les âmes qui errent pendant le sommeil. Ils font à

certains jours sortir du fleuve Rimbo le poisson Arc-en-ciel, dont la queue est si longue qu'elle s'enroule jusqu'au ciel et y étale ses couleurs brillantes.

Ils peuvent aussi trouver la vérité et venger leurs amis.

Cette chanson d'amour n'est pas inférieure en délicatesse à celles des blancs, conçues dans tous les idiomes qu'ils parlent ou écrivent:

L'ÉPOUX A L'ÉPOUSE

Aroundou aux yeux de gazelle, mon cœur languit de toi.

Sur le fleuve N'Dogou tu es partie comme l'hirondelle bleue qui vole de branche en branche jusqu'à la mer.

Tu es allée vers les sœurs aux enfants beaux comme l'ébène, afin de faire pour ton jeune flanc gonflé le sacrifice traditionnel aux fétiches des ancêtres.

Maintenant le petit sera beau et je serai fier comme l'éléphant.

Reviens donc dans la pirogue d'okoumé adroitement taillée, et tu auras de jolis pagnes de plusieurs couleurs, Aroundou, plus désirable que les mangues et les palmes.

§

Certes, on écrira encore du nouveau sur les humains. MM. Ludovic et François Massé sont les auteurs de « Llam la truite », un roman dont la publication a commencé en juillet dans **La Grande Revue.** Avant eux — il y a quelque dix ans — le regretté Pierre Custot écrivit la merveilleuse histoire d'un esturgeon: un livre, de ceux que les lettrés aiment d'une particulière dilection. L'œuvre que nous signalons mérite les éloges que lui décerne son préfacier: M. Louis Roules, professeur au Muséum d'Histoire naturelle :

Si les deux auteurs sont évidemment des pêcheurs habiles et expérimentés, ils sont en outre, et plus encore, des observateurs perspicaces et passionnés de la nature. Rien ne leur a échappé. Aussi leur livre s'illumine-t-il d'une clarté impressionnante, dont nulle incidente ne restreint la portée. On pénètre dans la rivière avec Llam la truite; on l'accompagne au cours de son existence, et de ses nombreuses péripéties; on prend part à ses plaisirs, à ses appréhensions, à ses douleurs; on la suit dans ses chasses, ses pérégrinations, ses amours. Sous une forme romancée, dont les vivacités et les éclats de style rehaussent heureusement les diverses parties pour les faire valoir, on reçoit une leçon d'histoire

naturelle et de biologie. L'enseignement d'aujourd'hui s'efforce d'instruire dans la joie. Ce but, dans ce livre, est pleinement et agréablement atteint. Ce roman d'une truite est, tout à la fois, une œuvre de science, et une œuvre d'art.

Llam naît de l'un des 3.000 œufs pondus par Marta, la truite noire, et fécondés par Bécard, un « gros mâle ». La naissance a lieu 93 jours après la ponte. L'alevin vit environ un mois de l'enveloppe qui constituait son habitat et lui pend au ventre. Cette réserve « dotale » épuisée, la jeune truite éprouve la faim. Elle se nourrit d'eau riche en microplancton. Elle double de volume en trois mois. Elle mesure alors deux centimètres. Elle a la révélation, vers ce temps, de ses premiers ennemis: le rat Bouffot et Nymphéo, l'éphémère gris. Un troisième adversaire aussi la menace:

Au creux des eaux, Llam observait l'espace clair où un nouveau carroussel s'était formé. Elle allait s'y joindre, lorsque, des eaux courantes, une forme monta avec lenteur et, soudain, déchaîna dans la frayère un zigzag d'éclair... Llam vit l'essentiel du drame: cette gueule qui happait des fuyards, puis, l'émouvante promenade de la truite le long des caches. Une intuition déchira Llam. Le nouvel ennemi était de sa race. Une loi implacable lui ordonnait de redouter, avant tout, ses semblables...

Toutes les heures apportèrent à Llam leurs révélations et leurs douleurs.

Un crustacé inconnu, tout vibrant de cils, l'attaqua pendant qu'elle rêvait et lui fit sa première blessure. Elle connut les contacts des larves coalisées autour du plancton que l'arrivée des eaux neigeuses raréfiait.

Une nuit, le gel arriva. Il étala sur la frayère sa luisante étreinte. Llam, dans cette vie opaque, connut l'angoisse. Elle eut faim et les saveurs de l'eau étaient mortes.

Alors, elle ne vit plus qu'une issue: le courant.

Llam a dévoré sa première proie. Le récit de ce combat suivi du festin qu'il vaut à la truite victorieuse de Nymphéa, fait grand honneur à MM. Massé. Llam est encore « sans ampleur » quand elle rencontre Llam « le petit mâle » :

Un matin de septembre, une poursuite d'éphémères entraîna Llam dans une baie inconnue. Les rives étaient descendues dans l'eau, en archipels de verdure. L'eau était pleine de leurs reflets. Dans cette cressonnière, Llam découvrit le clan des vairons.

Ils étaient cent, ils étaient mille. Leur banc grouillait et luisait. Une houle subtile couchait la bande innombrable et la relevait. A chaque temps de cet exercice, elle jetait une myriade d'éclairs blancs, comme l'oseraie que le vent rebrousse.

A l'écart, quelques vairons jouaient à se croiser, de l'ombre au soleil. D'autres se ruaient dans le courant comme pour le vaincre, mais le premier clapotis les affolait. Ils revenaient en eau calme et s'y épuisaient en pirouettes. La chute d'un moucheron déchaîna le clan; le vainqueur fut obligé de se cacher pour déglutir cette touffe d'ailes qui ne voulait pas passer.

Aragne est une nouvelle découverte par Llam. Elle voit aussi Marta, sa mère, blessée au flanc par un grain de plomb. Elle a pu échapper au chasseur. Mais une tempête grossit le torrent. Le lit en est tout bouleversé. La mère truite est enterrée vivante.

La mort, nul besoin ne viendrait la précipiter. Marta pourrait vivre là, indéfiniment, au rythme ralenti de ses ouïes. Déciderait-elle de ne plus respirer, que des graviers menus glissant sous ses opercules, les maintenant ouverts, la forceraient à vivre.

Au-dessus d'elle, Llam, Llum, toutes les rescapées de la tempête, avaient repris leurs chasses et leurs affûts. La vie continuait. Les éclats n'arrivaient point jusqu'au noir silence pétrifié où Marta attendait.

Elle attendait. Depuis des siècles, tant de truites avaient subi son aventure et en avaient réchappé que l'espérance lui était confusément léguée. Enterrée au plus profond, les larves fouisseuses ne la devineraient pas; elles ne viendraient pas, au bout de leurs tunnels, se coller à sa chair et la boire lentement.

Elle espérait. Elle avait été ensevelie, là, dans les bruits du tonnerre; les bruits du tonnerre pouvaient la délivrer.

Elle les entendait; parfois, ils faisaient vibrer le cœur de la terre.

§

Contrepoint (juillet) nous apporte un excellent « Francis Jammes » par M. Paul Damarix. La conclusion de cet article de critique nous a paru rendre justice au poète d'Hasparren, d'une manière peu habituelle. Le surréalisme lui doit, au dire du commentateur qui parle, à ce propos, d'un « véritable surréalisme » :

D'une poésie dont André Gide a dit : « La critique en face de lui perd ses droits et sa raison d'être, comme devant les phénomènes

naturels. Un poème de Francis Jammes n'est jamais le résultat d'un effort, d'une gageure poétique; il jaillit de source divine pressé de refléter le plus possible de ciel », on doit penser qu'il s'agit d'une poésie d'où l'artificiel est banni, et n'est-ce pas cela que recherchaient les « aventuriers » surréalistes et, avant eux, beaucoup d'autres qui s'écriaient: table rase! En somme, les fortes têtes ne réclamaient pas une autre poésie que la poésie intégrale. Se doutaient-ils ceux-là, que cette poésie intégrale était née au commencement du xxe siècle et que cette « alliance de l'esprit et des choses », Jammes l'avait accomplie, magnifiée, en créant, selon M. Marcel Raymond, « un impressionisme nouveau qui entait le sauvage ». Il n'était dès lors plus besoin de multiplier les manifestes, de réclamer une impérieuse inspiration, de s'évertuer à rendre logique tout dérèglement, toute extravagance. Déjà, chez Francis Jammes, le vers était ce qu'on le voulut plus tard : un vers qui suit la sensation; et si l'on veut un exemple, ne peut-on dire que dans le poème qui suit on respire un air quelque peu surréaliste:

Je le trouvai près des étoffes bleues et crues
Dont il faisait le commerce pour le Sénégal.
L'été chaud était frais parce que dans la rue
l'arrosage vert était traîné par un cheval.
Il ressemblait à Robert-Robert, au collégien
malade et rêvasseur des maisons antiques
où les paons longs se balancent près des grilles,
dans la cour, près des colonnes d'ordre dorien,
au collégien qui allait aux Indes,
Et, pendant que je me taisais, l'ombre du soleil
tombait sur des choses nègres, et dans l'odeur des tissus teints
le Sénégal pleurait dans sa cuillère en bois.

Par ailleurs, Jammes ne délaisse pas les éclairs de son inspiration; il accueille sans les transformer les jaillissements de la poésie. Foin de formules, de mots savamment juxtaposés! Tout est neuf, chaque expression a son génie propre et direct. Ce n'est point avec Reverdy ou Breton que l'on « réapprend à parler », mais bien avec Francis Jammes qui n'est pas seulement nouveau par l'accessoire comme le sont les surréalistes, mais qui, dans ses profondeurs de poète, s'identifie aux choses concrètes, leur donne la vie, et, par les raccourcis du naturel et de la simplicité, donne entrée au domaine mystérieux de l'unique poésie.

§

Le beau roman de M. Pierre Benoît, « M. de la Ferté »,

inspire à M. André Bridoux ces réflexions que nous lisons dans **Le Bulletin des Lettres** (25 juillet) :

Si nos deux peuples (le français et l'allemand) pouvaient se réconcilier, ce serait la paix du monde. A cette réconciliation il me semble qu'on travaille mal, de tous les côtés. Les pacifistes se trompent, à mon sens, et gâtent tout, en s'efforçant de souiller la gloire des soldats et d'établir l'accord sur un reniement commun des exploits guerriers. Ils détruisent le meilleur terrain d'entente : l'estime mutuelle de deux vaillants adversaires, conscients et fiers de cette vaillance. Je me rappelle que quand j'étais au Lycée Saint-Louis, il y avait comme lecteur d'allemand un ancien officier de mortiers de campagne (Feldhaûbitzen), les fameuses pièces de 210. C'était un garçon bien agréable, avec lequel j'allais parfois prendre une tasse de café. Nous avions été longtemps en face l'un de l'autre, dans un secteur de Champagne ; nous parlions de ce temps-là et je le plaisantais sur la qualité des pruneaux qu'il nous avait envoyés. Un jour il me demanda d'assister à un de mes cours. Je l'amenai en classe de Saint-Cyr. J'avais dit à mes élèves, tous futurs officiers, que je les priais de faire bon accueil à un ancien officier allemand qui, comme représentant d'une courageuse armée, avait droit à leur respect. Jamais je n'eus classe plus attentive ni plus déférente. Chez eux, nous trouverions, j'en suis sûr, des sentiments correspondants. Avant guerre, ce qui nuisait par-dessus tout à notre rapprochement, c'était la conviction absolument générale outre-Rhin que nous étions un peuple corrompu, dégénéré, indigne d'occuper une si belle partie du globe et d'ailleurs voué par le destin à bientôt disparaître. La bataille de la Marne et la défense de Verdun ont redressé cette opinion. C'est ce redressement qu'il aurait fallu savoir utiliser. J'ai également l'impression que ceux-là se trompent aussi, qui cherchent à entretenir l'animosité, à accumuler les mesures de précaution et les alliances contre nos anciens ennemis. On aurait pu, je crois, essayer de leur tendre la main plus franchement. Nous leur avons fait des concessions, sans doute ; peut-être excessives, mais d'assez mauvaise grâce pour que nous n'en tirions aucun bénéfice.

§

Visages du Monde (15 août) : numéro consacré « Au temps du naturalisme ».

D'Italie où il voyage, M. Jean Ajalbert a envoyé, pour ce fascicule, ses souvenirs du « Grenier des Goncourt » :

La dominante, c'était la présence d'Alphonse Daudet, qui, à tra-

vers ses souffrances, jetait de la lumière et de la vie, dans cette retraite de solitude, toute d'art et de littérature... Quel contraste, de ces dimanches pleins de réserve aux jeudis de la rue de Bellechasse, fulgurants de l'humanité et de la passion de l'auteur du *Nabab*, de *Sapho* et de l'*Immortel*, de la fougue de Léon, de l'accueil inoubliable de madame Alphonse Daudet imposant doucement la mesure et la tenue d'un salon aux débats et aux querelles de l'heure...

Naturalisme, réalisme? Les étiquettes ne pouvaient limiter l'œuvre des Goncourt, historiens novateurs, écrivains d'art découvreurs du XVIIIe siècle et des Japonais autant que romanciers. Aussi n'était-il guère question d'écoles, ni de disciples, dans ces après-midi voués à la diversité des talents, et à l'amitié, — à l'art autant qu'à la prose et à la poésie...

Au Grenier, dans les dix dernières années, la curiosité s'orientait surtout vers le théâtre. Tout au début, les Goncourt avaient rêvé de la scène. En possession, déjà, d'une renommée, ils avaient donné *Henriette Maréchal*. *Le Théâtre Libre* ranimait tous les espoirs de revanche. *L'Arlésienne* maintenant triomphait. Devaient suivre, les batailles des *Rois en exil*, de *Thérèse Raquin*. Antoine vint et ce furent *Sœur Philomène*, les *Frères Zemganno*, *Jacques Damour*, les *Résignés*, d'Henry Céard. Il faudrait citer la moitié du répertoire d'Antoine, où s'inscrivaient Paul Bonnetain, Descaves, Darien... Et du Vaudeville aux Variétés et à l'Odéon, ce furent de chaudes soirées, de « Monsieur Betsy », de Paul Alexis et Méténier à « Germinie Lacerteux » — aux tumultueuses et brillantes pièces à clef d'Abel Hermant. Le Grenier était en effervescence. C'est de là que vint l'aide profonde à Antoine, dont les initiatives devaient ouvrir aux auteurs nouveaux les scènes jusque-là peureuses et interdites. Ce sont les débats autour de l'interdiction de *la Fille Elisa*, qui amenèrent la suppression de la censure. Les derniers volumes du *Journal* ne sont consacrés qu'à ce mouvement libérateur dont a bénéficié ce premier quart de siècle. Que l'on y regarde bien, c'est du Grenier, — de la mise en pièces du roman naturaliste, qu'est sortie la production si diverse du théâtre contemporain, dans toute sa flore et sa fantaisie, d'Henry Becque à Sacha Guitry. Le théâtre naturaliste, qui n'était pas *du théâtre* — en déchirant les formules et chassant les poncifs de l'époque, a rendu le théâtre à l'art dramatique, tout au moins jusqu'à l'avènement du cinéma...

MÉMENTO. — *L'Idée libre* (août-septembre) : « Le baptême du sang », extraits d'un livre de M. l'abbé Daniel. — « Pour ou contre

la Franc-Maçonnerie », par M. André Lorulot. — « Emile de Girardin », par M. Ernest Gégout.

La Renaissance provinciale (juin-juillet): « Le congrès littéraire d'Orléans », par M. Vital-Mareille. — « Nocturne sur le Bou Regreg », par M. Alphonse Germain.

Expressions (n° 1, juillet): « Méduse », par M. F. de Miomandre. — « Les saints de Marseille », par M. G. Audisio. — « Substance de Lourmarin », par M. N. Vesper.

L'Alsace Française (29 juillet): M. J. A. Jaeger: « Regards sur le passé d'Oberval ». — « Le français à l'école », par M. Paul Bastier.

Chalom (juillet-août): M. A. Pallière: « L'horrible accusation ». — « Avec René Schwob, retour de Palestine », par M. F. Gattegno.

Revue bleue (21 juillet): Deux chroniques de Paris, de Richard Wagner.

Revue franco-chinoise (2e trimestre 1934): « L'Ankylostomiase en Chine », par M. le docteur Marcel Léger. — M. E. Bradier: « Chez M. C.-T. Loo: bijoux anciens de la Chine ».

La Semaine Egyptienne (fin juin): « Autobiographoumenos », par M. L. Pierre Petrides. — « Prière à Dieu pour un petit bossu », « poésie néo-alexandrine » de M. N. Hayer Boufidis. — « La littérature dans l'Allemagne moderne », par M. von Schweinitz.

Revue des Deux Mondes (1er août): M. J.-M. Carré: « Ceylan sous la pluie et le soleil ». — « Le jugement des ténèbres », nouveau roman de M. André Demaison. — « En Allemagne: le Crépuscule des Idoles », par M. Robert d'Harcourt.

La Revue Universelle (1er août): M. A. Thibaudet: « Le poème du Rhône ». — M. Ch. Benoist: « Le Machiavélisme de Machiavel ».

N. R. F. (1er août): « Déchiré », par M. L.-P. Fargue. — « Bergsonisme et Neurologie », par M. H. Le Savoureux.

Crapouillot (août): « Les fusillés pour l'exemple », par MM. J. Galtier-Boissière et Daniel de Ferdon, effroyables documents sur les répressions pendant la guerre.

La Revue des Vivants (août): « Sur des thèmes shakespeariens », par M. René Lalou. — « Octave », par M. F. de Miomandre. — « Eux », par M. Maurice Renard. — Etudes sur « Le fantastique », par divers.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Musique et Théâtre: A propos d'une lettre de M. Bravard. — La situation de l'Opéra-Comique.

Il arrive souvent que, dans une discussion, les adversaires soient d'accord sur le fond et persistent cependant à disputer parce qu'ils attachent trop d'importance à la forme, aux mots. J'aperçois dans la lettre que **M. Bravard,** directeur du Théâtre de la Gaieté, a publiée dans les Echos du *Mercure* le 15 juin, quelques phrases que j'aurais moi-même bien volontiers signées — et qui, certainement, expriment en des termes presque semblables des idées que j'ai maintes fois exposées dans cette rubrique. Il est donc très possible que M. Bravard et moi soyons tout près de nous trouver d'accord. Ce n'est pas sûr cependant, car il n'est pas du tout certain que le nouveau directeur de la Gaieté, des prémisses que nous avons l'un et l'autre posées, tire les mêmes conclusions que le critique musical du *Mercure*...

« Il s'agit, écrit M. Bravard, il s'agit avant tout de l'éducation musicale en France. » Là-dessus, nous sommes absolument du même avis. Et nous le sommes encore sur la première partie de ce paragraphe, — dont il faut, cependant, comme à la Chambre, demander la « disjonction » de la seconde, car si l'humour a ses droits, le bon sens populaire a néanmoins raison qui refuse de « mêler les torchons et les serviettes » :

> L'état rudimentaire de l'enseignement musical à l'école — quand il existe — nous paraît devoir reculer de quelques lustres l'avènement des temps bien heureux où la joie du spectateur sera plus vive lorsque, sur la scène qu'illustra Offenbach, le bon public reconnaîtra la lance de Wotan... dans la panoplie de la *Belle Hélène*. Nous n'en sommes pas encore là !

Et l'on souhaite que nous n'y venions jamais. Mais on peut souhaiter aussi que la *Belle Hélène* et les héros d'Offenbach reconquièrent avec leurs seules armes, et sans la lance de Wotan, une scène où ils sont infiniment mieux à leur place que les personnages de M. Lehar.

Mais il faut bien revenir à la question — que la réplique de M. Bravard perd de vue — et l'on m'excusera d'en rappeler

l'origine. Dans le *Mercure* du 1er décembre 1933, j'avais déploré la banalité, la niaiserie et la fadeur des opérettes comme *Le Pays du Sourire*. Les six cents ou les mille — mettons même, si vous voulez, les quinze cents représentations consécutives de cette pauvre musique ne la rendront pas meilleure, hélas! pas plus que les deux ou trois mille représentations de *Rose-Marie* n'en ont fait un chef-d'œuvre. J'ajoutais (toujours en décembre) ces lignes auxquelles je n'ai rien à changer:

> Qu'on n'aille pas tirer argument de la longue durée de ces pièces pour faire croire à la valeur de leur musique ou du moins à son succès plus grand près du public. Tout le monde sait bien, en effet, que le succès de ces affaires — car ce sont uniquement des affaires — repose uniquement sur la publicité, sur le luxe de la mise en scène et sur l'engagement de quelques vedettes.

A ceci, M. Catriens (auquel M. Bravard a succédé si complètement qu'il prend à son compte la lettre de son prédécesseur, publiée en réponse à ma chronique dans le *Mercure* du 1er avril 1934), opposait précisément le succès, affirmé par six cents représentations consécutives. Puis, revenant sur la subvention que la Ville de Paris avait retirée à la Gaieté, M. Catriens déplorait ce retrait, alors que, dans ma chronique, j'avais écrit qu'il eût été intolérable qu'une subvention fût versée à des théâtres où l'on jouait de mauvaises opérettes étrangères, — comme *le Pays du Sourire*.

Et voilà en effet tout le débat.

Que la Gaieté-Lyrique, ne recevant plus aucune subvention, joue dix mille fois de suite le *Pays du Sourire*, c'est une affaire qui ne regarde que son directeur. Mais si l'on parle de l'éducation musicale du public, si, prenant ce prétexte, on sollicite une subvention de la Ville ou de l'Etat, alors plus de *Pays du Sourire* ni d'autres *Veuves Joyeuses*, mais un effort sincère pour initier le public (qui a vraiment bon dos) à des musiques un peu moins mauvaises. Il ne s'agit pas encore de mêler les lances des Walkyries aux panoplies de la *Belle Hélène*, mais tout simplement de rendre aux compositeurs français une place qu'ils n'auraient jamais perdue si nous faisions chez nous ce que l'on fait partout ailleurs. Car il serait vraiment intolérable de demander aux contribuables leur argent pour le faire entrer dans la poche de compositeurs étrangers

dont les ouvrages médiocres ne peuvent que pervertir le goût des auditeurs. Encore une fois, il ne s'agit nullement de nationalisme musical et il est fort légitime que l'on joue en France Wagner, Rossini, Richard Strauss, Moussorgski, et cent autres. Mais il est déplaisant d'entendre sans cesse reprocher à nos compositeurs de ne pas « faire d'argent » — alors que, s'il faut en croire certaines gens évidemment intéressées à le dire, les étrangers possèdent par le fait même qu'ils ne sont pas d'ici, le secret d'amener l'or dans la caisse des théâtres. Cela est vraiment un peu simpliste, et nous sommes plusieurs qui persistons à prétendre que le jour où l'on fera, en France, pour les musiciens Français ce que l'on fait pour les compositeurs d'opérettes étrangers, tout ira un peu mieux dans un monde moins mauvais. En tout cas, — et ce sera la conclusion de ce débat que je désire clore, pour ma part, — les subventions doivent être réservées à des scènes d'où les œuvres françaises ne sont pas systématiquement bannies.

§

L'année théâtrale qui vient de finir a été fort mauvaise pour **l'Opéra-Comique,** si mauvaise même — ce n'est point un secret — que l'on a pu croire un moment ce théâtre près de fermer.

Examinons le bilan artistique de cette saison. Il n'est pas brillant, hélas! lui non plus. L'erreur commise l'an dernier avec *Frasquita* a été aggravée avec *Tout-Ank-Amon,* et aggravée si lourdement que la presse presque tout entière a crié justement au scandale.

Car *Tout-Ank-Amon* est une opérette d'un genre qui ne saurait vraiment trouver place au répertoire d'un théâtre subventionné. Voici encore ce mot de subvention qui revient ici. La question est très voisine, en effet, de celle que l'on examinait tout à l'heure: il s'agit toujours du bon ou du mauvais emploi des deniers publics, de l'éducation artistique des auditeurs. Et vraiment, ni *Frasquita,* ni *Tout-Ank-Amon* (ni le ballet *Néfertiti* qui en a été tiré après l'insuccès éclatant de l'ouvrage sous sa forme primitive) ne peuvent d'aucune manière donner à quiconque le goût de la musique! Je me serais abstenu d'en parler, — n'ayant point été invité à l'entendre, mon opinion exprimée ici au lendemain de *Frasquita* ayant sans

doute fait préjuger de mon jugement sur *Tout-Ank-Amon,* — si la polémique soulevée à ce propos ne devait naturellement trouver un écho dans une chronique où l'on s'efforce de donner une image aussi complète qu'on le peut du monde musical. Donc, tout le monde, à peu près, fut d'accord, depuis M. Robert Dézarnaux qui écrivait dans la *Liberté:*

> Ces histoires répugnantes le sont davantage encore sur une scène subventionnée, sur une scène ennoblie de beaux souvenirs... On espérait que l'erreur de *Frasquita* était une surprise de l'esprit et des sens... un malheureux hasard. Mais le choix de *Tout-Ank-Amon* marque une suite dans les idées. Contre une faute voulue, délibérée, contre un choix conscient, l'indulgence n'est plus possible.

Jusqu'à M. P.-O. Ferroud, dans *Paris-Soir,* jusqu'à M. Darius Milhaud dans le *Jour,* et M. Pierre Veber dans le *Petit Journal:*

> Une bouffonnerie, écrite spécialement pour certaine boîte de Montmartre, semble déplacée dans ce cadre semi-officiel de l'Opéra-Comique. Quand on pense que tant de musiciens de valeur marquent le pas à la porte de l'Opéra-Comique, on cherche pourquoi M. Gheusi est allé choisir celui-là...

Voilà le ton des articles au lendemain de la première. M. Gheusi a cru devoir répliquer, et il a qualifié de « coalition d'éternels mécontents » (*Figaro* du 20 mai) cet accord unanime des critiques indépendants.

Voilà pour le passif. Faut-il compter à l'actif *Marie l'Egyptienne?* Je ne crois pas! Il y avait mieux à prendre dans la production de la jeune école italienne que cet ouvrage vieilli de Respighi. Restent les reprises de *Reflets* et d'*Angélique.* Encore qu'il s'agisse d'œuvres d'une rare qualité, une farce en un acte et un ballet de même longueur, c'est peu pour une année...

Il ne suffit pas, pour expliquer l'accueil fait à *Tout-Ank-Amon* d'adresser des communiqués affirmant « qu'avant même le lever du rideau un clan de professionnels déçus ou de parents de cantatrices résiliées était décidé à l'exterminer ». Il n'est pas plus juste d'exercer des représailles sur un critique-compositeur, qui a osé dire que *Marie l'Egyptienne* n'est

point un chef-d'œuvre, et de l'avertir que son ballet, précédemment reçu, ne sera pas joué... Car nous en sommes là, et c'est déplorable.

Et l'on se demande, en de telles conditions, s'il n'est d'autre issue à la crise que traverse l'Opéra-Comique que d'entrer en concurrence avec le *Moulin-Bleu*, ou de fermer ses portes, ce qui ferait au moins l'économie de la subvention.

RENÉ DUMESNIL.

HISTOIRE DE L'ART

Le *Chardin* de M. Wildenstein. — La *Peinture en France* de M. Paul Jamot. — Le sculpteur Jacques Sarrazin.

M. Georges Wildenstein, qui dirige une collection du plus grand intérêt, « L'Art français », vient d'y publier un volume important sur **Chardin** (1). Il serait à souhaiter que sur chacun de nos artistes célèbres nous ayons une biographie aussi dense et aussi complète. Nous y trouvons, ordonnés chronologiquement, tous les documents qui concernent le peintre, un catalogue de son œuvre et une abondante illustration. C'est le plan qui fut adopté pour les livres précédents de cette même collection, entre autres le *La Tour* de Besnard, le *Lancret* de M. Wildenstein et le *Manet* de MM. Jamot et Wildenstein, monument admirable élevé à la gloire de l'auteur de l'*Olympia*. On ne saurait donc trop insister sur les services que rend cette collection, qu'on est heureux de voir couronnée de succès.

Quand on étudie la vie et l'œuvre de Chardin, on en revient d'abord à ceux qui l'ont le plus aimé et le mieux compris dans le passé: Diderot et les Goncourt. C'est à eux que M. Wildenstein rend hommage avant tout autre. Il ne veut pas refaire ce qu'ils ont déjà si bien fait; il désire ajouter à leur œuvre ce qu'ils ne pouvaient connaître, et ce qui est le résultat d'un long travail de recherches personnelles. Grâce à ce travail, la biographie de Chardin est aujourd'hui très bien connue et le volume où M. Wildenstein nous la raconte dans ses détails est, sans nul doute, de ceux que l'on peut qualifier de définitifs.

Chardin occupe une place capitale dans l'histoire de l'art

(1) Un volume de 430 pages, 236 illustrations. Paris. Beaux-Arts, 1933.

français mais, à vrai dire, il n'a pas marqué son siècle d'une forte empreinte, comme un Poussin, un Watteau ou un David; il n'a rien d'un révolutionnaire, et cependant les novateurs reconnaissent en lui un maître, dont l'exemple leur est précieux. Il s'agit donc de déterminer l'originalité de son génie et de montrer comment il peut être admiré à la fois par Besnard, Cézanne et Picasso. L'explication est simple: Chardin a la probité, l'honnêteté de l'artisan; peintre connaissant admirablement son métier, il ignore toute transposition littéraire, et c'est pourquoi on ne trouve chez lui aucun accent déclamatoire, aucun abus du pittoresque facile: il a aimé l'équilibre et la simplicité de la vie quotidienne, et il a aimé passionnément son métier.

Il ne faut donc voir en lui, et M. Wildenstein a raison de l'affirmer, « ni le porte-parole du tiers-état, ni le créateur d'une technique nouvelle ». Aussi bien les nombreux documents publiés nous permettent-ils de nous faire du « bonhomme Chardin » une idée juste et précise; grâce à eux nous pouvons « sortir de l'hagiographie pour rentrer dans la vérité ».

Il est intéressant, en particulier, de faire revivre le milieu artistique dont Chardin est le centre. Il a beaucoup d'amis, Coypel, Pigalle, et surtout ses graveurs, les deux Cochin, père et fils, et Bernard Lépicié le père. Les Cochin gravèrent les œuvres les plus célèbres de Chardin, et celui-ci leur devait une grande gratitude, ces gravures contribuant à améliorer sa situation, tant matérielle que morale. Les peintres s'intéressaient, en effet, au XVIII[e] siècle, de la façon la plus directe, à la vente des gravures de leurs œuvres; ce fut vrai pour Greuze, Oudry, Coypel; ce le fut aussi pour Chardin qui en tira un profit substantiel.

Les deux graveurs de Chardin, Lépicié et Cochin fils, sont en même temps les historiographes de l'Académie dont Chardin est le trésorier. Ils s'aident et se soutiennent, et on voit « ainsi s'esquisser une aimable coterie d'artistes, continuellement en contact, vivant côte à côte, à l'Académie, au Louvre, ayant des intérêts qui, loin de se contrarier, se favorisent mutuellement ». On comprend dès lors qu'il soit nécessaire de soumettre à une critique prudente la biographie que Cochin

nous a laissée de son ami Chardin. Et c'est pourquoi, à la lueur des documents qu'analyse M. Wildenstein, on voit le caractère de l'artiste apparaître sous un jour particulier. En fait, le bonhomme Chardin est assez paresseux; il aime l'argent et ne déteste pas de jouer de bons tours à ses rivaux lorsqu'il est « placeur » dans un salon. Ses démêlés avec Oudry ne manquent pas de comique; d'une manière générale, Chardin voit d'un mauvais œil ceux qui traitent les mêmes sujets que lui, et il s'irrite des critiques qu'on peut lui faire.

Il semble, en définitive, que Chardin ait mené une existence aisée; il ne faut pas se l'imaginer comme ayant une fin de vie assombrie par les malheurs; c'est, dit justement M. Wildenstein, faire peindre Chardin par Greuze. M. et Mme Chardin furent des bourgeois, « toujours très ménagers et même resserrés », dit un rapport adressé en 1779 à d'Angiviller, et des documents très précis nous prouvent qu'ils étaient, en somme, fort à leur aise.

Ce bourgeois, qui a été un grand peintre de natures mortes, a peint aussi, tout naturellement, les intérieurs de la petite bourgeoisie qu'il connaissait, comme les frères Le Nain avaient peint les mœurs des paysans au siècle précédent. Aucune arrière-idée politique, bien entendu; mais simplement le souci de traiter des thèmes qui lui étaient familiers et permettaient à son talent de s'exprimer librement. Ses toiles sont ainsi le « reflet du petit univers qui l'entourait »; aussi nul n'a-t-il su, mieux que lui, rendre à la fois la forme d'un objet, l'impression colorée que donne cet objet et « celles que lui renvoient les objets voisins ». Pourtant cet observateur génial n'a eu qu'un médiocre succès comme portraitiste, auprès de ses contemporains; en artiste prudent il n'essaya pas de lutter avec un La Tour; il fit peu de portraits et tint à rester le peintre des natures mortes et des scènes familières.

« A égale distance dans le temps de Le Nain et de Corot, Chardin atteint comme eux à une saine et honnête poésie par la vérité, une vérité à la française, sans rhétorique ni prétention philosophique, satirique ou autre ». Tel est le jugement que M. Paul Jamot porte sur l'artiste dans son dernier vo-

lume **La Peinture en France** (2), livre dense et riche d'idées où les belles qualités de l'auteur s'appliquent à l'étude de sujets qu'il connaît admirablement. M. Jamot retrouve dans Chardin, comme dans Le Nain ou dans Corot, ce qui est l'essentiel de cet esprit français, dont il a heureusement défini les tendances en un chapitre d'introduction. Ces trois noms résument admirablement les traits de notre caractère national, et « il n'y a rien de plus français dans l'art français que cette lignée d'artistes sincères dont le talent ou le génie semble être avant tout l'émanation d'une âme honnête et chez qui le beau et le bon retrouvent cette équivalence que leur attribuaient jadis les Grecs ». La définition de M. Jamot est des plus pertinentes; chez presque tout grand artiste français il y a un observateur sincère de la nature; et c'est un fait évident qu'un courant de réalité circule à travers toute notre peinture, « même aux époques où semble triompher une conception purement idéaliste de l'art ». C'est pourquoi Chardin reste un des plus « français » entre nos peintres.

Dans le domaine de la sculpture, on peut faire des remarques analogues, et le volume de Mlle Marthe Digard vient à propos pour nous les suggérer. Il est consacré à **Jacques Sarrazin,** sculpteur trop peu étudié de la première moitié du XVIIe siècle (3). Malgré l'influence italienne, il y a dans son œuvre une persistance de la tradition française qui est assez notable. Un sens de l'équilibre et de l'harmonie des formes le met à l'abri des excès de l'art baroque dont la vogue aurait pu l'impressionner à Rome. Son séjour en Italie (1610-1628) est d'ailleurs assez mal connu et il est regrettable que nous ne possédions guère, de cette longue période, que l'*Atlas* et le *Polyphème* de la Villa Aldobrandini. Tout au moins ces deux œuvres montrent-elles un tempérament vigoureux, personnel, — très français. Ce classique — dont l'influence fut beaucoup plus considérable qu'on ne l'a cru jusqu'à présent — a sa place dans l'histoire de notre sculpture, entre Germain Pilon

(2) Paul Jamot : *La peinture en France* (*Editions d'Art et d'Histoire*, publiées sous la direction de J. et R. Wittmann). Librairie Plon, Paris, 1934.

(3) Marthe Digard : *Jacques Sarrazin; son œuvre; son influence.* Paris, Leroux, 1934.

(4) Il est intéressant de comparer la vie d'un Sarrazin à celle d'un Pierre le Gros, le fils, très italianisé. Cf. le volume de Baumgarten : *Pierre le Gros artiste romain.* Paris, Leroux, 1933.

et les sculpteurs de Versailles, dont il fut le maître. Une œuvre comme le tombeau d'Henri de Bourbon est beaucoup plus française qu'italienne, et il est assez remarquable de penser qu'un séjour de dix-huit ans en Italie ait laissé à peu près intact ce qu'il y avait en lui de forte tradition française.

Cette tradition, on la retrouve chez tous les artistes sortis de son atelier, Gilles Guérin, Le Hongre, Le Gros, les frères Marsy, Magnier, etc. A regarder ainsi la série des sculpteurs de Versailles, on rend un peu plus justice à ce Sarrazin qui semble avoir été un grand initiateur: la sculpture classique française lui doit beaucoup, et la noblesse des Caryatides du Pavillon de l'Horloge dénote un talent qui ne manque ni d'originalité ni de puissance.

JEAN ALAZARD.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

La littérature albertine depuis le 17 février 1934. — Thomas Braun : *Thrène pour la mort du Roi*, L'Edition Universelle. — Paul Werrie : *Le légende d'Albert Ier, Roi des Belges*, Casterman. — Qu'est-ce que plagier? — Edmond Vandercammen : *Naissance du Sang*, Les Cahiers du Journal des Poètes.

Nous avons assisté en Belgique depuis le 17 février, date de la mort d'Albert Ier, à l'efflorescence d'une véritable littérature royale. L'illustre victime de la catastrophe de Marche-les-Dames a été pleurée et magnifiée. Sa vie a été écrite sur les modes majeur et mineur; sa disparition a servi de thème à d'innombrables essais; elle a donné le vol à mille anecdotes. Cela n'aurait, après tout, rien d'extraordinaire, car la disparition d'une figure européenne, surtout si elle est royale, entraîne généralement avec soi une littérature. Mais ce qui, dans le cas présent, fixe l'attention, c'est le fait que, sauf exception, cette littérature n'a rien de la littérature de commande ni de la littérature officielle. Elle n'est point aulique quant à sa provenance, et l'opportunisme n'y apparaît guère. C'est réellement l'expression d'un sentiment d'unanime attachement et d'unanime regret, et, pour la première fois sans doute depuis longtemps, un chef d'Etat réveille des poètes.

J'entends de vrais poètes, car le mirliton est immortel.

Albert Ier qui trouvait le temps d'écrire, du quartier général de Louvain, à la veille de la grande offensive de von Kluck, des billets intimes à Verhaeren où il l'appelait familièrement:

« Mon cher ami », Albert Ier reçoit ainsi sa récompense d'avoir aimé, sans aucun tapage, la pensée et ceux qui la servent. Et c'est parce qu'il appartint à la famille des rois « intellectuels » que nous lui réservons une place dans ce courrier.

Pourtant, ce n'est pas là que gît le secret de cette extraordinaire popularité.

Celle-ci tenait à deux causes, dont M. Paul Verrie, dans *Sa légende d'Albert Ier*, a magnifiquement dégagé l'essentiel.

> Lui restait près de ses hommes. Car le Roi n'avait pas peur. Il n'avait voulu ni les quitter, ni quitter le sol du pays dont il avait la garde. Et son épouse la Reine demeura près de lui, soignant les blessés, les malades, les souffrants. *Et cela ne s'est vu que rarement dans l'histoire du monde.*

Voilà qui est bien vrai, et qui éclaire ce surnom de Roi-Soldat qu'on lui donna. Ce ne fut pas le général vainqueur dont tout le peuple suivit la dépouille : ce fut le roi ancien combattant.

On lui savait un gré infini de cette bravoure sans panache, qui semblait faire abstraction du feu de l'ennemi, et, comme dit le loustic, le considérer tacitement comme de l'air pur.

L'auteur de ces lignes a recueilli là-dessus le témoignage des ennemis même du roi. Un combattant flamingant séparatiste, donc « anti-Belgique », me disait un jour: « Dans la tranchée, là où tout le monde passait courbé en deux, il s'en allait tout droit, sa tête pensive émergeant, un peu penchée, au bout d'un long cou, au-dessus du parapet protecteur. » Le premier chef d'état-major général de notre armée, le général de Selliers, qui avait eu des motifs de se juger mal traité et ne cachait pas son peu de sympathie pour le souverain, me confirmait, avant la mort d'Albert Ier, cette même crânerie paisible. Il me le montrait quittant son auto aux portes de Malines, en pleine bataille d'Anvers, se faisant amener son cheval et les chevaux de son état-major, sans faire mine de songer un instant que l'on était sous le feu ennemi dans un endroit particulièrement exposé, et disant de sa voix nasillarde et lente, la voix des Cobourg : « Allons, messieurs, examinons un peu le terrain! »

Bravoure sans panache, disais-je, et ceci m'amène à la seconde cause de cette popularité exceptionnelle. « Le roi

Albert Ier, écrivait au lendemain de l'accident fatal le comte Sforza, ancien premier ministre italien réfugié en Belgique, a appris aux souverains qu'un Roi moderne ne doit pas être brillant. »

Profonde vérité, plus vraie en Belgique qu'ailleurs. Elégant, sérénissime et européen à la façon de son aïeul Léopold Ier, sarcastique arbitraire et hautain comme son oncle Léopold II, désinvolte à l'excès ou simplement trop séduisant, Albert Ier n'eût pas joui, auprès d'un peuple qui déteste les beaux mots et même les beaux gestes, de cet immense crédit qu'il a d'ailleurs justifié, sur le plan pratique, par des interventions personnelles rares et prudentes, mais qui ont eu les plus heureux, les plus décisifs effets.

A peine le roi était-il défunt, les biographes donc se mirent à la tâche. Et leur hâte desservit un peu les premiers d'entre eux. Un M. de Paeuw, fonctionnaire, accoucha d'abord d'une *Vie d'Albert Ier*, correctement écrite, mais sans grand relief, et dont je ne parle que pour mémoire, ne traitant ici que des lettres. Puis vint M. Pierre Nothomb, qui lui aussi fit éditer un *Albert Ier* composé un peu vite, et qui ne manque ni d'enthousiasme, ni d'aperçus généraux, mais qui ne pouvait être, en dépit du talent de l'auteur, qu'un travail improvisé (1).

C'est seulement il y a deux mois que sortirent les ouvrages importants. La biographie d'Albert Ier par M. Dumont-Wilden se classe en tête par sa solidité, son exactitude, la sûreté de jugement de l'auteur. On y retrouve cette force sans vains ornements qui est une des caractéristiques du mémorialiste de Benjamin Constant et de Charles-Edouard: livre avant tout intelligent, dont je ne puis parler puisqu'il ne ressortit pas strictement, bien qu'écrit par un Belge, au cadre de cette chronique, consacrée aux œuvres d'ici. Si j'en touche un mot, c'est qu'il clôt une liste de travaux objectifs à laquelle s'oppose une série de travaux subjectifs ou même poétiques, tentatives fort curieuses dont le **Thrène pour la mort du Roi**, de Thomas Braun, n'est pas la moindre:

(1) D'autres ouvrages encore, et notamment un opuscule du comte Henri Carton de Wiart, ont paru sur ce sujet. Nous ne pouvons ici que choisir.

Après le salon bleu voici le salon noir,
la parade suprême.
Pour un dernier revoir, pour les derniers emblèmes
un peuple contenu, replié sur lui-même,
Piétinera, par les trottoirs
pendant deux jours, de l'aube au soir...

Et plus loin:

Pour que la lumière éternelle
luise dans ses prunelles,
les petits chantres de Malines
de leurs voix cristallines,
déclancheront, à la même seconde
onde par onde,
les prières du monde...

Poésie d'une virtuosité, d'une délicatesse subtile. Poésie de chrétien lettré, qui sait toutes les ressources poétiques de la liturgie. Poésie sensible aussi et qui, parfois, atteint à une singulière grandeur:

De profundis, de profundis!
La tête en bas,
Comme saint Pierre
la tête en bas,
les bras en croix
et les deux mains reposant sur la pierre!...

L'écueil du genre, c'est l'afféterie, témoin ces vers, décrivant le corps et le défilé pieux:

Ton beau regard marmoréen
Semble encor leur vouloir du bien.
Hélas! Tu leur fais tant de mal...

Ou le faux naïf rustique: voyez Francis Jammes; ou le naïf style « vitrail » : voyez Péguy, Delteil :

Quand nous serons égarés sur la piste
prescris à saint Bernard
de nous dépêcher sans retard
Ses chiens laineux, sa lanterne, son rhum.

Ces ombres une fois signalées, il reste à saluer une réussite lyrique qui a peut-être plus d'importance qu'on ne le pense,

et j'y reviendrai après avoir conduit le lecteur chez M. Werrie. Et voilà : M. Werrie a écrit, lui aussi, un poème, encore que ce soit en prose. Et sa **Légende d'Albert Ier** non seulement a du muscle, de la saveur, ce je ne sais quoi de juteux et de plein qui rachète des défauts parfois agaçants dont un certain maniérisme qui donne la sensation d'un peu d'inexpérience; mais on y trouve nombre de passages qui atteignent eux aussi à la grandeur, et qui sont d'authentiques éclairs. Oyez cette interprétation des jours d'attente, en juillet-août 1914 :

Ce fut un été torride. Les moissons craquaient de toutes parts... Les épis étaient pleins et lourds, plus qu'ils ne l'avaient jamais été... [suit une saisissante évocation des ballons militaires « *à peau grise et sale*]. Le peuple en fut troublé... Le peuple dit :

« C'est bientôt la guerre, vous verrez. »

Et la guerre éclata. Le monde était trop mûr. Il faisait chaud dans ce temps-là, terriblement chaud. Les moissons craquaient de toutes parts. Il y avait grande abondance de graine et d'hommes sur la terre.

Donc, M. Werrie a écrit un beau livre. Mais M. Pierre Goemaere, directeur de la très importante *Revue Belge*, proteste, et accuse M. Werrie de lui avoir emprunté, presque mot pour mot, le texte de tout un passage. Querelle à propos de **plagiat.** C'est fréquent ici. Confrontés, les deux textes, en effet, sont très voisins. Seulement, il faut bien le reconnaître : le texte de M. Pierre Goemaere (d'ailleurs lui-même romancier de talent) ne possède rien qui soit de nature à en faire une propriété précieuse. Il décrit, poétiquement d'ailleurs, l'arrivée d'Albert Ier en Amérique; c'est à la portée, si j'ose dire, de toutes les bourses. Et le passage de M. Werrie est lui aussi d'une importance et d'un éclat secondaires, et les deux fragments, légèrement différents l'un de l'autre, ne sont pas tels qu'on doive se battre au couteau pour en revendiquer la paternité. Il semble que le vrai plagiat, ce soit l'action d'emprunter à un écrivain des pièces uniques, et non pas les boulons interchangeables de la mécanique littéraire. Je ne signale cette querelle, dont les tribunaux décideront, que parce qu'elle est typique des mœurs de notre Bois Sacré et fait assez de bruit à Bruxelles. Mais que de plagiats, à ce

compte, chez nos classiques, et comme c'est heureux qu'ils se soient avisés de les commettre!

Je voudrais clore cet incursion au pays des poètes en signalant **Naissance du Sang** de M. Vanducammen. C'est de l'expressionnisme pur, et sans doute y a-t-il là des notations profondes, des quintessences, des intuitions indéniables... Mais toutes ces qualités sont perdues comme l'étaient celles de la jument de Roland, qui souffrait d'une imperfection essentielle, puisqu'elle était morte. Pareillement, la poésie de M. Vandercammen n'a pas de sens continu, ou, si elle a un sens, on a négligé de nous en vendre la clef avec la plaquette. Et désormais, ce n'est rien.

Cette constatation m'amène à saluer la poésie albertine — qui s'adresse à tout un peuple, idolâtre ou ennemi d'un héros, peu importe — mais publique, enfin, et cela est suprêmement sympathique, ne fût-ce que par réaction contre les gens qui, depuis vingt ans, vous introduisent dans le fin du fin de leur subconscient comme dans un cul de basse fosse, en dédaignant de vous bailler la moindre lanterne de poche...

ED. EWBANK.

LETTRES SUÉDOISES

Deux dames aristocrates. — Marika Stiernstedt: *Landshövdingens dotter* (*Fille du préfet*), *Von Sneckenströms*, *Ulla-Bella*, *Fröken Liwin*, *Mitt och de mina* (*Le mien et les miens*), *Adjö, min gröna ungdom* (*Adieu, ma belle jeunesse*), Albert Bonnier, Stockholm. — Annie Akerhielm: *Riktiga människor* (*Hommes véritables*), *Flickorna Suell* (*Les demoiselles Suell*), *Ett gammalt slott* (*Un vieux château*), *Norrbys pa Borregard* (*Les Norrby du château Borregard*), *Klyftan utan bro* (*L'abîme sans pont*), *Mödrar och döttrar* (*Mères et filles*), *Tiberius*, *Romare* (*Des Romains*), Alb. Bonnier, Stockholm.

Mme Stiernstedt doit être connue des contemporains de la grande guerre, où elle a, comme écrivain et orateur, affirmé ses sympathies pour la France aussi vigoureusement que cela était possible à une femme d'une nation neutre. Elle a, d'ailleurs, des connexions anciennes avec la France. Son père, le général Stiernstedt, a servi sous Napoléon III et la République en 1870, et, fille d'un chevalier de la Légion d'honneur, Mlle Marika a bénéficié d'une éducation française. Sa mère polonaise lui a transmis les sympathies traditionnelles de sa patrie pour la culture française. Le milieu aristocrate de la maison paternelle, comme celui de son premier

mari, le baron Cederström, n'a pu que renforcer les influences de son éducation dans un couvent français.

Aussi Mme Stiernstedt s'est-elle détachée dès ses débuts de la foule des littérateurs suédois par un caractère mondain et un peu cosmopolite. L'éducation et le sang se marquent dans tous les livres de l'éminent écrivain. Pendant que les autres femmes-auteurs en Suède sont le plus souvent des idéalistes ou idéologues, qui se laissent entraîner par quelque but social ou politique, Mme Stiernstedt n'a qu'un seul but dominant dans son œuvre: dépeindre ses personnages, les analyser surtout dans leur amour, leur vie érotique. Sans doute, son vif intérêt pour l'intimité humaine de ses héros et héroïnes, intérêt qui ne se laisse distraire par aucune discussion, semble promettre une très longue vie aux œuvres d'une artiste qui a su éviter tout ce qui n'appartient qu'à une période. Elle n'a écrit qu'un seul livre un peu tendancieux, c'est le roman **La famille Sneckenström.** Dans ce livre, le problème de l'isolement relatif des catholiques dans un pays luthérien est discuté d'une manière très intelligente et modérée. Surtout pour les enfants catholiques, la vie, pendant les années d'école, doit être très désolée, et Mme Stiernstedt a donné une image émouvante des petits von Sneckenström. En somme, ce livre est une espèce de confession, où l'auteur nous fait voir la signification d'une croyance vécue pour consoler et fortifier le croyant. M. de Sneckenström est malade d'esprit, et sa femme, qui lui donne ses soins avec une patience admirable, se développe en une sainte qui doit convaincre le sceptique le plus endurci.

Le roman **La fille du préfet** est l'histoire d'un enfant illégitime. La petite Daniela est le fruit d'un amour purement sensuel et a hérité les traits d'un bel homme sans scrupules et d'une femme perverse et sans éducation. Elle est acceptée par la famille de son père, mais ses instincts populaciers lui font perdre tout ce qu'on lui concède. Elle perd aussi ses bienfaiteurs. Elle est libertine, fausse et ingrate, et rien de ce qu'on fait pour elle ne peut changer et réformer cette nature de mauvaise herbe ou de parasite. Cette « héroïne » est le centre aussi de l'histoire qui suit, où la fille du préfet s'établit cocotte à Paris. Le sens moral, s'il y en a, ressemble

à la morale de Kipling dans son grand poème, où « l'est est l'est et l'ouest est l'ouest et jamais les deux ne s'entendent ». La race est presque tout, et l'éducation et le milieu peuvent modifier, mais non déraciner l'essentiel d'une âme. Si triste que puisse paraître ce sujet — raconté en peu de mots — la conteuse a l'art d'envelopper les plus tristes banalités d'un charme souvent irrésistible. Ces romans ont joui d'une grande popularité, et *La fille du préfet* a eu aussi du succès comme film.

Un critique, il y a quelques années, a essayé d'expédier un livre de Mme Stiernstedt avec ces mots: « Mais son livre est très artistique, et naturellement l'auteur, par conséquent, est satisfait. » Le critique a eu sa réponse dans l'admirable livre **Mademoiselle Liwin,** qui est peut-être le plus important qu'ait écrit notre romancière. C'est un livre artistique, sans doute, mais le caractère de l'héroïne du titre est une des plus sérieuses études de notre littérature. C'est une célibataire, directrice d'une maison d'éducation, qui est la martyre d'une vie d'abnégation, et dont la passion maîtrisée cherche ses chemins de traverse. La sûreté du goût empêche la conteuse de faire des scènes insipides. Mais elle suit son modèle dans chaque repli de son cœur. Elle dessine ce visage avec une patience minutieuse qui réussit des effets presque à la Rembrandt. Ce type, avec ses velléités de sensualité, de méfiance, de soupçon et d'ambition, on ne l'oublie jamais. Et le plus admirable est qu'on finit par ne pas détester un monstre, mais par s'apitoyer sur une pauvre femme. Comme arrière-plan on est invité à faire la connaissance d'une famille charmante, les Murius, où spécialement les enfants sont des trouvailles de naïveté et de fraîcheur.

L'auteur excelle en des tableaux d'enfants et d'enfance. Son livre le plus aimable porte le nom de la petite héroïne, **Ulla-Bella.** Le roman est fait aussi pour la jeunesse et tous les éléments qui peuvent offenser les esprits jeunes ou susceptibles en sont éliminés. Malgré tout, le livre est sérieux et parfois grave. La vie d'une petite dans une maison pauvre, sous les soins d'un père charmant, mais peu pratique, s'écoule dans un isolement qui doit faire de la fillette une petite femme précoce et pensive. La petite isolée, qui devient bien-

tôt orpheline, se procure des amis dans toute la compagnie des locataires et des voisins et voisines. Tous se métamorphosent en oncles et tantes, et comme mère de l'orpheline figure une vieille servante, la Malin (Amélie), qui finit par acquérir aussi la sympathie du lecteur. Mme Stiernstedt, dans ce livre, a fait le miracle d'être sincère sans être sévère, et d'être sérieuse malgré toutes les apparences amusantes et touchantes.

Le livre de la petite Ulla-Bella recèle sans doute la vie vécue de l'auteur, au moins dans quelque partie de sa propre enfance. En ces dernières années, elle nous a donné une biographie formelle dans les deux volumes **Le mien et les miens** et **Adieu, ma belle jeunesse.** Elle se plonge dans l'histoire de ses aïeux polonais, qui ont été une famille considérable, où l'on s'intéressait à la littérature. Un membre féminin de cette famille a eu une aventure avec Honoré de Balzac. Cette vie pompeuse, multicolore et chevaleresque rafraîchit nos impressions de romans et nouvelles par des auteurs mondains polonais. De la Pologne passionnée et brillante le bond de fantaisie est long et vertigineux jusqu'à la petite ville universitaire d'Upsal des années 1890. Mais c'est cette ville qui a formé la physionomie de notre écrivain, et l'a faite ce qu'elle est, styliste remarquable, connaisseur des hommes et des femmes comme peu de ses contemporaines suédoises, personnalité courageuse et énergique, et femme heureusement douée aussi pour la vie pratique. Elle est actuellement le chef de l'Union des écrivains suédois.

La carrière de Mme la baronne Annie Akerhielm n'est guère moins intéressante. Née à Malmö, la capitale de la province de Scanie, d'un père socialiste-utopiste, le premier de ce genre en Suède, le renommé échevin Quiding, elle a épousé le baron Erik Akerhielm, rédacteur en chef du journal des conservateurs extrêmes. Et sa production littéraire et journalistique n'a pas développé en elle la fille du socialiste, mais la baronne, du commencement jusqu'à ce jour. Ses sympathies ont été strictement féodales, presque réactionnaires. En Suède, où la gauche a fait des progrès très rapides dès le commencement du siècle, on l'a regardée comme un phénomène, et certes, les derniers trente ans ont mis une conser-

vatrice à l'épreuve. Elle n'a pas plié. Dans la politique pratique elle n'a pu jouer un rôle très éminent, mais les principes conservateurs ont eu en elle un champion infatigable. Elle a écrit pour les vieilles bonnes idées bourgeoises et féodales avec une insouciance totale de l'impression qu'elle pouvait produire sur les puissants du jour. Toujours souriante, elle a reçu et administré les coups souvent lourds et mortels qui s'échangent dans la vie politique. Pour son mari elle a été une compagne excellente.

Elle a débuté en littérature par des romans d'une tendance marquée. Le meilleur de ces premiers livres se nomme **Des hommes véritables.** Le récit est celui d'une grève sur un grand domaine et se groupe surtout autour du propriétaire de ce domaine, le comte Sixten Rönnow, homme puissant et sain, malgré certaines originalités qui choquent adversaires et amis presque au même degré. Néanmoins, c'est cet homme qui, pour l'auteur, devient le premier des hommes véritables. Il est de bon aloi. Il a les opinions qui sont du goût de Mme Akerhielm. Et on le comprend. Ce Rönnow est du type de ceux qui toujours et dans tous les camps se font remarquer parce qu'ils savent ce qu'ils veulent et ont le courage de leur opinion. Une caractéristique de Mme Akerhielm est qu'elle comprend et adopte les points de vue masculins sans difficulté et les préfère aux féminins. Pas plus que Mme Stiernstedt, elle n'a aucun trait de féminisme. Pour importants qu'ils soient à l'égard de l'histoire de Suède et de l'histoire de leur auteur, ces premiers livres n'ont pas la valeur artistique des ouvrages suivants, où la chaleur politique s'est apaisée un peu.

La politique s'est cantonnée dans la presse, où Mme Akerhielm a été un diligent collaborateur. Pour ma part, je ne partage point les vues européennes de notre auteur, et parfois ses opinions me semblent peu mûries et trop fantastiques. Mais une polémique ici serait peu à sa place, et je néglige nos divergences en ces matières, pour continuer mon aperçu de ses œuvres purement littéraires. Ses romans dès 1919 ont été lecture de famille du genre le plus charmant et aussi le plus solide et approfondi qu'on puisse souhaiter. Ils contiennent des études de caractère de haute valeur, et en même

temps ils sont si divertissants qu'on en a peu dans notre pays à leur comparer. Dans un format un peu moins encombrant que Dickens, ils donnent le même plaisir que les meilleurs livres de cet auteur, toujours sauf le meilleur, *David Copperfield*. On ne peut avoir guère compagnie plus amusante que l'héroïne d'**Un vieux château,** cette antique petite châtelaine qui fréquente en amie cordiale et joviale tous les apparitions et spectres de son château. Elle les voit et les écoute. Une porte qui s'ouvre inopinément les introduit sans aucun doute dans la présence de la vieille hôtesse. Elle leur parle et ils lui répondent. Et toute cette vie invisible et effrayante pour tout autre est pour la châtelaine presque centenaire la vie réelle et la plus intime de son âge. Les amis plus jeunes et encore vivants ont des chocs nerveux en l'entendant parler et répondre à ses invisibles hôtes. Elle seule est au-dessus de toute peur et de tout étonnement. Les apparitions sont les ombres de sa propre jeunesse. Les spectres sont la vie passée du vieux château de ses ancêtres. Et la vieille passée un jour aussi, le château continue à être hanté par ses revenants. La nouvelle châtelaine — d'une famille commerçante d'une grande ville — les voit et les écoute aussi, en devient presque folle, et se sauve aussitôt que possible dans sa ville bruyante et éclairée.

Les Norrby de Borregard sont des châtelains aussi, un peu congénères au comte du roman *Hommes véritables,* mais moins imposants et peut-être plus humains. Ils ont leurs soucis économiques et leurs chagrins d'amour, et le lecteur partage leurs soucis et chagrins et se rassérène quand l'horizon s'éclaircit et les nuages se dissipent. **Les demoiselles Suell** sont d'anciennes amies, sans doute, de Mlle Quiding avant qu'elle fût devenue baronne. Car le milieu est la ville de Malmö en Scanie, et l'air et le sentiment y sont authentiques. Moi, dont l'enfance et la jeunesse se sont écoulées dans la même ville, je connais et reconnais les rues, les visages, les opinions, et tout. C'est une histoire d'amour et de lutte religieuse, mais l'auteur, qui est pour la tradition et pour la religion de ses ancêtres, préfère — à son propre étonnement et à l'étonnement de tout autre — le médecin matérialiste

sans Dieu à l'imbécile orthodoxe qui ne comprend rien de la vie humaine.

Mères et filles est une confrontation, sous forme de roman, entre deux générations, celle d'avant la guerre et celle d'après. On pourrait deviner où vont les sympathies de Mme la baronne. Mais elle ne manque pas d'humour ni d'ironie, et la confrontation a lieu très amicalement, bien qu'avec un peu de mélancolie. Le temps est le maître, mais il apparaît plus sévère qu'il ne l'est au secret de son cœur et les différences, parfois, sont très superficielles. Telle est la philosophie de notre auteur un peu âgée — philosophie âgée aussi, mais assez acceptable.

L'intérêt historique est un trait conservateur, et Mme Akerhielm a écrit des nouvelles historiques dès son début, — des nouvelles courtes, en polémique contre la grande Révolution française. Les châtelaines expatriées par la Révolution ont trouvé leur vengeur. Dans ses années plus mûres, Mme Akerhielm s'est intéressée au temps de saint Louis et aux Albigeois hérétiques qu'elle a dépeints sous le titre **L'abîme sans pont.** Peut-être a-t-elle pensé à d'autres abîmes et ponts plus proches de notre âge. Et elle a fini par écrire deux excellents ouvrages, bien documentés, sur la Rome antique, **Tibérius** et **Des Romains,** qui ont eu une presse unanimement favorable.

J'estime fort possible que l'avenir lise les livres de Mmes Akerhielm et Stiernstedt avec la même admiration qui comble pour le moment la seule Selma Lagerlöf.

K. G. OSSIANNILSON.

LETTRES RUSSES

Inna Lubimenko: *Les relations commerciales et politiques de l'Angleterre avec la Russie avant Pierre le Grand* (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, fascicule 261), Librairie ancienne Honoré Champion, 1933. — Prosper Mérimée : *Etudes de littérature russe,* t. I et II (*Œuvres complètes de Prosper Mérimée*), Librairie ancienne Honoré Champion.

Mme Inna Lubimenko, à qui nous devons déjà toute une série de travaux remarquable sur les relations de la Russie avec l'Angleterre au temps des premiers tsars, publie aujourd'hui dans la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, dont elle est une des élèves diplômées, un ouvrage d'ensemble sur

le même sujet, précédé d'une très riche et instructive bibliographie.

Aux **relations commerciales et politiques de l'Angleterre avec la Russie avant Pierre le Grand,** avaient précédé les relations des Russes avec d'autres étrangers, principalement avec ceux qui étaient affiliés à la Hanse. Les points de contact de cet étranger avec les Russes avaient été les villes de Novgorod, Pskov, Smolensk et quelques autres cités du Nord-Ouest russe. Mais c'est surtout Novgorod qui joua, dès le XII[e] siècle, le principal rôle dans ces relations, qui furent plutôt d'ordre commercial que culturel, quoique, comme le remarque fort justement Mme Lubimenko, « une certaine influence des Hanséates peut être constatée dans l'organisation commerciale de Novgorod, son art et ses mœurs. » Les Occidentaux qui visitèrent plus tard la Russie ont trouvé, en comparant les habitants des différentes régions, ceux de Pskov et Novgorod plus propres, plus polis et plus cultivés que les autres Russes, ce qui doit certainement être attribué à l'exemple des étrangers.

La richesse et l'indépendance politique de Novgorod excitaient au plus haut point la jalousie de Moscou. Aussi, quand cette principauté se sentit assez forte militairement, résolut-elle de réduire à sa merci la république voisine et d'annexer son territoire. Dans une lutte avec Moscou, Novgorod ne pouvait que succomber, car il lui manquait un défenseur, un chef militaire: le prince de cette république n'était qu'un personnage représentatif, il n'y jouait aucun rôle et l'archevêque ne pouvait exercer qu'une influence morale; la classe riche des propriétaires fonciers et des bourgeois qui détenaient le pouvoir, était haïe et trahie par les masses populaires dont les sympathies allaient vers Moscou.

> Il arriva à Novgorod, dit notre auteur, ce qui était arrivé dans tant de communes occidentales du moyen âge, auxquelles cette ville slave ressemble par bien des côtés; le commun s'allia au prince conquérant et l'aida à renverser la haute bourgeoisie, qui avait créé la richesse et la liberté de la ville, mais n'avait ni su, ni voulu lui donner une base sociale plus large et plus stable.

Le commerce de Novogorod ayant été ruiné par Moscou, celle-ci, assumant le rôle prépondérant dans l'histoire écono-

mique russe, dut naturellement prendre sur elle la continuation des relations étrangères. La Russie ne pouvait s'en passer pour progresser, et les princes moscovites, comme plus tard les tsars, le comprirent bien mieux que tous leurs sujets. Depuis Ivan III, c'est-à-dire à partir du XVe siècle, le nombre des étrangers en Russie ne fit qu'augmenter, ainsi que l'accroissement manifeste de leur influence et les relations de la Moscovie avec l'étranger, non seulement commerciales, mais politiques. C'est ainsi qu'en 1491 fut débattue la question d'une alliance entre l'empereur Maximilien et le prince Basile et qu'en 1516 fut conclu entre le prince de Moscou et le roi de Danemark un traité visant l'ennemi principal russe, la Pologne, et l'ennemi traditionnel des Danois, la Suède. Au XVIe siècle, les rapports amicaux continuèrent entre Ivan IV et Maximilien, et c'est durant le règne de ce prince que se nouèrent les premières relations économiques, politiques et diplomatiques avec l'Angleterre.

On peut dire, sans tomber dans l'exagération, que le hasard joua un grand rôle dans la naissance des relations anglo-russes. Lexpédition de Sir Hugh Willoughby et Richard Chancellor, imaginée et équipée par Sébastien Cabot, n'avait nullement pour objectif les possessions du tsar moscovite, mais bien le lointain Cathay, la Chine du Nord, qui était considéré alors comme la terre promise, et qu'on voulait atteindre par l'Océan Arctique, c'est-à-dire par la passe Nord-Est, route qu'on croyait à cette époque (XVIe siècle) bien plus courte et plus sûre qu'elle n'était en réalité. La témérité de cette entreprise ne tarda pas à se faire sentir; Willoughby périt. Quant à Chancellor, il entra dans la mer Blanche sur le troisième navire de l'expédition et atterrit à l'embouchure de la Dvina, à 40 kilomètres de l'endroit où fut construit plus tard le port d'Arkhangelsk.

De la Dvina, Chancellor s'en fut à Moscou, où le tsar Ivan IV lui témoigna une grande bienveillance. Il quitta Moscou le 15 mars 1554, après un séjour de plusieurs mois, en emportant une lettre du tsar Ivan au roi Edouard VI, qui promettait à ses sujets le commerce libre en Russie.

Aux relations commerciales ainsi établies vinrent s'ajouter bientôt des relations politiques. Des ambassades russes

furent dépêchées en Angleterre et y séjournèrent; des ambassades anglaises vinrent à leur tour à Moscou; enfin une correspondance suivie s'établit entre les tsars et les monarques anglais. Il est curieux de constater qu'au XVIe siècle la cour anglaise a été beaucoup plus prodigue de correspondance que la cour moscovite, puisque le nombre de lettres envoyées par la première est presque le double des autres. Il faut noter aussi que, malgré la grande amitié d'Ivan le Terrible pour l'Angleterre, et les relations beaucoup plus froides à l'époque du tsar Feodor, son fils, et de Boris Godounof, le nombre de lettres russes augmente avec le temps. Pour le règne d'Ivan, Mme Lubimenko a trouvé 28 lettres en 22 ans, pour celui de Feodor 25 en 11 années, pour celui de Boris 12 en 5 ans; le nombre de lettres russes a donc à peu près doublé après la mort d'Ivan, pour les deux règnes suivants.

Le désir manifeste d'Ivan le Terrible de se rapprocher de l'Angleterre permit aux commerçants anglais de former une société, la « Moscovy Company », et d'obtenir du tsar le privilège de circuler librement dans le pays, de séjourner longuement dans différents centres commerciaux et de ne point payer d'impôts. Plus tard, ils réussirent à obtenir aussi la faculté de commercer avec la Perse, en passant par la Russie. Ce fut l'apogée de leur situation dans ce pays. Mais la réserve manifestée par Elisabeth à l'égard d'une alliance anglo-russe et d'un mariage anglais projeté par le tsar (Ivan avait demandé à la reine d'Angleterre la main d'une de ses parentes, Marie Hastings), eut, malgré les talents remarquables déployés par les diplomates anglais, une répercussion désastreuse sur les relations économiques: le tsar Ivan se montra tout prêt à frapper tout ce qu'il avait favorisé jusque-là.

Plus tard, l'esprit avisé de Boris Godounof sut trouver, par le nouveau privilège de 1586, le juste milieu entre les prétentions excessives des marchands anglais et les susceptibilités exagérées des Moscovites à l'égard des étrangers. Les Anglais gardèrent tous leurs premiers droits, la franchise d'impôt incluse, mais le commerce persan fut définitivement interdit et d'autres étrangers admis à trafiquer par

la mer Blanche. Cet acte fut recopié, presque sans changement, jusqu'au règne d'Alexis, père de Pierre le Grand. Mais, si la situation juridique restait la même, les restrictions imposées par les Russes au commerce, ainsi que les défauts d'organisation de la « Moscovy Company », qui tendait à un monopole étroit, eurent pour résultat une décadence rapide du commerce anglais. La concurrence des « interlopers » et des Hollandais fit le reste. D'ailleurs, l'époque des troubles en Russie, survenue après la mort de Boris Godounof, lui avait occasionné des pertes sérieuses, malgré l'énergie déployée par les agents de la Compagnie pour se maintenir dans le pays. Le projet fantaisiste de protectorat de Jacques Ier sur le Nord et le Nord-Est de la Russie, imaginé en 1612, montre assez clairement à quelle extrémité les Anglais se sentaient poussés pour maintenir leur commerce.

Somme toute, ce commerce ne fut jamais d'une grande ampleur, surtout en comparaison de celui des marchands de Flandre et même des autres compagnies commerçant en Europe, et le profit qu'en retira l'Angleterre fut assez médiocre et de courte durée. L'ukase de 1649 marqua la fin du régime des privilèges qui avaient été accordés au commerce anglais. Mais si les Anglais ne profitèrent que peu de leurs relations commerciales avec les Russes, ceux-ci, par contre, profitèrent largement de leurs services. Ce furent les Anglais qui ouvrirent à la Russie une nouvelle route commerciale si importante qu'elle devint pour un siècle et demi la seule facilement utilisable pour tous les étrangers; le résultat fut la création du port d'Arkhangelsk, unique débouché de la Moscovie, jusqu'à Pierre le Grand, et le développement de nouveaux marchés tels que Kholmogory, Vologda, Iaroslav. Les Anglais ont su les premiers établir des relations régulières, d'année en année, économiques et diplomatiques avec la Moscovie. Ils soutinrent le tsar Ivan au moment critique de la guerre avec ses voisins baltiques, en lui fournissant des armes et des munitions, malgré les protestations de l'empereur et du roi de Pologne. Plus tard, aidés par d'autres Européens qui les avaient suivis sur la route du Nord jusqu'à Moscou, ils réorganisèrent l'armée russe selon les règles de l'art militaire occidental; officiers,

soldats, armements affluèrent par cette route dans le pays. De même, arrivèrent les premiers pharmaciens et médecins de l'Angleterre, ainsi que des spécialistes de tous genres et de toutes nationalités: ingénieurs, architectes, etc. Bref, ce furent les Anglais qui, les premiers, préparèrent de loin l'avènement de la Russie moderne.

Voilà ce qui ressort de l'excellent ouvrage de Mme Inna Lubimenko, si solidement construit et si bien documenté.

§

La même librairie Honoré Champion, qui a fait paraître l'ouvrage d'Inna Lubimenko, en procédant à l'édition des œuvres complètes de Prosper Mérimée, vient de publier deux forts volumes dans lesquels elle a rassemblé les traductions que Mérimée avait faites de certains écrits de Pouchkine, Lermontof, Gogol et Ivan Tourguénief.

Ces deux volumes, intitulés: **Etudes de littérature russe,** sont précédés d'une longue et magistrale introduction d'Henri Mongault, que devraient lire tout ceux qui s'intéressent tant soit peu aussi bien à Mérimée qu'aux lettres russes.

Mérimée avait été attiré vers la Russie et les Russes dès son plus jeune âge. Plus tard, il en rencontra quelques-uns des plus marquants dans les salons du Paris de la Restauration et se lia d'amitié avec certains d'entre eux: un Serge Sobolevski, homme du monde, homme d'affaires, homme de lettres; un Nicolas Melgounof, essayiste et bibliophile; un Alexandre Tourguénief, historien et ancien homme d'Etat. Il fit aussi la connaissance en 1843 du poète Eugène Boratynski et, enfin, d'Ivan Tourguénief qui devint assez vite son ami russe le plus intime (1).

Ce sont toutes ces personnes distinguées qui incitèrent Mérimée à se familiariser avec la littérature russe de l'époque. Mais en ces temps-là il n'y avait qu'un nombre très restreint d'œuvres littéraires russes traduites en français et, en fait d'écrivains russes dont on parlait vraiment en France, il n'y avait guère que Pouchkine et l'historien Karamzine.

Mérimée, qui avait lu quelques piécettes de Pouchkine, devina, à travers de mauvaises traductions, le génie de l'au-

(1) Voyez à ce sujet l'article de M. Mongault, *Mérimée, Beyle et quelques Russes.* (*Mercure de France,* 1er mars 1928.)

teur de *Russlan et Ludmila.* Il s'en enthousiasma bien vite, mais ce qui le poussa encore plus à apprendre le russe, nous dit M. Mongault, ce fut la lecture d'un petit livre: *Une année en Russie,* dû à la plume d'un cousin éloigné, Henri Mérimée de Laigle, qui avait séjourné assez longtemps en Russie et avait su y voir les choses et les gens sous un angle plein d'humour. Justement, un an à peine avant la publication du livre d'Henri Mérimée, revenait à Paris (1846) d'une longue mission diplomatique à l'étranger, une vieille connaissance de Mérimée, Théodose de Lagrené et sa jeune, jolie et charmante femme, née Barbe Doubenski, ancienne demoiselle d'honneur de la grande-duchesse Marie, fille de Nicolas Ier. Mérimée renoua avec eux des relations qui devinrent bientôt assez étroites pour que Mme de Lagrené lui offrît de l'initier aux éléments de sa langue maternelle.

Quand Mérimée, grâce aux leçons de son charmant professeur, eut des connaissances suffisantes en russe pour lire à livre ouvert, il entreprit de traduire des œuvres de Pouchkine, des œuvres en prose s'entend, et tout d'abord sa *Dame de pique.* Cette traduction, publiée dans la *Revue des Deux Mondes* en 1849, fit sensation, ce qui encouragea Mérimée à poursuivre son œuvre de traducteur. Après la *Dame de pique,* il s'attaqua au poème les *Bohémiens;* puis ce furent le *Hussard* et le *Coup de pistolet.* Après Pouchkine vint le tour de Nicolas Gogol, ensuite celui de Lermontof, *Novice* (Mtsyri), traduit en 1865 en collaboration avec Ivan Tourguénief, enfin d'Ivan Tourguénief lui-même, dont Mérimée traduisit un certain nombre de nouvelles qui firent partie plus tard des recueils intitulés : *Mémoires d'un chasseur.*

Les traductions de Mérimée sont-elles correctes et fidèles? Elles sont tout au moins faciles à lire, mais bien souvent elles dénaturent la pensée de l'auteur, par manque d'une connaissance parfaite et approfondie du russe et ne sont quelquefois qu'une adaptation plus ou moins brillante. Le nombre considérable de notes dont M. Mongault fait suivre les deux volumes de traduction de Mérimée prouve que bien souvent il fut nécessaire de rectifier le texte du traducteur et de lui faire épouser plus étroitement la pensée de l'auteur.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

LETTRES HINDOUES

Zacharias : *Renascent India* (en anglais), George Allen and Unwin, Londres. — Mulk Raj Anand : *The Golden breath* (en anglais), John Murray, Londres. — V. Sitharamayya : *Igina Kavi Kavya drishti* (en Canarais), Bangalore. — Revues : *The Aryan Path* (Bombay), *Triveni* (Madras).

L'Inde tout entière, et aussi les centres indianistes d'Europe, ont célébré il y a quelques mois le centenaire de la mort de Raja Ram Mohun Roy (1772-1833), le grand savant, philosophe, réformateur, éducateur et journaliste, l'une des plus grandes figures de l'histoire de l'Inde. Il était naturel que le livre de M. Zacharias, **Renascent India,** étude très documentée et exposé généralement impartial de l'évolution de l'Inde moderne, commençât par un chapitre consacré à Ram Mohun Roy, le premier des modernes, précurseur de Vivekananda et de Dayananda Saraswathi, de Gokhale, de Tilak et de Gandhi. Savant en sanscrit, il l'était aussi en arabe et en persan, et l'un de ses premiers livres, où il s'élève contre l'idolâtrie, l'*Essence du Déisme,* est écrit en persan. Quand il vint à connaître la pensée chrétienne, il entreprit l'étude du latin, du grec et de l'hébreu, afin de remonter à la source biblique, et écrivit sur le Christ un livre de critique historique et rationaliste, *Les préceptes de Jésus.* Réformateur religieux, il fut le premier à lutter, en des temps d'orthodoxie farouche, contre certaines coutumes hindoues cruelles, comme le bûcher des veuves. Educateur, il voulut remplacer les anciens collèges sanscrits, scolastiquement pédants, par des centres où l'on enseignât également le Védanta et les sciences d'Europe. Le Hindu College, qu'il fonda, fut la première institution de ce genre dans l'Inde. Mais sa grande œuvre fut la fondation du Brahma Samaj, l'église hindoue réformée, où le déisme de l'Islam, la simplicité du culte chrétien protestant, et la haute métaphysique de l'hindouïsme devaient s'unir harmonieusement et devenir la religion des vrais chercheurs d'absolu (Brahma: absolu). Le Brahma Samaj a été la force vitale et purifiante de l'élite hindoue du XIXe siècle, formant ce groupe d'intellectuels parmi lesquels on compte Maharshi Devendranath Tagore et Keshub Chandra Sen, jouant un grand rôle dans la formation de Vivekananda, que devait compléter Ram Mohun Roy. Sans doute,

comme Vivekananda déjà le vit, le Brahma Samaj allait bientôt devenir ce qu'il est maintenant, une sorte d'hindouïsme en habit protestant, qui ne possède pas le dynamisme mystique du Védanta, non plus que la primitive simplicité chrétienne. Tagore lui-même dut se séparer de cette œuvre qu'avait contribué à fonder son père; et aujourd'hui, le Brahma Samaj n'est plus qu'un grand moment du passé. Mais on ne saurait nier son rôle immense et décisif dans la formation de l'Inde moderne, — la lutte contre les superstitions de l'hindouïsme décadent, la volonté d'unir la pensée hindoue purifiée et la culture européenne étant l'esprit même de l'Inde renaissante.

M. Zacharias nous fait suivre l'évolution de l'Inde après son contact avec l'Occident. Et d'abord, l'européanisation superficielle obtenue par la création d'écoles secondaires et d'universités qui n'avaient pas pour but la culture, mais, ainsi que l'écrit Macaulay, la formation d'une classe « qui aurait le sang hindou, mais l'esprit anglais », et qui fournirait au gouvernement, à bon compte, tous les employés dont il aurait besoin. D'autre part, l'européanisation sincère de ceux qu'enthousiasma la nouveauté, la variété de l'esprit d'Europe. Puis, à l'exemple de Vivekananda, grand admirateur de la pensée occidentale et grand propagateur des profondes vérités de l'hindouïsme, le retour à l'Inde ancienne.

Ce retour à l'Inde ancienne fut marqué par une floraison d'écrivains cherchant sincèrement — parfois vainement — à créer une nouvelle littérature hindoue. C'est de ceux-ci que parle M. Mulk Raj Anand dans son livre d'Essais intitulé **The golden breath** (le souffle d'or). M. Mulk Raj Anand, qui nous a donné naguère d'utiles ouvrages sur l'art hindou, dans celui-ci, charmant, fleuri, nous dit des choses bien agréables sur Mme Sarojini Naidu, sur Tagore, sur Iqbal et Chattopadyaya, comment ils rêvent et comment ils chantent, et comment ils dansent une exquise danse d'extase mystique, — car l'Inde est une terre mystique, comme chacun sait, — cherchant inlassablement le Divin, l'Atman éternel, Brahma le Suprême. M. Anand connaît son public et ce que demande son public. Il sait que le Souffle d'or jettera dans l'exaltation bien des dames du West End: « Oh! n'est-ce pas délicieux...

exquis! » Les éditeurs du livre annoncent: « Un jeune écrivain hindou a rêvé le rêve d'Akbar, avec la claire vision d'un prophète. » Rêvé, oui.

Le livre de M. V. Sitharamayya, *Igina Kavi Kavya drishti* (« Vues sur la poésie moderne ») est d'un tout autre ordre. M. V. Sitharamayya fait à son tour le tableau de la littérature hindoue des récentes années, à quoi il applique les vers du poète anglais:

> Errante entre deux mondes, l'un mort
> L'autre encor impuissant à naître,
> Sans rien où reposer ma tête...

Profondément Hindou, connaissant la littérature anglaise aussi parfaitement que quiconque, il l'envisage avec sympathie. Son livre abonde en jugements frappants de vérité et de profondeur.

Tel est le vrai esprit de l'Inde contemporaine: sympathie — mais non engouement — pour les choses d'Europe. Rien ne le montre mieux que l'attitude des revues hindoues, toujours plus nombreuses, qui veulent rendre compte au public hindou des tendances intellectuelles de l'Europe contemporaine. La revue **Aryan Path,** éditée à Bombay depuis bientôt quatre ans, s'est assuré la collaboration permanente d'écrivains et de critiques anglais tels que John Middleton Murry, Hugh de Fausset, Humbert Wolf. Elle fait appel depuis peu aux écrivains du continent, et a déjà publié des articles de Jean Guéhenno, Julien Benda, Carlo Sforza. Ses collaborateurs hindous s'efforcent d'exposer à l'Europe les tendances philosophiques et littéraires de l'Inde moderne. On peut regretter, sans doute, que l'*Aryan Path* ne publie guère que des articles fort courts, mais elle est certainement la revue qui contribue le mieux, à l'heure actuelle, au commerce intellectuel entre l'Inde et l'Europe.

Mentionnons aussi la revue **Triveni,** qui paraît à Madras, tous les deux mois, et se propose de relier les activités intellectuelles des différentes parties de l'immense Inde, aux douze langues littéraires. On pouvait dire, il y a peu de temps encore, qu'un homme du Carnatic (langue canaraise) connaissait mieux les événements littéraires d'Angleterre que

ceux du pays voisin de Madras (langue tamoule). Le *Triveni* comble une lacune et mérite d'être plus largement diffusé. Il sera utile à tous ceux qu'intéressent les tendances de la littérature hindoue contemporaine.

RAJA RAO.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Jérôme et Jean Tharaud: *Vienne la Rouge;* Plon.

Le livre de MM. Tharaud sur **Vienne la Rouge** vient à l'heure propice, celle où cette ville est plus que jamais l'objet de l'attention générale. Les auteurs y racontent d'une façon attrayante les péripéties par lesquelles a passé le parti socialiste viennois. Pour mieux se documenter, ils étaient allés à Vienne et leur récit a profité de ce qu'ils ont vu et entendu. On s'attendrait dans une histoire, due à deux romanciers aussi habiles, à trouver des parties romancées: je n'en ai pas vu. C'est une preuve de bon goût et de probité historique qu'il est agréable de mentionner.

Le drame viennois s'est joué entre deux partis: les chrétiens sociaux et les démocrates socialistes. Le premier parti dut les idées qu'il représente à Vogelsang, un luthérien mecklembourgeois converti au catholicisme et devenu bourgeois de Vienne vers 1880. Vogelsang vit dans l'introduction des sentiments chrétiens dans l'organisation sociale la solution de celle-ci; il inspira à Léon XIII quelques-unes des pensées préconisées dans l'encyclique *Rerum novarum,* et compta au nombre de ses disciples un avocat, le Dr Karl Lueger. Celui-ci au programme du baron ajouta l'antisémitisme et, sur cette double base, fonda en 1880 le parti chrétien social. Il y avait beaucoup de Juifs à Vienne (il y en aurait actuellement 300.000, dont 100.000 convertis) et ils réussissent généralement mieux que les chrétiens; la jalousie qu'ils inspiraient procura un grand succès au christianisme social: Lueger devint maire de Vienne malgré François-Joseph.

Mais à la même époque où les disciples de Vogelsang fondaient à Vienne le parti chrétien-social, un médecin psychiatre juif, Victor Adler, y développait le parti socialiste démocrate. Adler avait d'abord appartenu au parti national-allemand, puis ayant fréquenté Karl Marx en Angleterre, s'était

converti à sa doctrine. Victor Adler était un socialiste nationaliste. Causant avec Jules Guesde au Congrès socialiste international de Bruxelles le 26 juillet 1914, il refusa de lui laisser espérer qu'en cas de guerre, il y aurait un « front ouvrier » en Autriche. Frédéric Adler, le fils de Victor, était au contraire un jeune homme malingre d'idées extrémistes, il parla de se suicider quand il vit les socialistes approuver les idées de son père; puis, en 1916, assassina le comte Stürgkh, président du Conseil des ministres d'Autriche, l'un des responsables de la guerre. Il fut condamné à mort, mais l'empereur Charles commua sa peine en 18 ans de détention; l'amnistie de 1918 lui rendit la liberté; son père mourut trois semaines plus tard, la veille du jour où fut proclamée la République allemande d'Autriche.

Il fut remplacé à la tête du parti socialiste par un autre Juif, le Dr Otto Bauer. La loi qui établissait la République déclarait qu'elle ferait partie du Reich et c'était l'intention de tous en Autriche, mais les Alliés s'y opposèrent. Puis, peu à peu, catholiques et monarchistes en Autriche ressentirent un éloignement croissant pour la République allemande, dominée par des Prussiens, socialistes ou protestants. Seuls, Bauer et ses socialistes persistèrent à rester fidèles au Reich. Bauer démissionna pour ne pas signer le traité de Saint-Germain; ce fut le chancelier Renner, un autre social-démocrate, qui dut le faire.

A cette époque, le pouvoir suprême de l'Autriche était une Assemblée constituante où les sociaux-démocrates ne l'emportaient que de quelques voix sur les chrétiens-sociaux. Peu après, la majorité passa à droite, Renner fut renversé et une constitution fédéraliste introduite. Vienne et sa banlieue (deux millions d'habitants sur les sept de l'Autriche) restèrent aux mains des sociaux-démocrates tandis que les chrétiens sociaux gouvernaient les provinces. Vienne était alors tombée dans une misère qui n'était dépassée qu'en Russie; les chômeurs y étaient innombrables; trois cent mille fonctionnaires de l'ancien Empire, devenus inutiles, y refluaient. Deux chanceliers bourgeois essayèrent en vain successivement de sortir l'Autriche du chaos. Le troisième fut Mgr Seipel, aumônier des dames du Sacré-Cœur. S'appuyant sur une loi

de 1917 qui autorisait le gouvernement à promulguer tels décrets qu'il jugeait indispensables, il réorganisa le pays et établit la nouvelle monnaie dont l'unité est le schilling. Mais le pays fut alors secoué par la fièvre de spéculation, d'abord à la hausse sur les valeurs industrielles, ensuite à la baisse sur le franc. Puis Mgr Seipel ayant voulu porter atteinte au fédéralisme pour forcer les provinces à mettre de l'ordre dans leurs finances, fut renversé.

Les sociaux-démocrates étaient devenus eux aussi partisans du fédéralisme parce qu'il leur permettait de gouverner Vienne à leur façon. C'est alors qu'ils commencèrent à entourer la vieille ville d'immenses maisons ouvrières pourvues de lavoirs, bains, dispensaires, etc. Pour administrer tout cela, ils créèrent onze mille fonctionnaires de plus qu'en 1914. Il leur fallut de l'argent; le Dr Breitner, conseiller financier de la Municipalité, sut en trouver. Les rentiers étant ruinés et les propriétaires ne touchant plus que des couronnes-papier (soit quelques sous par terme), il demanda aux locataires un impôt sur les loyers pour bâtir des maisons ouvrières; sur toutes celles bâties par la municipalité, on lit: « Elevé avec le produit de l'impôt des loyers. » Il établit aussi un impôt sur la plus-value des terrains vendus calculée sur leur plus basse valeur en couronnes-papier; il soulageait ainsi le vendeur de 10 à 25 pour 100 de son prétendu bénéfice. Dans ces conditions, il aurait fallu être fou pour acheter des immeubles; les propriétaires contraints à en vendre durent les céder à vil prix à la ville. Un impôt progressif fut établi sur l'emploi de domestiques: Rothschild, pour y échapper, renvoya d'un seul coup 32 des siens. Dans toute entreprise employant plusieurs salariés, un « homme de confiance » fut nommé pour veiller à l'application des lois ouvrières; le résultat fut la fermeture d'usines. Mais en dépit de l'appauvrissement croissant, les électeurs viennois, en majorité, se montrèrent satisfaits de ce régime et la municipalité pour le défendre organisa le Republikanischer Schutzbund. Les conservateurs, dans les provinces, y répondirent par la constitution de Heimwehren. Un socialiste ayant été tué par des anciens combattants à Schattendorf, les trois inculpés de ce meurtre furent acquittés. Les socialistes, pour protester,

déclarèrent la grève générale et brûlèrent le Palais de Justice mais furent vaincus. Cependant, on ne les désarma pas et, un an plus tard, leur Schutzbund mobilisa 14.000 hommes pour les opposer aux 19.000 Heimwehren de Stahremberg qui vinrent manifester à Wiener-Neustadt; heureusement, la police et l'armée, qui se placèrent entre les deux armées, réussirent à empêcher une collision. Les partis de droite profitèrent cependant de l'agitation pour réformer la constitution dans le sens autoritaire.

Ce qui fit pendant longtemps la force du gouvernement de Mgr Seipel fut l'union des trois partis de droite. Une première défection, celle des heimwehriens, l'affaiblit beaucoup. Celle des pangermanistes, ulcérés par l'échec de l'Anschluss négocié par le ministre des affaires étrangères Schober, lui porta le coup de grâce. Une catastrophe financière vint rendre la situation tragique. Les six cents millions de schillings accordés autrefois par la Société des Nations ayant été dépensés, nombre d'entreprises fermèrent leurs portes, le Crédit-Anstalt et la plupart des banques se trouvèrent en état de faillite. La Banque d'Angleterre aida pendant quelque temps en prêtant 150 millions de schillings sans aucune condition, mais la crise la força à les redemander et on dut recourir de nouveau à la Société des Nations.

C'est alors qu'arriva au pouvoir Engelbert Dollfus, fils de montagnards de Texing, réformé pour sa petite taille (1 mètre 50) avant la guerre, engagé volontaire et lieutenant pendant celle-ci. Dollfus, devenu chancelier, s'appuya sur les chrétiens-sociaux et les Heimwehren, ce qui ne lui donna qu'une voix de majorité à la Chambre. Il alla à Genève et y obtint 300 millions de schillings de la Société des Nations, mais dut renouveler l'engagement que l'Autriche d'aucune façon, ni directe ni déguisée, ne renoncerait à sa souveraineté; il dut de plus donner à M. Paul-Boncour l'assurance qu'il n'entreprendrait rien contre la social-démocratie. Mais à Vienne, il rencontra de grandes difficultés et n'obtint la ratification de ses engagements qu'à une voix de majorité; il ne pouvait provoquer de nouvelles élections, car on prévoyait que les sociaux-démocrates et les nazis auraient gagné des voix au détriment des chrétiens-sociaux et des Heimwehriens.

Le 4 mars 1933, la Chambre discutant des mesures contre les cheminots chômeurs, successivement le président et les deux vice-présidents démissionnèrent pour voter. La Chambre se trouva brusquement sans président. Pas de président, pas d'Assemblée, dit Dollfus, et il se retira.

Le lendemain 5 mars, on apprit que le plébiscite établissait la domination de Hitler en Allemagne. Otto Bauer comprit la faute qu'il avait commise en donnant à Renner le conseil de démissionner de la présidence (1). Quelques jours après, les sociaux-démocrates se présentèrent au Parlement, alléguant que la dernière séance, n'ayant pas été levée par le président, continuait de plein droit. Le vice-président pangermaniste voulut remonter au fauteuil. Dollfuss envoya la police pour expulser les députés et continua d'exercer le pouvoir en s'appuyant sur la fameuse loi des nécessités.

Otto Bauer et ses amis se demandèrent alors si ce n'était pas le moment d'opposer la force à la force; la crainte d'échouer ou de provoquer une coalition des Heimwehriens et des Nazis les arrêta. Ils essayèrent plusieurs fois de négocier avec Dollfus, mais il s'y refusa toujours. Les Nazis, eux, poursuivirent leur propagande par la terreur, les bombes et la T. S. F. Mais Dollfus supprima leur parti et envoya les plus turbulents dans des camps de concentration.

Contre les sociaux-démocrates, à raison des engagements pris, il ne pouvait user de violence, mais chaque semaine un décret de nécessité vint les entraver; la municipalité de Vienne fut dépouillée d'un tiers de ses revenus (ce qui la conduisit au bord de la faillite et la mit dans l'impossibilité de continuer ses constructions), les contrats collectifs furent annulés, les salaires réduits, les allocations aux chômeurs diminuées, le droit de grève en partie aboli; les entreprises publiques furent obligées à n'employer que des ouvriers affiliés aux partis gouvernementaux. Simultanément, le vice-chancelier Fey faisait de la Heimwehr une annexe de la police, la payant et l'armant aux frais de l'Etat tandis qu'au contraire il confisquait les armes et les munitions du Schutz-

(1) La fin du volume de MM. Tharaud est une analyse de la brochure d'Otto Bauer (*Der Aufstand der öst. Arbeiter*, Prague, 1934), et c'est ce qui en fait l'excellence.

bund socialiste chaque fois qu'il en découvrit un dépôt. Les jeunes socialistes frémissaient d'indignation, les chefs du parti essayaient d'arriver à un accord avec Dollfus, menaçant en cas d'échec de s'entendre avec les nazis, Dollfus fut longtemps intraitable, puis (peut-être dans un moment où il craignit que Mussolini s'entende avec Hitler pour régler le sort de l'Autriche) invita dans un discours les sociaux-démocrates et les « honorables chefs du parti » à collaborer avec lui pour créer la nouvelle Autriche indépendante. Ces derniers s'empressèrent de lui répondre qu'ils étaient toujours prêts à collaborer avec lui aux conditions si modérées qu'ils avaient déjà fait connaître, mais Dollfus s'étant entendu avec Mussolini, les mesures contre les social-démocrates allèrent de nouveau s'aggravant.

Le 8 février 1934, un dépôt d'armes, de munitions et de bombes fut découvert à Schwechat (près de Vienne), ainsi qu'une liste par quartiers des chefs de Schutzbund. Ils furent arrêtés aussitôt. Le 11, à une revue des Heimwehriens, Fey annonça que l'on allait sévir contre les sociaux-démocrates. Ce même jour, à Linz, le commandant du Schutzbund local informa un de ses amis de Vienne qu'il avait résolu d'armer les camarades. Ce message tomba entre les mains de la police qui intercepta encore dans la nuit un télégramme suspect: « Ernest et Anna malades. Ajournez l'entreprise. » Quand le 12 les policiers se présentèrent au siège des organisations syndicales, ils furent reçus à coups de fusil et trois d'entre eux restèrent sur le carreau. La troupe attaqua alors les bâtiments occupés par les social-démocrates.

Vers 9 heures du matin, on apprit ces événements à Vienne. Les dirigeants du parti se réunirent et finalement à une voix de majorité votèrent la grève générale et la mobilisation du Schutzbund. A 10 heures et demie, pendant que le gouvernement et le corps diplomatique assistaient à une messe à Saint-Etienne, brusquement l'électricité s'éteignit: c'était la grève qui commençait. Quelques milliers d'hommes du Schutzbund allèrent occuper leurs postes de combat, mais la grande masse des travailleurs ne quitta pas les ateliers. A 15 heures, l'électricité reparut dans beaucoup de secteurs et nombre de tramways recommencèrent à marcher. Par incapacité ou

par sentiment de l'infériorité de leurs troupes en nombre et en qualité, les chefs socialistes les enfermèrent dans les maisons ouvrières comme dans autant de citadelles: elles tombèrent l'une après l'autre aux mains des assiégeants. Le mercredi, à 23 heures, Dollfus déclara par sans fil qu'à l'exception des chefs responsables, quiconque remettrait ses armes avant le lendemain à midi ne serait pas inquiété. Le jeudi à midi, le drapeau blanc fut hissé sur le dernier point de résistance. Il y avait eu 268 morts (dont 52 gouvernementaux). Bauer avait combattu jusqu'au mardi soir, son adjoint Deutsch jusqu'au mercredi soir. Tous deux réussirent à se sauver en Tchécoslovaquie.

ÉMILE LALOY.

CONTROVERSES

Troignes ou troupes? — Pour venir au secours des « trognes armées » que Victor Cousin avait cru découvrir dans le manuscrit de Pascal et que MM. Michaut, Brunschvicg et moi-même avions fortement menacées, M. Henri Busson, qui est, je crois, maître de conférences à la Faculté des Lettres en Alger, après les avoir armées d'un *i* supplémentaire, n'hésite pas à lancer dans la bataille un axiome d'une évidence éblouissante: « *Pascal est Pascal* », déclare-t-il péremptoirement.

Je m'en doutais un peu. Mais le Pascal « truculent et romantique » dont il s'agit dans la pensée de M. Busson, est-il bien le vrai Pascal? Pour l'imaginer, Cousin ne s'est-il pas précisément fondé sur des lectures fort douteuses, comme celle que nous contestons? Est-on vraiment en mesure de définir ce que peut être une « expression pascalienne » ? Quand je vois les mauvais traitements subis par les brouillons de Pascal, je me permets d'en douter fortement.

Et il ne s'agit pas, chez moi, d'une « opinion littéraire », d'une aversion contre la truculence et le romantisme; c'est le fruit d'un commerce très assidu avec les écrits de Pascal et de ses contemporains.

Cet argument de M. Busson n'est qu'une « pétition de principe », comme on dit, je crois, dans l'Ecole.

Mon éminent contradicteur déclare, en outre et non moins

péremptoirement, que l'expression *troupes armées* est une « pauvreté tautologique », indigne de Pascal et de ses contemporains, inhabituelle à l'auteur des *Provinciales* et des *Pensées:* « les troupes sont, par définition même, armées ».

S'il y a une objection à laquelle je ne m'attendais guère, j'avoue que c'est bien celle-là. Loin des bibliothèques, je n'ai pas, en ce moment-ci, le moyen de rechercher en quel dictionnaire M. Busson a pu prendre une telle définition. Il aurait bien dû nous le dire lui-même; à moins que, tout simplement, il ne l'ait prise sous son bonnet doctoral.

J'ai toujours cru et je crois encore que le terme de *troupes* désigne un assemblage assez nombreux de soldats rangés sous les ordres d'un chef et que ces « troupiers » peuvent fort bien n'être pas toujours *sous les armes*. J'en appelle à tous ceux qui sont tant soit peu familiarisés avec le langage militaire et qui ont assisté à des « prises d'armes » par les troupes d'une garnison.

J'en appelle aussi au contexte, qui est d'une importance capitale pour bien comprendre la pensée d'un auteur et dont, je ne sais pourquoi, M. Busson ne souffle mot.

Incontestablement, Pascal veut ici montrer que les rois ont pour eux la *force* et non la *grimace*. Or, la force des « gens de guerre » se manifeste non seulement par le nombre des bras qui travaillent ou combattent pour eux, mais encore par les armes que portent les gardes qui les environnent. L'idée de nombre se trouve rappelée plus bas par le terme de *légions* et l'évocation de *40.000 janissaires;* l'idée d'armes n'était d'abord annoncée que par les *hallebardes*. Après avoir repris à nouveau le mot *troupes*, abandonné deux fois, Pascal y ajoute, en surcharge le mot *armées*, pour montrer que le nombre ne suffit pas pour faire « trembler les plus fermes »; il y faut tout un appareil de *hallebardes, trompettes* et *tambours*.

Je l'ai dit et répété: le terme de *trogne* évoque un visage enflammé par l'ivrognerie ou la colère, comme l'était, paraît-il, au temps de Montaigne, celui des pédants et des docteurs. Il ne saurait convenir aux gardes royaux, choisis d'ordinaire parmi les hommes au visage martial, mais agréable à voir. Je ne crois pas que Pascal, qui a fréquenté la Cour et

blâmé la Fronde, ait voulu jeter ainsi le ridicule sur le cortège royal, dont il dit que le seul souvenir imprime sur le visage du roi « le caractère de la Divinité ».

Il faudrait, en outre, supposer que, après avoir écrit et abandonné deux fois le mot *troupes,* d'abord pour celui de *hallebardes,* qu'il retient, et celui de *forces,* qu'il abandonne avant de l'avoir achevé, et ensuite pour l'évocation des *trompettes* et des *tambours,* Pascal se soit brusquement décidé pour le terme de *trognes,* qui lui aurait sauté à l'esprit; et ce terme imprévu désignerait ici non plus un certain air de visage, comme dans l'usage traditionnel et courant, mais une personne humaine, comme il était arrivé pour le mot *tête.* C'est, à l'extrême rigueur, possible, mais combien peu vraisemblable!

Et puis, je crois que Pascal, ennemi déclaré des expressions « trop luxuriantes » et du redoublement des « mots hardis », n'aurait pas osé donner des *mains* et des *armes* à une *trogne.* Le Père Le Moyne, dont il avait raillé le style poétique, en eût fait des gorges chaudes. Nous ne sommes plus au temps de Corneille et nous ne sommes pas encore à celui de Joseph Prudhomme.

M. Busson nous affirme encore, sans apporter plus de preuves, que *troignes* était « l'orthographe régulière » au temps de Pascal et que la séparation violente des deux jambages d'un *u* serait contraire aux habitudes de Pascal.

Y avait-il vraiment, à cette époque, des règles d'orthographe rigoureusement observées? Le manuscrit de Pascal ne nous offre-t-il pas, pour les mêmes mots et les mêmes lettres, une trop grande diversité de graphies pour que nous puissions parler d'habitudes? J'en appelle à ceux qui l'ont examiné de près et tout au long.

Pour soutenir le mot *troignes,* M. Busson s'appuie sur certaines éditions des *Essais* de Montaigne; en particulier sur celle de 1609 et les éditions modernes. L'argument ne manque pas d'intérêt; mais il n'est pas sans réplique.

Pascal avait en mains deux éditions des *Essais*: celle de 1635, par Mlle de Gournay, dont il cite la préface; celle de 1636, dont il reproduit la pagination. Ces deux éditions portent bien trois fois le mot *troigne,* pour désigner un air de

visage, et l'histoire de cette orthographe est assez curieuse. L'édition de 1588 donnait deux fois (I, 25 et III, 8) le mot *trouigne,* que l'on prononçait *trougne,* comme font encore les paysans de ma Saintonge; l'*i* ne servait qu'à faire « mouiller » le groupe *gn*. Dans une addition marginale (III, 13), sur un exemplaire conservé à la Bibliothèque de Bordeaux, Montaigne écrivit, de sa main, le mot *troigne*. C'est cette graphie que Mlle de Gournay fit imprimer dans les éditions de 1595 et 1635; d'où elle est passée dans celle de 1636. Quant aux éditions modernes, leur autorité en la matière est nulle. Mais est-ce à dire que *troigne* et, en général, l'orthographe des *Essais,* représente l'orthographe régulière au temps de Pascal, c'est-à-dire vers l'année 1660, époque à laquelle fut écrit le fragment qui nous intéresse?

Le nom de l'auteur des *Essais* figure 16 fois dans le ms. 9202, dont 13 fois écrit par Pascal lui-même. Or, 15 fois on lit *Montagne*; c'est Jacqueline qui, une seule fois, a écrit *Montaigne*. On sait que les premières éditions des *Caractères* de La Bruyère portent toujours *Montagne*. Quand bien même Pascal eût voulu reprendre le terme employé dans les *Essais,* il n'est donc pas certain du tout qu'il en eût respecté la graphie.

Mais enfin, je le reconnais, ce ne sont là que des impressions, des conjectures, plus ou moins fondées. Venons-en à « l'examen attentif » non pas de la « copie », comme a fait M. Busson, mais du manuscrit autographe, conservé à la Bibliothèque Nationale, pour « dégager tous les éléments graphiques du problème ».

Tout d'abord, M. Busson a raison de ne pas faire grand état du point qui figure, en nombreuse compagnie d'ailleurs, dans la reproduction en phototypie; le manuscrit original n'en porte qu'une trace, et si légère qu'elle n'est certainement pas due à la plume et à l'encre.

Mon contradicteur écrit:

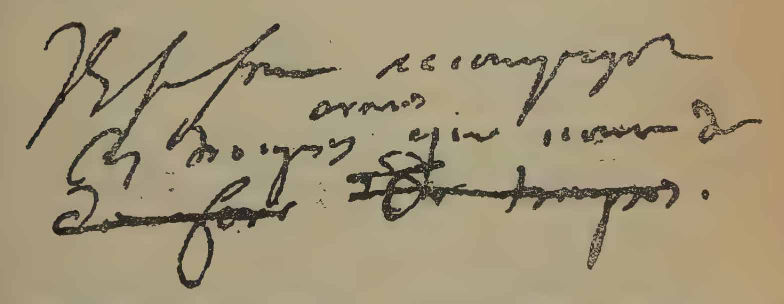
> On sait que la difficulté vient de ce que, après l'*o* il y a un jambage qui pourrait à la rigueur amorcer un *u*, mais qui est violemment séparé du trait suivant, contrairement aux habitudes de Pascal. De plus, après la barre du *p* ou du *g*, il y a un *n* assez caractérisé.

Quand on déchiffre le manuscrit de Pascal, il ne suffit pas d'en examiner quelques fragments. Pascal écrit ordinairement très vite et très mal, à coups de griffe; la plupart du temps, les signes sont à peine indiqués. Il faut donc avoir recours à de nombreuses confrontations entre les divers fragments, de manière que les moins illisibles viennent éclairer la lecture des autres. Il faut surtout se bien pénétrer du contexte, afin de suivre la pensée de l'auteur et, pour ainsi dire, précéder sa plume. M. Brunschvicg me demandait, un jour, quel était mon secret pour déchiffrer des textes que d'autres avaient jugés indéchiffrables. Mon secret est bien simple: c'est une très longue patience, jointe à une extrême minutie.

M. Busson a fait preuve d'une grande inexpérience en accordant sa foi à des messieurs archivistes « qui ignoraient le problème et sa solution ». La paléographie n'a rien à faire ici, où l'intelligence doit venir au secours des yeux.

Pour ne fuir aucune face de la question, j'ai fait reproduire, pour nos lecteurs, le mot « litigieux », accompagné de quatre autres passages où tous les éditeurs ont lu *troupes*.

Voici d'abord, agrandies au double, les moitiés de ligne où se trouvent le mot que M. Busson lit *troignes* et au-dessous, barré, celui où tout le monde a lu *troupes*. C'est bien le même mot.



Sans être grand clerc, on s'aperçoit tout de suite que la séparation entre les deux jambages de l'*u* n'est pas si « violente » que M. Busson veut bien le dire, tout en convenant que nous avons affaire à « une hâtive retouche ». Quant à ce qu'il prend pour un *n* « assez caractérisé », tous ceux qui sont familiarisés avec l'écriture de Pascal et sa façon de

former la lettre *e* y reconnaîtront assez facilement les signes du groupe *pe*.

Voici maintenant, grandeur naturelle, la fin des trois lignes, où se trouve également, barré et incontesté, le mot *troupes:*

J'y joins deux autres passages, empruntés l'un au f° 291 et l'autre au f° 295, où Pascal a écrit la traduction d'une prophétie de Daniel:

Tout le monde y a bien lu *troupes*.

Je laisse aux lecteurs le soin de juger s'il était nécessaire ou même possible de lire un mot de travers, pour faire endosser à Pascal une faute de goût et un contresens.

En attendant, que les *trognes* chères à M. Busson rendent leurs armes à nos *troupes!* Nous sommes assez généreux pour leur laisser encore les honneurs de la guerre.

Z. TOURNEUR.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Jacques Daurelle : *Vence et ses monuments d'après les Archives*. Préface de Camille Mauclair. Avec 76 gravures et 2 plans de la ville; Edit. de la Vieille Provence, Vence, Alpes-Marit. 40 »

Claude Farrère : *Extrême-Orient*. Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3.75

Paul Guiton : *De la Meije au Viso* (*Briançonnais. Ubaye. Queyras*). Photographies de Henri Garagnon; Arthaud, Grenoble. » »

Jean Martet : *Les bâtisseurs de royaumes* (Voyage au Togo et au Cameroun); Albin Michel. 15 »

Criminologie

Docteur Léon Bizard : *La vie des filles;* Grasset. 15 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Dim Delobsom A. A. : *Les secrets des sorciers noirs.* Préface de Robert Randau; Nourry. 30 »

Hagiographie

Mgr Julien : *Saint François de Sales.* Avec 11 illust. h. t. en héliogravure; Flammarion. 3.95

Histoire

Comte de Prokesch-Osten : *Mes relations avec le duc de Reichstadt,* publié avec des commentaires, des notes et des documents inédits par Jean de Bourgoing, avec des illust.; Plon. 13.50

Indianisme

Chao Kung, moine bouddhiste : *La guerre peut-elle être abolie? Le problème de la vie.* Introduction de Jean Desthieux; Paris-Edition.

Littérature

E.Armand : *L'émancipation sexuelle, l'amour en camaraderie et les mouvements d'avant-garde;* L'En Dehors, Orléans. 1. »

E. Armand : *Les tueries passionnelles et le tartufisme sexuel;* L'En Dehors, Orléans. 0.50

Emile Baumann : *Héloïse, l'amante et l'abbesse.* (Coll. *Les grandes repenties*); Albin Michel. 10 »

Victor Bindel : *Claudel;* Vrin. 18 »

André Breton : *Point du jour;* Nouv. Revue franç. 15 »

Benoît Brouillette : *La chasse des animaux à fourrure au Canada.* Avec des illust. Préface de Pierre Desffontaines. (Coll. *Géographie humaine*); Nouvelle Revue franç. 30 »

Tristan Derème : *Le poisson rouge;* Grasset. » »

Louis Estève: *Poltys ou l'amour grec aux temps héroïques;* L'En Dehors, Orléans. 1.25

M. Hofmann et A. Pierre : *La vie de Tolstoï;* Nouv. Revue franç. 15 »

André Maurois : *Byron et les femmes.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3.75

Georges Soyer : *Eloge nécessaire de la mauvaise foi;* Figuière. » »

Charles Terrin : *Pages choisies de Gabriel Faure.* Avec une préface; Horizons de France. 12 »

Jan Welzl : *La vie des Esquimaux,* traduit du tchèque par J. Gagnaire, avec des illust. (Coll. *Géographie humaine*); Nouv. Revue franç. 30 »

Philosophie

E. Armand : *Le Stirnérisme;* L'En Dehors, Orléans. 0.20

Poésie

Christine de Burgat : *L'épopée du Fort de Vaux,* poème épique en 4 chants, suivi de *Joffre le Grand Vainqueur;* Jouve. 12 »

René Char : *Le marteau sans maître;* Edit. Surréalistes, Libr. Corti. 10 »

Raoul Gaubert - Saint - Martial : *Chants du prisonnier;* Messein. 10 »

Geneviève Laffitte : *Poèmes;* S. n. d'édit., Madrid. » »

Politique

S. Erckner : *L'Allemagne champ de manœuvre. Le fascisme et la guerre.* Présenté par les Professeurs P. Langevin, L. Lévy-Bruhl et M. Prenant. Adapté de l'allemand par L. Limon; Librairie E. S. I., 24, rue Racine, Paris. 10 »

Duc de Lévis-Mirepoix : *Vieilles races et temps nouveaux. Familles historiques de l'ancien Empire Austro-Hongrois;* Maurice d'Hartoy. 12 »

Questions coloniales

Yvonne Robert-Gaebélé : *Créole et grande dame : Johanna Béguin, marquise Dupleix, 1701-1756.* Sa famille. La vie aux Indes dans la première moitié du XVIII[e] siècle. Pondichéry en ce temps-là. L'ascension de la créole. Son mariage avec Dupleix. Apogée de sa puissance. Sa part dans la politique coloniale de son mari. Fêtes et réceptions grandioses. Reine d'un monde de féerie. La fin d'un beau rêve. Le calvaire. Avec 14 gravures h. t.; Leroux. 35 »

Questions militaires et maritimes

Claude Farrère : *Histoire de la Marine française. Révolution française.* Nombr. illust. en héliogravure. Fascicule IX; Flammarion. 8 »

Henry Le Marquand : *Forbin.* Avec une lettre de Claude Farrère. (Coll. *Aventures et légendes de la mer*); Le Masque. » »

Roman

Mathilde Alanic : *Les loups sur la lande;* Nelson. 7.50

Francis Allari : *Le lieutenant Francis;* Figuière. 15 »

Robert Chauvelot : *Aïmata, fille de Tahiti;* Baudinière. -

Edouard Delpy : *Le mystère de Park Lane,* roman policier; Edit. de France. 6 »

Pierre Frondaie : *Cette femme qui fut divine;* Baudinière. 12 »

Natha Manuel : *Homme... si tu savais;* Figuière. 10 »

F.-A. Ossendowski : *Le fils de Bélira,* traduit du polonais par Boguslaw Szybek et Robert Renard; Albin Michel. 15 »

Jean Toussaint-Samat : *Le mort du vieux chemin,* roman policier; Edit. de France. 6 »

A. T'Serstevens : *Ceux de Provence;* Grasset. 12 »

Sciences

Z.-M. Bacq : *Essai de classification des substances sympathicomimétiques.* (*Exposés de physiologie* sous la direction d'André Mayer, III); Hermann. 8 »

Z.-M. Bacq : *Hormones et vitamines. Un aspect du problème des quantités infinitésimales en biologie.* (*Exposés de biologie générale en rapport avec la cytologie,* sous la direction de J. Duesberg, II); Hermann. 8 »

Georges Bohn : *Associations fonctionnelles et milieu intérieur.* (*Leçons de zoologie et biologie générale,* V); Hermann. 15 »

Georges Bohn : *Les invertébrés.* (*Cœlentérés et vers*). (*Leçons de zoologie et biologie générale,* III); Hermann. 15 »

Théophile Cahn et Jacques Houget : *Biochimie de la contraction musculaire.* (*Exposés de physiologie,* sous la direction d'André Mayer II); Hermann. 12 »

Véra Dantchakoff : *La cellule germinale dans le dynamisme de l'ontogenèse.* Avec préface de Maurice Caullery. (*Exposés de biologie. La cellule germinale dans l'ontogenèse et l'évolution,* sous la direction de Véra Dantchakoff, I); Hermann. 18 »

M. Delsarte : *Sur les ds2 d'Einstein à symétrie axiale.* (*Exposés mathématiques à la mémoire de Jacques Herbrand,* VI); Hermann. 7 »

E. Esclangon : *Dix leçons d'astronomie,* 2[e] édit. revue et corrigée; Gauthier-Villars. 25 »

A. et L. Gurwitsch : *L'analyse métogénétique spectrale.* (*Exposés de physiologie,* sous la direction d'André Mayer, IV); Hermann. 12 »

Pierre Humbert : *Le calcul symbolique.* (*Exposés de physique théorique* sous la direction de M. Louis de Broglie, XII); Hermann. 10 »

Ph. L'Héritier : *Génétique et évolution. Analyse de quelques études mathématiques* sur la sélection naturelle. (*Exposés de biométrie et de statistique biologique,* sous la direction de Georges Teissier, III); Hermann. 18 »

P. Marie-Cardine : *Ce qu'il faut connaître de la météorologie.* Avec des figures; Boivin. 8 »

H. Mineur : *Eléments de statistique mathématique applicables à l'étude de l'astronomie stellaire,* II) ; Hermann. 12 »

H. Mineur : *Histoire de l'astronomie stellaire jusqu'à l'époque contemporaine (Exposés d'astronomie stellaire,* I) ; Hermann. 15 »

H. Mineur : *Photographie stellaire. Mesure photographique des positions et des magnitudes des étoiles. (Exposés d'astronomie stellaire,* III) ; Hermann. 18 »

P. Swings : *Travaux récents sur les molécules dans le soleil, les Planètes et les Etoiles. (Exposés de physique moléculaire,* sous la direction de M. Victor Henri, VII) ; Hermann. 14 »

Von Helmut Hassé in Marburg : *Uber Gewisse ideale in einer Einfachen algebra. (Espoirs mathématiques à la mémoire de Jacques Herbrand,* I. Préface de J. Hadamard. Introduction d'E. Vessiot) ; Hermann. 4 »

Sociologie

L. Kaganovitch : *Les questions d'organisation. La structure du P. C. de l'U. R. S. S. et des Soviets;* Bureau d'éditions. 2.50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Marcel Ormoy. — A propos de Louise Colet. — Monselet, l'orange et le palmier. — Bonaparte et les Juifs. — L'invention du mot « laborantine ». — Alexandre Dumas et la loterie. — Une lettre du « Masque de Fer ». — Arthur Rimbaud et « la Comédie de la Mort ». — Le château en Autriche. — Sur la disparition de la « Petite Ceinture ». — Le Sottisier universel.

Mort de Marcel Ormoy. — Marcel Ormoy, au cours de sa quarante-deuxième année, a été emporté brusquement par la méningite, dans la nuit du 30 au 31 juillet dernier. Son corps repose dans le petit cimetière de Passy (Haute-Savoie).

Aucun de ceux qui ont encore le souci de la poésie et de la pureté de la pensée n'ignore son nom ou son œuvre. Elle est considérable, et toute vouée au culte de la langue et du vers français. Il débuta sous l'influence de Toulet, comme il était naturel aux jeunes gens de son âge. Trop de mélancolie, une hantise constante du fugitif, de l'insaisissable dans ce que se figure ou dans ce que désire l'esprit humain, trop de déceptions, parfois des plus dures, le retranchèrent assez tôt du nombre des humoristes ou fantaisistes; il s'écarta de ses anciens amis, Francis Carco, Tristan Derême, du souvenir même de Jean-Marc Bernard et de Pellerin, pour se rapprocher des élégiaques les plus sensibles, tels que Philippe Chabaneix, Vincent Muselli, Louis Pize, qui bientôt révérèrent en lui un chef, un guide, le Maître.

C'est, dans l'accession au goût et à la sûreté de l'expression classique, une montée régulière et constante vers la lumière. Les recueils se succèdent. Après *Le Visage Inconnu,* voici *Carrefours* où, décidément, une tendresse songeuse supplante la sensualité et l'ironie; l'éternité du mensonge universel s'impose à sa médita-

tion; les volontés, les découragements que suscite la vision multiforme et attachante de la vie ne lui apparaissent plus que comme les reflets d'ombres dans un miroir. Et c'est ainsi qu'il en arrive à se persuader de n'écrire ses vers qu'avec la pensée partout présente du néant de nos soucis et de nos ardeurs. *Les Poèmes pour des Fantômes* ou le *Livre des Retours* préludent au *Visage Rationnel,* annoncent *Le Bonheur est dans une Ile* ou le *Livre des Sagesses.* Ainsi révèle-t-il ce qu'est devenue pour lui *La Flamme et le Secret;* il sait enfin et éprouve que *La Vie est à ce prix.* Tout est vrai mais fugitif, sensible et vain, une présence qui fond sans cesse et une illusion.

Sa conception du monde lui est donc toute personnelle, égalée dans l'intégrité de sa foi, par la netteté classique, la fluidité musicale et précise de son art. Les lecteurs du *Mercure de France* se souviennent avec admiration des poèmes qu'il y a, trop rarement, publiés, et, entre tous, de l'admirable *Nuit aux Alyscamps.*

Le Prix Jean Moréas lui fut attribué en 1931.

C'est un grand, un magnifique poète dont nous pleurons le destin. Sa gloire s'affermira d'année en année. Mais ceux qui eurent l'honneur et la joie de son intimité terrestre, auprès de qui retrouveront-ils le charme intellectuel et affectueux d'une amitié aussi confiante et aussi attentive? — A. F.

§

A propos de Louise Colet. — La *Revue Anecdotique* (mars 1860) fournit le texte de cette épigraphe qu'on peut joindre à l'analyse du roman de *Lui*, mauvais roman doublé d'une action doublement mauvaise, donnée par M. Gérard-Gailly dans son amusante étude les *Véhémences de Louise Colet*:

ÉPIGRAPHE
proposée pour le roman de *Lui.*

A Alfred de Musset.

Ton pauvre cœur de ses faiblesses
Reçoit un double châtiment.
L'esprit qui le mettait en pièces
Aujourd'hui le met en roman.

Et toi tu n'as qu'une vengeance,
C'est qu'à des récits imposteurs
Ton nom seul, ta seule présence
Procure encore des lecteurs.

Du reste, à défaut de ta muse,
Chaque lecteur répond d'abord
A cette ingrate qui t'accuse:
L'esprit survit: le cœur est mort.

ANDRÉA P.

C'était sans doute accorder à cette irascible mendiante plus

d'esprit qu'elle n'en avait; mais cela prouve, confirmant le dire de M. Gérard-Gailly, combien, en dehors de quelques initiés, l'infamie commise vis-à-vis de Gustave Flaubert, venant se greffer on ne sait pourquoi à la lessive de la liaison Sand-Musset, était passée inaperçue du gros des lecteurs, même quand ils se piquaient de quelque littérature.

De la même revue (mai 1861), cet écho qui semble directement viser la Vénus sur le retour, dégoûtée des coquelicots, de Champfleury et des gardes champêtres:

> Un bas-bleu connu a trouvé le moyen de voyager au plus juste prix. A peine arrivée dans une ville, elle s'informe des tarifs de chaque hôtel, en laissant pressentir dans la publication prochaine de ses impressions de touriste un moyen de punir les grosses notes et de célébrer les prix doux. Naturellement on donne la préférence au gargotier le plus impressionnable à ce point de vue presque littéraire. Ce procédé réussit tellement à madame X..., qu'elle songe au moyen de faire mieux encore; — elle ne désespère pas de faire payer l'honneur de l'héberger gratis.

Qu'on s'étonne que Louise Colet prolongeât, sous prétexte d'économie, ses séjours à l'étranger, quitte à se faire rapatrier par un secours inlassablement sollicité! — P. DY.

§

Monselet, l'orange et le palmier.

Le 4 août 1934.

Monsieur le Directeur,

Il m'est donné de lire aujourd'hui dans le *Mercure de France* (mon régal de quinzaine) un article de P.-V. Stock concernant Charles Monselet, de si agréable mémoire.

Il y cite entre autres, un quatrain, — celui du palmier et de l'orange, — reconstitué par approximation, — avec, semble-t-il, l'espoir de le voir remis dans sa rédaction primitive. Mais est-ce bien une assiette qui aurait reçu la confidence du poète; ne s'agirait-il pas d'un album?

Car, en réalité, voici ce que j'ai lu quelque part dans les *Anciens Temps*, supposons même dans le *Mercure* lui-même.

Monselet se trouve à la Côte d'Azur. La dame du logis lui présente gracieusement l'album de rigueur, avec prière d'y « pondre » la pensée, la sentence, le souvenir galant enfin, si en honneur en cette époque déjà lointaine.

Et voici ce que le poète lui laisse (il était sans doute au jardin):

Ecrit le deux janvier,
En mangeant une orange,
A l'ombre d'un palmier,
Etrange! Etrange!! Etrange!!!

Mais tout n'est pas fini; et voici le plus beau du jeu; — Hugo flânant dans les alentours, feuillette par hasard, le lendemain, le recueil des chefs-d'œuvre. Pan! De sa plume « titanesque » il fait sortir, sous les vers de l'homme au « cher-ange »:

Assis le trois janvier,
A l'ombre d'une orange,
En mangeant un palmier,
De plus en plus étrange!!!

Pour éclairer ma religion au sujet de cette affaire, dont l'importance ne saurait vous échapper, j'aborde des fouilles dans la collection du *Mercure!* — UN LECTEUR.

§

Bonaparte et les Juifs. — Dans son article sur la *Palestine actuelle* (*Mercure de France* du 15 août), Mme Madeleine Barré affirme (p. 60) :

Déjà, Napoléon avait promis la Palestine aux Juifs du monde entier à condition qu'ils prissent part à l'expédition d'Egypte.

C'est le cas de rappeler l'aphorisme de Max Beerbohm, cité par son coreligionnaire Philip Guedala : « L'histoire, a-t-on dit, ne se répète pas. Les historiens se répètent les uns les autres. » La légende que répète Mme Barré est née d'un « canard », daté de Constantinople, 28 germinal an VII, vraisemblablement fabriqué à Paris, et lancé par le *Moniteur* du 3 prairial an VII. Elle ne repose sur aucun document sérieux (1). — AURIANT.

§

L'invention du mot « laborantine ».

Lyon, 6 août 1934.

Monsieur le Directeur,

Page 356, du n° 866 du *Mercure* du 15 juillet 1934, M. J. Charpentier attribue à M. Paul Bourget l'invention du mot « laborantine »; page 667 du n° 867 du *Mercure* du 1er août, M. P.-R. Schwartz prétend que ce nom a vu le jour en Allemagne où il existe depuis longtemps. Ces deux opinions sont inexactes.

En réalité, ce mot provient de la langue internationale espéranto; c'est le mot « laborantino » francisé et dont voici l'étymologie:

Labor', travailler (racine verbale);
ant', participe présent actif;
in', suffixe féminin;
o, finale du substantif.

(1) Voyez Philip Guedala : *Napoleon and Palestine*, Londres, 1926, et le compte rendu critique de cet opuscule dans le *Mercure de France* du 15-VII-1926, pp. 497-499.

LABORANTINO: « Celle qui travaille » et, dans un sens plus restreint, l'ouvrière, l'employée de laboratoire. — P. COURTINAT.

§

Alexandre Dumas fils et la loterie. — Peut-être a-t-on su, sans doute a-t-on oublié que, dans l'œuvre de Dumas fils, il existe une plaquette rarissime, dont, sous un cartonnage à la Bradel, dos de maroquin olive de Franz, un exemplaire figura à la vente de Jules Claretie:

Histoire de la Loterie, depuis la première jusqu'à la dernière loterie, la Loterie des Lingots d'or. *Paris chez tous les libraires,* 1851, in-8, de 16 pp. 7 vign. gr. sur bois, dont une sur le titre.

A l'exemplaire était jointe une lettre bien curieuse d'Alexandre Dumas fils, racontant au grand journaliste dans quelles conditions il avait écrit cette brochure, qui avait été le premier travail de sa plume payé à son prix.

Jules Claretie, au lendemain de la mort de Dumas fils, a reproduit cette lettre dans une de ses chroniques du *Temps,* recueillie dans la remarquable série de sa *Vie à Paris* (1895). Par ce temps de loterie, de coiffeur tarasconnais et autres représentants de la famille Bidard, cette lettre rentre dans le domaine de l'actualité. Je ne crois pas inutile d'en rappeler le début. Il fixe un point d'histoire littéraire et fournit quelques précisions curieuses sur ce qu'un débutant, portant un nom ayant pourtant sa valeur marchande, pouvait alors attendre des éditeurs:

Marly, 11 mars 1892.

Mon cher ami,

C'était en 1850 ou 1851. J'habitais rue Pigalle, 22. Un monsieur petit, gros, court, la figure très intelligente, nommé Rion, vint me trouver un matin et me demander comme un service d'écrire une *Histoire de la loterie* pour l'œuvre de charité du lingot d'or. Il ne parlait pas de me payer cette histoire. Il demandait mon concours à cette œuvre charitable. Il m'apportait tous les renseignements nécessaires (étaient-ils véridiques?) à ce travail, que je fis, croyant véritablement concourir à une bonne œuvre.

Mon article terminé, je le lui envoyai. Il vint me remercier et m'offrit douze cents francs en me disant: « Le comité m'a chargé de vous offrir cette somme pour la peine que vous avez prise. Si vous ne la trouvez pas suffisante, dites-le moi. »

Non seulement je la trouvai suffisante, mais j'étais presque aussi honteux qu'heureux de cette aubaine qui me rapporta plus en effet, comme vous le dites, que la *Dame aux camélias,* le roman dont j'ai vendu la toute propriété 400 francs à Michel Lévy, et que le manuscrit de la *Dame aux camélias,* la pièce, que je devais vendre l'année suivante 500 francs à Giraud et Dagneaux, à qui j'ai vendu aussi *Diane de Lys,* la pièce, 500 francs, sur lesquels ils me redoivent encore 150 francs — sur lesquels je ne compte plus...

Ce Rion était un très galant homme, très intelligent et très

généreux. Directeur du *Bureau Exactitude*, qui était le bureau central des billets de loteries organisées en France, il eut, plus tard, vis-à-vis de Lamartine aux abois, un geste de suprême élégance. Mais mieux vaut se reporter à la lettre de Dumas et à la collection de la *Vie à Paris*.

L'auteur dramatique, reconnaissant, n'oublia d'ailleurs pas son nom, et en modifiant légèrement l'orthographe et le faisant précéder de la particule, le donna, en 1864, au principal personnage de *L'Ami des femmes*, dans lequel il s'était lui-même incarné. — PIERRE DUFAY.

§

Une lettre du « Masque de Fer ». — Dans une vente d'autographes faite à Berlin, le 23 mai dernier, par l'expert Liepmannssohn, a passé une lettre d'Ercole Antonio, comte de Mattioli (1660-1703), qui on le sait, est identifié par plusieurs, — par M. J. Boulenger, tout dernièrement (*Temps* du 6 juillet), — avec l'Homme au Masque de Fer, dont la personnalité a été fort discutée dans le *Mercure*, du 15 décembre 1931 au 1er février 1932.

La lettre, en italien, mise en vente à Berlin, est adressée à « Madame Reale » et datée de « Venetia, il 12 Xbre 1676 ». A cette époque, Mattioli se trouvait à Venise, ainsi que son maître, le duc de Mantoue, dont il était l'agent. Il rapporte en trois longues pages les bruits qui sont venus à ses oreilles, depuis qu'il est à Venise, concernant les événements politiques et militaires. Grâce au marquis di San Tomaso, dit-il, il peut compter sur le concours de la noblesse vénitienne. Le duc de Mantoue est arrivé et habite le palais di Santa Maria Formosa. Etant donné sa conduite irrégulière (*colli continui disordini che fa*) et sa mauvaise santé, il est à craindre qu'il ne se ruine. Le pape offrira vraisemblablement sa médiation entre l'Autriche et la République de Venise dans l'affaire de Trieste. Le Cavaliere Vemeda, chef de l'armement et ingénieur en chef des fortifications de Zante, est arrivé et a visité et fait restaurer toutes les places voisines des Turcs. On a appris que l'indisposition du grand vizir est incurable. On perdrait ainsi un homme considérable, qui est tenu en haute estime par le sultan et l'armée. Mattioli donne en outre des détails sur les mutations dans le corps diplomatique et fait allusion à l'ouverture de la saison d'opéra au Teatro di San Luca.

Quelques mois après que cette lettre fut écrite, le duc Charles IV de Gonzague, dont la situation n'était pas brillante, dut mettre de l'ordre dans ses affaires. C'est alors que, moyennant 100.000 écus, il céda Casale à la France. L'abbé d'Estrade, ambas-

sadeur de France à Venise, négocia l'affaire avec Mattioli, qui reçut pour sa peine un riche pot de vin, le 16 janvier 1678, à Versailles. Mais cela ne lui suffit pas et, deux mois ne s'étaient pas écoulés, qu'il vendait son secret à toutes les cours européennes. Le 2 mars, attiré sur le sol français, à 3 milles de Pignerol, il fut pris et interné dans cette forteresse, où il serait devenu « l'Homme au Masque de Fer ». On sait la suite. — J. G. P.

§

Arthur Rimbaud et « la Comédie de la Mort ». — Sous ce titre mystérieux: *Préludes américains à l'alchimie du Verbe: des Natchez au « Bateau ivre »*, la « Revue de Littérature comparée » émettait récemment l'opinion que Chateaubriand avait pu être l'inspirateur d'Arthur Rimbaud pour cette pièce célèbre et elle s'efforçait de démontrer qu'il avait « animé l'imagination et la mémoire du poète », lequel aurait eu surtout pour mérite de décanter la prose du maître et d'en retirer « une liqueur rare et violente ».

Faut-il avouer que la démonstration ne nous paraît pas extrêmement convaincante et que nous serions plutôt tenté de nous rallier aux conclusions développées ici (*Mercure de France* du 1er janvier 1922, pp. 108-109) par M. Henri Béraud lorsqu'il chercha la source du *Bateau ivre* dans la *Comédie de la Mort* de Théophile Gautier, et particulièrement dans les quatre poésies groupées sous le titre: *Qui sera roi?* 1° *Behemot;* 2° *Léviathan;* 3° *L'Oiseau rouge;* 4° *L'Homme.*

Rappelons brièvement les arguments d'Henri Béraud.

Béhémot et *Léviathan,* titres de deux des pièces en question, figurent l'un et l'autre dans le *Bateau ivre*:

> Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan...
> Le rut des Béhémots et des Maelstroms épais...

Et il n'est que de citer quelques-uns des vers de *Qui sera roi?* ceux-ci notamment:

> Les phoques monstrueux traînant leurs ventres lourds
> Viennent jusqu'à la table et leurs larges mâchoires
> S'ouvrent avec des cris et des grognements sourds...
>
> Je mène chaque soir les difformes troupeaux
> Paître dans les moites campagnes...
>
> Ces atlas accroupis gonflent leurs nerfs de marbre...

pour évoquer le « surprenant et merveilleux désordre verbal » de Rimbaud.

Les vers de Gautier, disait avec raison Béraud, ont pu exercer

une triple action sur ceux du *Bateau ivre*, l'une concernant la résonance, l'autre touchant à l'idée même de l'ouvrage, à l'ordre du sujet, une troisième agissant sur la transcription visuelle des idées. — L. DX.

§

Le château en Autriche. — « Il y a un château en Autriche, qui est très bien construit, d'argent et d'or rouge, de murs de marbre entouré... », chante un lied populaire allemand, du XVIe siècle. Dans une de ses tours est enfermé un jeune enfant noble, à quarante toises sous terre, parmi les couleuvres et les serpents. Son père est venu de Rosenberg pour le délivrer; il a offert une forte somme, 300 florins, mais le seigneur du château n'a rien voulu entendre, et l'enfant a été pendu. On ne dit pas pour quel méfait... Six mois ne s'étaient pas écoulés que sa mort était vengée par celle de trois cents hommes...

Peut-être trouve-t-on, aujourd'hui en Allemagne, quelque sens caché à cette légende que Gœthe estimait, paraît-il, mais qui ne semble pas d'une bien grande originalité: un compositeur, Kurt Thomas, vient d'en tirer une cantate à l'usage des chorales et des orchestres scolaires, extrêmement développés, comme on sait, de l'autre côté du Rhin. Ce peut être là une façon comme une autre de préparer l'*Anschluss*... L'avenir, — prochain peut-être, — nous dira si le château en Autriche est un château en Espagne.

§

Sur la disparition de la « Petite Ceinture ». — Virtuellement, depuis l'ouverture des lignes du Métro aboutissant au Bois et plus encore au champ de courses d'Auteuil, la « Petite Ceinture » était morte. Ses wagons étaient peu confortables, d'ailleurs, malpropres avec exagération et abominablement mal fréquentés, surtout les jours de courses, qui revenaient souvent. Pourchassé vainement et sans conviction par les inspecteurs de police, un jeu y sévissait, tenant du bonneteau, auquel les décavés de la pelouse se laissaient prendre avec une touchante ingénuité. Cela s'appelait la « Consolation » et ne consola jamais personne, sauf les aigrefins qui tenaient les cartes.

A part la traversée de la Seine et le viaduc du Point-du-Jour qui constituait un travail d'art assez décoratif, le parcours de cette ligne qui a mis si longtemps à se décider à disparaître, pour faire place à des autobus, était dénué de toute beauté. Le plus souvent on roulait dans des tranchées, quand ce n'était pas dans des tunnels empuantis par la fumée.

Des acclamations avaient pourtant salué l'ouverture de ce jou-

jou pour grandes personnes. Des médailles furent même frappées, en 1854 et en 1867, à cette occasion.

Elles sont aujourd'hui peu communes, en voici la description:

1° Rive droite, Médaille par Bovy et Merley. Bronze, diam.: 77 m/m.
Avers: Dans un cercle de grénetis, sur le tour: *Napoléon III, empereur.* Sa tête à gauche. Au bas: A. Bovy.
Revers: Au premier plan, un pont. Derrière le panorama de la ville de Paris. Au dessus, circulairement en deux lignes: *Chemin de fer exécuté en vertu du décret du* 10 *décembre* 1851. Horizontalement: *Napoléon III régnant.* Au-dessous, en trois lignes: *Pont Napoléon. M. P. Magne, ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux Publics.* Plus bas, l'écusson de la ville de Paris, accosté des attributs de l'agriculture, du commerce, de la marine, des beaux-arts et des sciences. A droite : *L. Merley F.* Au bas : *MDCCCLIV.*
2° Rive gauche. Médaille par Merley. Bronze, diam. 77 m/m.
Avers: Sur le tour: *Napoléon III, Empereur.* Sa tête laurée à gauche. Au bas : *L. Merley F.*
Revers: Le pont de Bercy parcouru par deux trains se dirigeant en sens inverse. Sur la Seine, deux bateaux. A droite et à gauche, sous l'arche de rive, une charrette circulant sur la route. Au fond, le panorama de Paris et des fortifications. Au-dessous, l'écusson de la ville de Paris, ayant pour supports deux sirènes ailées tenant un aviron. Au-dessus, concentriquement, en deux lignes: *Chemin de fer de ceinture de Paris, rive gauche, livré à l'exploitation le* 25 *février* 1867. Au-dessous, une étoile et l'inscription en quatre lignes horizontales: *Napoléon III régnant, M. de Forcade La Roquette, Ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux Publics.* Au bas: *MDCCCLXVII.* A gauche: *L. Merley F.*

Ces deux bronzes constituent aujourd'hui deux documents irréfutables de la petite histoire de Paris.

En fait de numismatique ferroviaire, signalons également le jeton frappé l'année précédente à l'occasion de l'inauguration de la ligne d'Enghien à Montmorency:

Jeton à bélière, cuivre doré. Diam. 23 m/m.

Avers: Une locomotive tournée à droite.

Revers: Dans une couronne formée de deux branches de chêne nouées par un ruban, une inscription en six lignes: *Inauguration du chemin de fer d'Enghien à Montmorency,* 30 *juin* 1866.

Cette ligne semble également un joujou, mais a une tout autre apparence que feu la « Petite Ceinture ». Elle a aussi ses heures d'affluence, l'aller à Paris, le matin, et, le soir, le retour. Mais, malgré la proximité du champ de courses d'Enghien, le public est tout différent. Tout le monde s'y connaît de vue et se sourit. Sauf la locomotive, un peu modernisée, le matériel n'a pas changé, des wagons désuets et vieillots, dont certains ont conservé leur impériale. Soufflant, ahanant, la locomotive pousse en queue, noyant de nuages de vapeur les lilas, les acacias et les cerisiers qui bordent la voie. Quand elle arrive en gare de Montmorency, elle semble au bout de son effort. Il est temps qu'elle s'arrête. Pourtant son repos est court. Condamnée à une éter-

nelle navette, traînant, cette fois le convoi, elle repart pour Enghien. Heureusement, cela va en descendant. — P. DY.

§

Le Sottisier universel.

ACHELOÜS. I. *Géographie.* — Fleuve de la Grèce ancienne qui prend sa source dans la chaîne du Pinde, coule du nord à l'ouest, sépare l'Italie de l'Aearnanie et se jette dans la Mer Ionienne près de l'endroit où commence le golfe de Corinthe. — *La Grande Encyclopédie*, I, p. 380.

Ce musicien dont l'activité ne se ralentissait jamais — *nullus dies sine linea* — eut la coquetterie de vouloir servir l'administration des Beaux-Arts, et il l'a servie avec un éclat que le ministère de l'Education nationale ne pourra jamais oublier. — *Bulletin du Comité national de propagande pour la musique* (N° 12, juillet 1934. Discours de M. G. Huisman, directeur général des Beaux-Arts, aux obsèques d'Alfred Bruneau).

Horace, auteur délaissé, contient de beaux préceptes, celui-ci par exemple :

Donec eris felix, multos numerabilis amicos.
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

— *Le Monde judiciaire*, juillet, p. 1, col. 3.

Enfin le célèbre Torcy, fils aîné de Croissy, traitait, lui aussi, Racine en ami très cher malgré la différence d'âge, car le ministre avait un quart de siècle de moins que le poète (qui, par contre, était né vingt ans avant le grand Colbert). — *Mercure de France*, 15 juillet, p. 416.

Le roman de William Faulkner, intitulé *Sanctuaire* (N. R. F.), illustre cette dramatique situation. Il se déroule dans trois milieux sociaux différents : les gangsters, les étudiants, les juges et les sénateurs. — *Aujourd'hui*, « Dans le Monde des Livres », 15 janvier.

« Une leçon d'humour dans un parc ! » Avec ce titre à la Bazin, Mark Twain eût écrit une bien savoureuse histoire. — *Balzac*, 1er mai.

Notre Mission ne s'occupe pas de prosélytisme, son seul but étant d'amener les gens à la connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ comme leur seul Sauveur; ensuite de leur faire réaliser la nécessité de vivre pour Sa gloire et de prendre dans ce but la Bible comme guide de leur vie. — *Le Christianisme au XXe siècle* (63e année), 28 juin.

Rien d'aisé à ridiculiser par l'imitation narquoise comme l'art très pur, vraiment accompli; c'est avec l'art incomplet et grossier que le parodiste a beau jeu. De là tant d'excellentes parodies de Victor Hugo, depuis Duvert jusqu'à Albert Sorel, et si peu de Racine ou de Bossuet. — *Action Française*, 24 juillet.

LE « LIVRE D'OR » DES VAISSEAUX PERDUS. — Le sauvetage d'un ou deux vaisseaux coulés alors qu'ils portaient des trésors — notamment *l'Artiglio* — semble une performance assez exceptionnelle. — *Le Quotidien*, 15 juillet.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1934.

;ULLETIN FINANCIER

ıois d'août aura été peu favorable à l'activité boursière. La mort du président burg a forcé les spéculateurs les plus audacieux à se montrer réservés. En outre, iatives monétaires du président Roosevelt ont créé un trouble sérieux sur les s des changes et des valeurs d'arbitrage.

ıit que le gouvernement des Etats-Unis a d'abord annoncé brusquement l'abro- du contrôle des opérations de change en même temps que la levée de toutes les :tions visant les exportations de capitaux. Ces mesures semblaient indiquer un plus ou moins prochain à des idées saines en matière monétaire. Or, vingt- heures ne s'étaient pas écoulées que le président Roosevelt prenait une autre 7e : usant des pouvoirs qu'il tient de la loi Pittman, il proclamait la « nationa- » de l'argent et interdisait aux particuliers de détenir des stocks de ce métal. sevelt accordait ainsi une satisfaction aux partisans de l'inflation par la remoné- de l'argent. Mais c'était une satisfaction bien mince, puisque les achats de métal eprésentaient tout au plus 100 millions de nouveaux dollars. Il ne pouvait donc estion d'une baisse de la devise américaine jusqu'à la moitié de son ancienne ıvec le franc, c'est-à-dire jusqu'à 12 fr. 26. Néanmoins, l'impression produite ‹ nationalisation » de l'argent sur le marché du dollar a été assez grande pour le gouvernement américain à défendre sa devise en expédiant de l'or en

nfusion règne malgré tout sur les marchés financiers, car on ne saurait affirmer président Roosevelt ne sera pas contraint de donner de nouvelles satisfactions tisans de la hausse des prix par une inflation monétaire. D'autre part, le relè- des cours de l'argent est de nature à influer fâcheusement sur la balance com- e de plusieurs pays et notamment de la Chine; ce pays redoute une diminution xportations. Et comme le gouvernement britannique paraît décidé à maintenir de 4 dollars 86 pour une livre sterling, on peut craindre qu'une baisse de la ıméricaine n'entraîne un fléchissement de la monnaie britannique et de ses s : dollar canadien, livres rhodésienne, australienne, égyptienne, etc..., cou- danoise, suédoise et norvégienne. Ce serait une aggravation du trouble moné- commercial universel.

ıe saurait manquer d'avoir une répercussion sur notre économie, car, fin juil- dice général des prix de nos produits nationaux était de 400, chiffre très supé- celui de 291 constaté pour les produits importés en France. Nous restons donc ıe situation défavorable par rapport à nos rivaux étrangers. Aussi, les exporta- ınçaises sont toujours réduites et les statistiques du chômage et des recettes des ; de fer continuent à révéler un malaise général.

ces conditions, la Bourse ne saurait manifester beaucoup d'optimisme. Nos ublics eux-mêmes ont montré de la lourdeur pendant la première quinzaine, e le récent emprunt ait été un succès et que notre trésorerie soit amplement . Les banques françaises n'ont varié que dans d'étroites limites. On a noté un ; d'animation sur le compartiment des banques étrangères; certaines bénéficient de l'amélioration constatée au Canada et en Egypte. Le Suez, dont les recettes à augmenter, figure parmi les rares valeurs dont la tendance soit nettement e. Les fluctuations des valeurs d'électricité sont devenues insignifiantes. Loin oquer une réaction des mines d'or, la « nationalisation » de l'argent a, tout au e, incité la spéculation anglo-saxonne à les acheter comme valeurs-refuges.

LE MASQUE D'OR.

MERCURE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roum[illegible]ussie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1934.